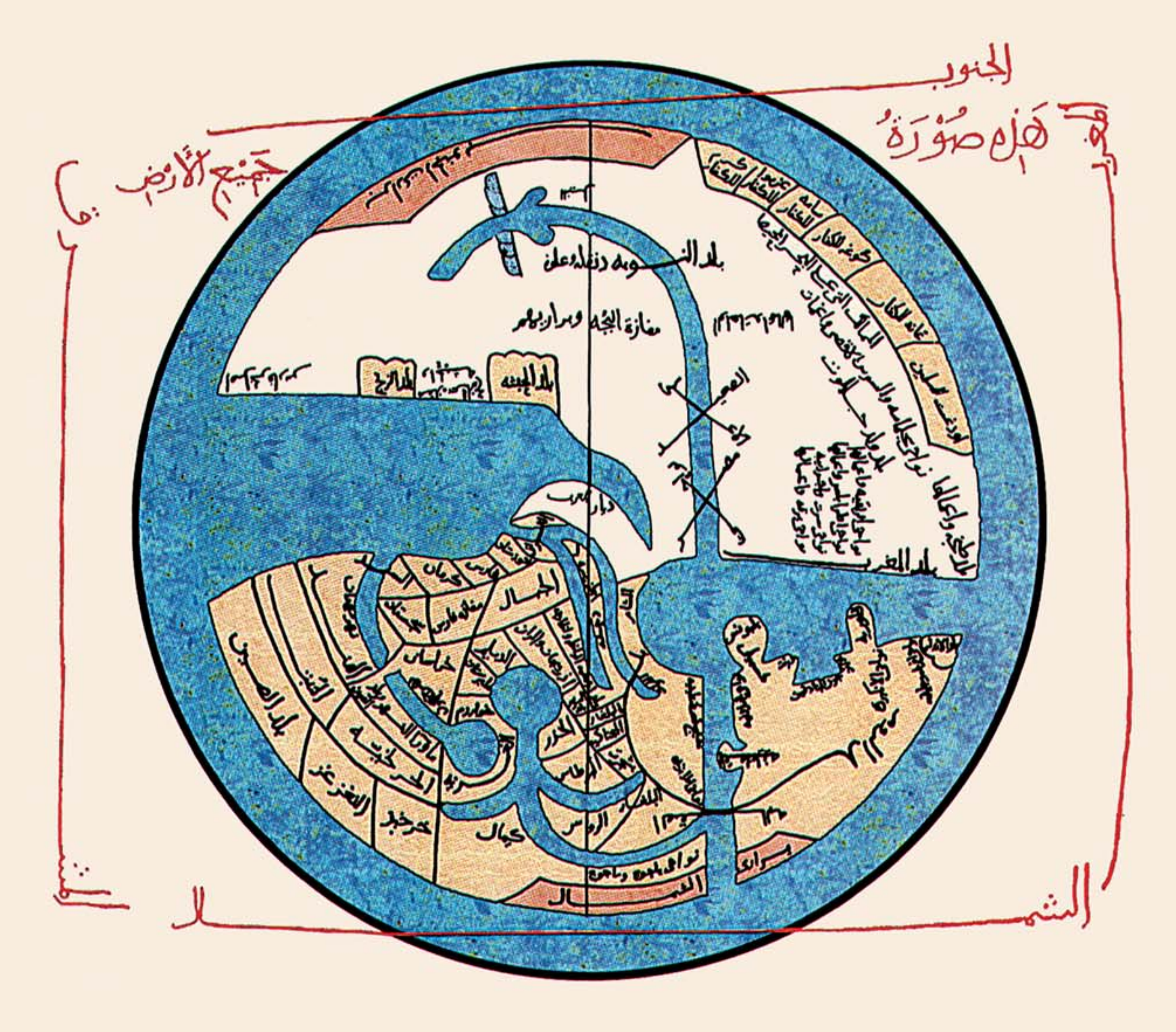
LA REVUE DE

TEHERAN

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 32, Juillet 2008, 3e ANNEE

PRIX 500 TOMANS



Le Golfe Persique:

lumières sur les origines d'une mer "perse"

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Rédaction
Amélie Neuve-Eglise
Esfandiar Esfandi
Arefeh Hedjazi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Djamileh Zia
Samira Fakhariyan
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction française
Béatrice Tréhard

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Photo
Mortéza Johari

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: mail@teheran.ir

Imprimé par Iran-Tchap

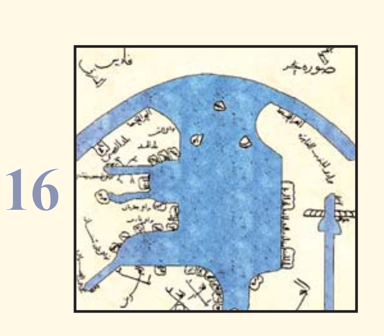
Recto de la couverture:
Carte réalisée à partir des données d'Ibn Hoghel,*Youssef Kamâl*, Tome III, début du XIIe siècle.
Elle fait partie des cartes réalisées durant les premiers siècles de l'Islam, la Mecque ("*Diyâr al-'Arab*") étant représentée au centre. Le Golfe Persique y est nommé "Mer de Fârs" (*Bahr al-Fârs*).



LA REVUE DE TEHERAN
Premier mensuel iranien en langue française
N° 32 - Tir 1387 / Juillet 2008
Troisième année
Prix 500 Tomans

Sommaire

16



22



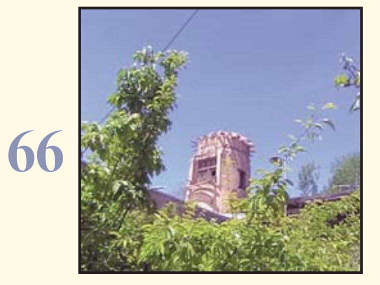
52



62



66



Du "*Sinus Persicus*" au "*Golfe Persique*" Représentation occidentale du Golfe Persique de l'Antiquité au XVIIIe siècle

Babak ERSHADI

L'Atlas historique du Golfe Persique *a été publié en novembre 2006 en Belgique par l'édition Brepols, dans la prestigieuse collection de "Terrarum Orbis". Cet atlas est le résultat d'une collaboration fructueuse entre l'Ecole pratique des Hautes études de Paris, l'Université de Téhéran et le Centre de documentation du ministère iranien des Affaires étrangères, dans un projet de recherche scientifique et académique qui a duré deux ans. La publication d'un atlas de cartes historiques du Golfe Persique se justifie par de nombreux motifs. La raison principale, pour les auteurs, était qu'un tel travail n'avait jamais été entrepris dans une démarche savante, malgré le grand intérêt que les historiens et les géographes ont toujours éprouvé pour cette région du monde.*

L'Atlas historique du Golfe Persique *contient des reproductions d'une centaine de cartes occidentales ayant contribué de manière significative à l'évolution de la cartographie du Golfe Persique aux XVIe, XVIIe et début du XVIIIe siècle. La cartographie occidentale du Golfe Persique révèle une vérité historique importante: depuis l'antiquité gréco-romaine, cette région maritime a toujours été connue par sa nomination d'origine: le "Sinus Persicus" des Latins qui devient le "Golfe Persique" dans les langues modernes européennes.*

Les Grecs

Bien qu'Hérodote n'en fasse pas mention, le Golfe Persique était sans doute connu des Grecs depuis le VIe siècle avant J.-C., principalement grâce au périple de Scylax[1] sur ordre de Darius Ier. Mais c'est l'expédition de Néarque[2], depuis les bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, qui fit véritablement entrer le Golfe Persique dans la connaissance grecque à la fin du IVe siècle. Aux IIIe et IIe siècles, Eratosthène[3] construisit par raisonnement la première carte du monde à l'échelle, en distribuant selon un réseau de méridiens et de parallèles les données empiriques recueillies auprès des voyageurs grecs. Le Golfe Persique jouait un rôle important dans cette structuration mentale de l'œcoumène fondée sur la symétrie, car il était placé sur le même méridien que la mer Caspienne considérée par les Grecs comme un golfe de l'Océan extérieur et non pas comme une mer fermée.



Carte réalisée par Yodows Hondius et Petrus Bertius, Amsterdam, 1616

Carte extraite de l'ouvrage *Description du Golfe Persique par des Cartes Historiques,* Bonyâd-e Irân shenâsi, 2007.

Les Romains

Les conditions politiques et économiques dominant au temps de l'empire romain ne furent pas favorables à la collecte de données très précises et à la formation d'un tableau beaucoup plus détaillé sur le Golfe Persique. Rome n'atteignit l'Euphrate que de façon exceptionnelle. Le commerce romain avec l'Orient passait davantage par la mer Rouge. La découverte et l'usage de la mousson, à une date indéterminée entre le Ier avant et le Ier siècle après J.-C., favorisèrent des liaisons directes entre l'Egypte et l'Inde. On retrouve donc essentiellement, chez les auteurs latins, les données recueillies par Néarque. Pour les Latins, le Golfe Persique était, tout comme la mer d'Oman, une division de l'Océan indien. Dans la représentation cartographique des Romains, après une entrée qui ressemble à un cou, le Golfe Persique se développe en prenant la forme d'une tête humaine; la mesure de sa circonférence est indiquée dans les cartes dessinées à l'époque. Les alluvions du Tigre et de l'Euphrate ont provoqué, dans ces cartes, une avancée du littoral: les îles les mieux connues sont celles d'Icare (île de Faylakah, en face des côtes du Koweït) et de Tylos (Bahreïn); les huîtres perlières et le corail abondent. Cette richesse en marchandises précieuses est accompagnée d'une profusion de légendes merveilleuses: les régions voisines sont aussi celles où habitent des êtres étranges. Des monstres marins, baleines et serpents de mers, des îles dangereuses ou fantastiques complètent le tableau dressé par l'imaginaire romain.

Dans toutes ces descriptions, en conséquence d'une erreur remontant à Néarque, le *Sinus Persicus* (Golfe Persique) n'apparaît guère distinct de la *mer Erythrée* (mer Rouge, en grec), expression qui peut désigner aussi bien la mer Rouge que l'ensemble de l'Océan indien. D'autre part, durant le haut Moyen Âge, la *mare Rubrum* (mer Rouge, en latin), du fait de la couleur qui la caractérisait, avait un contenu de réalité

La cartographie occidentale du Golfe Persique révèle une vérité historique importante: depuis l'antiquité gréco-romaine, cette région maritime a toujours été connue par sa nomination d'origine: le "Sinus Persicus" des Latins qui devient le "Golfe Persique" dans les langues modernes européennes.

beaucoup plus riche que celui de *Sinus Persicus* (Golfe Persique), dont le nom renvoyait au peuple perse qui habitait ses rivages.

Le Moyen Âge

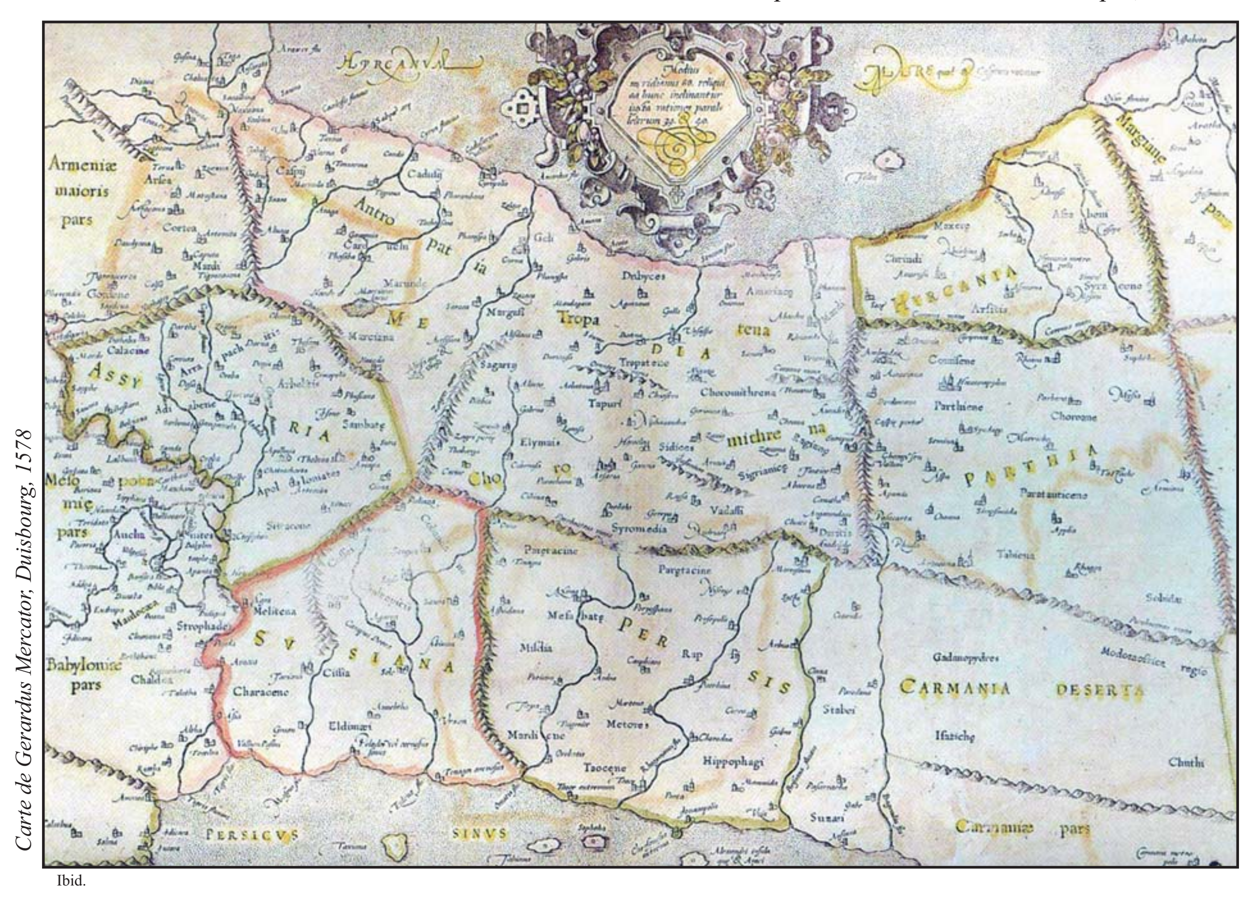
Nombre de textes médiévaux reproduisent la même structure d'ensemble des régions allant de l'Egypte à l'Inde. La mer Rouge (c'est-à-dire l'Océan indien, pour les géographes européens de l'époque) y est divisée en deux golfes: *Mare Rubrum* (la mer Rouge) qui sépare l'Egypte de l'Arabie, et le Golfe Persique qui sépare l'Arabie de l'ensemble formé par la Mésopotamie, la Susiane (Suse), la Perse, et la contrée de Carmanie (Kermân). En réalité, les cartes médiévales les plus anciennes, par delà leurs différences formelles, montrent la persistance des conceptions antiques dans la pensée des cartographes du Moyen Âge. C'est la raison pour laquelle l'alignement Caspienne/Golfe Persique de la carte antique d'Eratosthène se repère sur beaucoup de cartes médiévales.

Au XVIe siècle: la cartographie portugaise du Golfe Persique

La cartographie occidentale du XVIe siècle est fortement influencée par les explorations d'une petite nation de marins qui est devenue, à l'époque, un acteur important de manière assez inattendue: le Portugal. Bien que d'autres voyageurs européens, et principalement italiens, aient exploré certaines régions d'Asie à la fin du Moyen Âge, ce sont les expéditions portugaises qui ont transformé l'image de l'Eurasie et de l'Afrique de manière si radicale que, rapidement, celle-ci a fini par s'approcher de ce qu'elle est aujourd'hui.

L'un des tournants les plus significatifs dans le processus d'apprentissage cartographique orchestré par les Portugais a eu lieu en 1502, lorsque la carte "Cantino" a été dessinée à Lisbonne. En réalité, cette carte était une copie illégale d'un document secret appartenant au bureau royal des affaires étrangères de la couronne portugaise.

En ce qui concerne le Golfe Persique, la carte



Carte de Gerardus Mercator, Duisbourg, 1578

Ibid.

"Cantino" est intéressante car elle montre le peu d'informations dont disposaient les Portugais sur cette région avant d'y accoster finalement eux-mêmes. Au début, les Portugais n'ont pas trouvé de cartes arabes ou perses du Golfe Persique, et ils ont donc dû s'en remettre à l'ancien modèle ptoléméen. Les voyageurs portugais avaient entendu parler des fabuleuses richesses de Hormuz, mais ils n'ont atteint le Golfe d'Oman et l'entrée du Golfe Persique qu'en 1507, quand Alfonso de Albuquerque[4] a gagné la région pour la première fois. L'occupation portugaise d'Hormuz était considérée comme une étape essentielle vers le contrôle total du commerce du Moyen-Orient qui passait par la mer Rouge et le Golfe Persique.

Les voyages et les expéditions militaires des Portugais dans le Golfe Persique ont eu un impact important sur la cartographie du Golfe Persique. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, les Portugais étaient les seuls marins occidentaux qui naviguaient dans les eaux du Golfe Persique. Il est important de mentionner que les cartographes portugais ont continué à travailler sur de nouvelles cartes du Golfe Persique à la fin du XVIe siècle et pendant tout le XVIIe siècle. Mais les innovations les plus importantes du XVIIe siècle concernent la cartographie néerlandaise.

Au XVIIe siècle : la cartographie néerlandaise du Golfe Persique

Les Pays-Bas sont devenus le centre de la cartographie européenne, bien avant que les navires néerlandais aient accosté en Orient. Des cartographes éminents tels que Gerardus Mercator[5] et Abraham Ortelius[6] étaient originaires des ports commerciaux de Louvain et Anvers. Or, Anvers entretenait des relations anciennes avec le Portugal. Les relations étaient particulièrement solides parce que les Pays-Bas faisaient partie des territoires des Habsbourg et étaient donc liés politiquement à la péninsule Ibérique. Mercator, qui est principalement connu pour être l'inventeur de l'atlas moderne, a conçu plusieurs globes et cartes pour Charles Quint. A la même époque, cet empereur, qui était également le roi d'Espagne, a subventionné le travail de ce cartographe néerlandais.

Dans leur connaissance de l'Asie, les cartographes flamands et hollandais, tout comme les autres cartographes européens, dépendaient des Portugais qui étaient les premiers européens à obtenir des informations directes sur le terrain. Cet état de fait a persisté durant plusieurs décennies, pendant lesquelles les marchants flamands et hollandais achetaient les produits asiatiques presque exclusivement à Lisbonne et laissaient aux Portugais un monopole incontesté sur l'Océan indien. Cependant, le port d'Amsterdam était alors en train de devenir le nouveau centre du commerce européen et la cartographie fit bientôt son apparition dans cette ville prospère.

La Compagnie hollandaise des Indes orientales a été fondée en 1602. Les fonctionnaires hollandais qui voyageaient sur les navires de la Compagnie dessinaient de plus en plus de cartes. Toutefois, les données sur le Golfe Persique étaient encore presque exclusivement d'origine portugaise. Cela ne devait changer que dans les années 1640. En 1622, face à l'assaut des troupes perses, les Portugais subirent une défaite et perdirent le contrôle de l'île perse d'Hormuz. L'année suivante, la Compagnie hollandaise des Indes orientales établit un comptoir à Ispahan, capitale des Safavides, et conclut un traité commercial avec l'empereur perse Shah Abbas Ier. Les décennies suivantes sont marquées par des contacts croissants entre

Dans leur connaissance de l'Asie, les cartographes flamands et hollandais, tout comme les autres cartographes européens, dépendaient des Portugais qui étaient les premiers européens à obtenir des informations directes sur le terrain.

Les voyages et les expéditions militaires des Portugais dans le Golfe Persique ont eu un impact important sur la cartographie du Golfe Persique.



Carte d'Abraham Ortelius, Anvers, 1577

Ibid.

Malgré beaucoup de hauts et de bas, le commerce et la navigation néerlandais dans le Golfe Persique ont prospéré durant le XVIIe siècle, soutenus par plusieurs missions diplomatiques réussies auprès des souverains safavides.

la Perse et les Pays-Bas. Les relations se sont détériorées en 1637 et la Compagnie hollandaise des Indes orientales a adopté une stratégie agressive à partir de 1645, imposant un blocus sur Bandar Abbas et bombardant la forteresse des Safavides sur l'île de Qeshm.

La cartographie néerlandaise du Golfe Persique a ainsi subi, au milieu du XVIIe siècle, un changement fondamental. Alors que cette activité se résumait à ses débuts à la reproduction de cartes portugaises et italiennes, elle est devenue une pratique de plus en plus innovante centrée sur le regroupement méthodique des données sur le terrain par les capitaines et les topographes.

Malgré beaucoup de hauts et de bas, le commerce et la navigation néerlandais dans le Golfe Persique ont prospéré durant le XVIIe siècle, soutenus par plusieurs missions diplomatiques réussies auprès des souverains safavides. Le commerce des Pays-Bas avec la Perse safavide n'a décliné que lors de la dernière décennie du XVIIe siècle, et ce, du fait de la crise économique générale en Perse: l'invasion afghane et la crise de la dynastie safavide en 1722 ont fini par dégrader les relations, même si les Afghans n'ont pris Bandar Abbas qu'en 1727. La Compagnie hollandaise des Indes orientales a néanmoins ouvert en 1738 un nouveau comptoir à Bushehr, et un autre en 1752 sur l'île de Kharg. Mais les Néerlandais ont dû quitter la région en 1758. Globalement, les relations entre les Pays-Bas et la Perse sont demeurées tendues pendant la plus grande partie du XVIIIe siècle.

Aux XVIIe et XVIIe siècles: la cartographie française du Golfe Persique

La France a été le premier pays à essayer de défier la domination hollandaise sur le champ de la cartographie maritime au XVIIe siècle.

La France a été le premier pays à essayer de défier la domination hollandaise sur le champ de la cartographie maritime au XVIIe siècle. La cartographie des territoires d'outre-mer et des océans devenait ainsi une priorité dans le processus de la

centralisation mené par Louis XIV et son ministre Colbert.

Il est cependant important de noter que la cartographie française était aussi profondément enracinée dans des traditions étrangères que celles des autres nations. En 1666, Louis XIV fonda l'Académie royale des sciences, l'équivalent français de la Royal Society anglaise. Dans la même année fut créé le corps mixte, militaire et civil, des Ingénieurs du Roi. Les cartes produites par les Ingénieurs du Roi furent publiées en 1693 dans Le Neptune Français. Le dépouillement visuel et la grande clarté et lisibilité en étaient les caractéristiques importantes. Il est intéressant de savoir que *Le Neptune Français* fut publié la même année à Amsterdam en trois langues différentes (français, néerlandais et anglais). Le projet avait visiblement un grand potentiel commercial.

En ce qui concerne le Golfe Persique, il paraît que l'impact réel de ces développements de la cartographie française sur les cartes du Golfe Persique n'est pas tout à fait clair. En effet, la présence française dans le Golfe Persique fut fragile pendant cette période historique. Contrairement aux Portugais et aux Hollandais, les Français ne réussirent jamais à imposer une présence commerciale ou militaire permanente dans cette région. Même les contacts diplomatiques avec la Perse ne permirent jamais aux Français d'obtenir une présence importante dans la région du Golfe Persique. La première initiative diplomatique sérieuse fut prise sous le règne de Shah Abbas II, dans les années 1660. Les ambassadeurs français à Ispahan informèrent Colbert des possibilités commerciales et politiques qui s'offraient alors en Perse. Louis XIV envoya alors une ambassade en Perse, et en 1665, Shah Abbas II fit sortir un ordre concédant à la Compagnie française des Indes orientales le privilège d'ouvrir un comptoir à Bandar Abbas. Ce ne fut cependant qu'en 1669 qu'une petite flotte

Contrairement aux Portugais et aux Hollandais, les Français ne réussirent jamais à imposer une présence commerciale ou militaire permanente dans cette région. Même les contacts diplomatiques avec la Perse ne permirent jamais aux Français d'obtenir une présence importante dans la région du Golfe Persique.

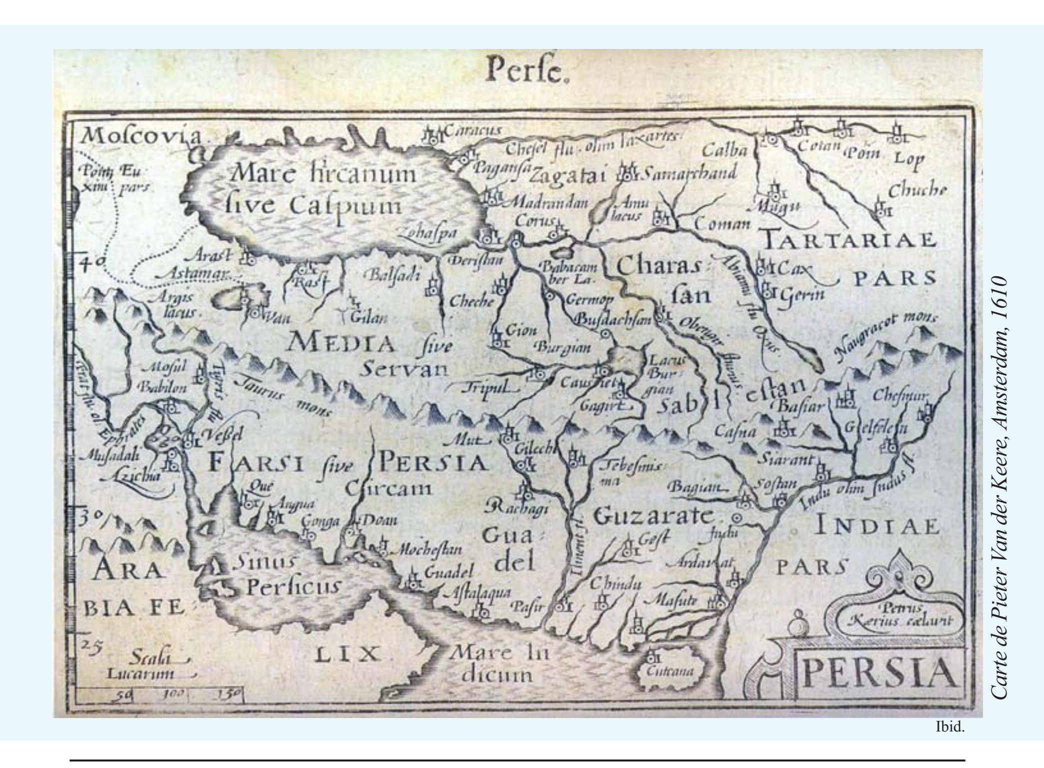


Carte de Guillaume de L'isle, Paris, 1742

Ibid.

de trois vaisseaux français arriva à Bandar Abbas. L'un d'eux fit escale au comptoir français, tandis que les deux autres avancèrent jusqu’à Bassora.

Bien que Shah Abbas II rénova les privilèges en 1671, la Compagnie française ne fit pas de progrès sur le terrain car elle se débattait avec de sérieux problèmes financiers. Peu après, le comptoir de Bandar Abbas était abandonné. Par ailleurs, la dynastie safavide était sur le point de succomber, et sa politique commerciale décadente empêcha l'établissement de relations commerciales permanentes entre la France et la Perse jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Il faut cependant noter que depuis le milieu du siècle les cartes françaises du Golfe Persique s'améliorèrent de façon très considérable même si les navigations étaient occasionnelles dans la région. Ceci s'explique peut-être par une sensibilité cartographique croissante en France, plutôt que par une remontée de l'activité navale sur le terrain. ■



Carte de Pieter Van der Keere, Amsterdam, 1610

Ibid.

1. Scylax (VIe siècle av. J.-C.), navigateur et géographe grec, originaire du Caire. Engagé par Darius Ier, il explora les côtes du golfe Persique et de la mer Erythrée (la mer Rouge).

2. Néarque (IVe siècle av. J.-C.), navigateur grec et lieutenant d'Alexandre, originaire de Crète. Ayant reçu le commandement de la flotte d'Alexandre, il descendit l'Indus avec l'armée, puis il entreprit une exploration des côtes de la mer Erythrée (la mer Rouge) et du golfe Persique jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate.

3.Ratosthène (v. 276-v. 194 av. J.-C.), mathématicien, astronome, géographe et poète grec qui mesura la circonférence de la Terre avec une surprenante précision en déterminant astronomiquement la différence de latitude entre les cités de Syène (aujourd'hui Assouan) et d'Alexandrie, en Égypte.

4. Albuquerque, Alfonso de (1453-1515), navigateur et conquistador portugais, fondateur des colonies portugaises en Orient.

5. Mercator, Gerardus (1512-1594), qui fut géographe, cartographe et mathématicien flamand. En 1568, il conçut et réalisa un système de projection de cartes qui porte maintenant son nom. Dans ce système, des lignes parallèles représentent les méridiens, et les parallèles sont des lignes droites qui coupent les méridiens à angle droit. Très utilisée en navigation, la projection de Mercator permet de tracer une route en ligne droite entre deux points sur la carte et de la suivre sans modifier la direction de la boussole.

6. Ortelius, Abraham (1527-1598), cartographe et géographe flamand qui produisit le premier atlas moderne, intitulé *Theatrum Orbis Terrarum* (1570). Cet atlas contenait 70 cartes, qui constituaient la plus grande collection de l'époque. Elles représentaient ce qui se faisait de mieux à l'époque, même si beaucoup de ces cartes étaient des copies et que certaines contenaient des erreurs.

Le Golfe Persique:

entre histoire millénaire et conflits actuels

Sarah MIRDAMADI

Le Golfe Persique (*khalidje fârs* en persan) a une riche histoire datant de plus de cinq millénaires. Carrefour commercial et lieu d'échange permanent entre Orient et Occident, il est devenu, à la suite de la découverte des premiers gisements de pétrole il y a à peine plus d'un siècle, une zone stratégique au centre de tensions et d'enjeux économiques et géopolitiques sans précédent au niveau régional et international. Plus récemment, le nom même de ce golfe a été l'objet d'une importante controverse ayant entraîné des réactions en chaîne et des tensions politiques entre certains pays arabes et pro arabes l'ayant rebaptisé "Golfe Arabique" ou plus simplement "le Golfe", et les Iraniens faisant valoir la dimension historique irréfutable de l'appellation de "Golfe Persique".

Cette étendue maritime s'étend sur une surface d'environ 233 000 km². Sa limite occidentale est marquée par le Shatt el-Arab ou "Arvand Roud" en persan, et par le détroit d'Ormoz et le Golfe d'Oman à l'est. Le Golfe Persique borde les côtes de l'Iran, de l'Irak, de l'Arabie Saoudite, de Bahreïn, du Koweït, des Emirats Arabes Unis ainsi que du Qatar. Il mesure environ 1000 km de long et 200 à 350 km de large, avec une profondeur moyenne d'environ 50 m, la profondeur maximale ne dépassant pas 100 mètres. Il est en partie alimenté par divers fleuves iraniens et irakiens, ainsi que par les eaux de l'Océan indien poussées par les courants et pénétrant dans le Golfe par le détroit d'Ormuz.

Historique

Le Golfe Persique a été sous l'influence de nombreuses cultures antiques dont les cultures sumérienne, babylonienne et perse. Les premières traces de civilisation datent de plus de cinq millénaires, lors de l'émergence du royaume de Sumer dans la basse Mésopotamie antique (Sud de l'Irak actuel) puis, au 3e millénaire av. J.-C., du royaume d'Elam situé en bordure du Golfe Persique, au sud-ouest de l'Iran actuel. La conquête du royaume de Babylone par les Perses au VIe siècle av. J.-C. et l'extension considérable de l'empire achéménide qu'elle entraîna consacra l'influence perse dans la zone. Cette prédominance fut ensuite maintenue par les Séleucides, les Parthes et les Sassanides, qui étendirent l'influence perse sur les régions côtières arabes de l'ouest, notamment au travers de nombreux flux de migrations perses. Ceci participa notamment au renforcement des échanges et des liens entre les côtes est et ouest du Golfe Persique.

Cependant, le Golfe Persique semble ainsi avoir été le cœur d'importants échanges commerciaux dès l'époque des Assyriens et des Babyloniens. Après avoir connu un certain déclin sous l'Empire romain, notamment du fait de l'importance accrue de la Mer Rouge, il acquit de nouveau une importance commerciale durant le règne des Sassanides, ainsi que sous le califat Abbaside de Bagdad, au milieu du VIIIe siècle. Ainsi, le port de Sirâf en Iran fut l'une



wwwebart

Œuvres naturelles réalisées à partir de sable et de pierres à l'occasion d'un festival artistique environnemental sur le Golfe Persique qui s'est déroulé du 1er au 5 janvier 2007.

Le Golfe Persique semble avoir été le cœur d'importants échanges commerciaux dès l'époque des Assyriens et des Babyloniens. Après avoir connu un certain déclin sous l'Empire romain, notamment du fait de l'importance accrue de la Mer Rouge, il acquit de nouveau une importance commerciale durant le règne des Sassanides, ainsi que sous le califat Abbaside de Bagdad, au milieu du VIIIe siècle.

des principales plaques tournantes commerciales régionales aux IXe et Xe siècle. Si la chute du califat abbaside et l'influence mongole qui se développa dans la zone au XIIIe siècle marquèrent un certain déclin de la zone, et une réduction considérable du volume des échanges, une certaine "renaissance commerciale" eut lieu à partir du XVIe siècle, avec la hausse de la demande européenne pour les produits d'orient - notamment les épices - et l'extension considérable de l'influence du Portugal dans la zone. Celle-ci qui se traduisit notamment par le contrôle de nombreux ports dont plusieurs situés au sud de l'Iran, des îles de Qeshm et d'Ormuz - où l'on peut d'ailleurs encore visiter les ruines des citadelles portugaises d'antan - ainsi que, sur la côte Ouest, le contrôle de Bahreïn, Mascate, et du Qatar actuels. Leur domination fut par la suite remise en cause par les Safavides sur la côte est, et quelque peu fragilisée par le développement de l'influence ottomane sur la côte ouest à la suite de la conquête de l'Irak, qui ne parvint pas pour autant à s'emparer des places fortes portugaises de la zone. Aux XVIIIe et XIXe siècles, sous prétexte d'endiguer le développement de la piraterie dans la zone, l'Angleterre parvint à asseoir sa domination sur la majorité des places commerciales de la zone ainsi qu'à contrôler l'exportation des marchandises de ses colonies vers l'Europe. Au début du XXe siècle, elle renforça sa présence notamment en s'assurant une véritable mainmise sur l'exploitation des gisements pétroliers, récemment découverts dans la zone[1], au travers de l'Anglo-Iranian Oil Company, convertissant le Golfe Persique en un enjeu géostratégique sans précédent. D'autres gisements furent ensuite découverts du côté ouest, et leur exploitation connut une croissance exponentielle après la Seconde Guerre mondiale, ces derniers étant pour la majorité contrôlés par les Etats-Unis. L'influence anglaise connut une fin brutale

en Iran avec la tentative, avortée, de nationalisation de l'industrie pétrolière par Mossadegh, même si elle fut maintenue au sein de nombreux Etats bordant la zone, notamment les Emirats Arabes Unis actuels, le Koweït, Oman ou encore le Qatar.

Ressources naturelles et enjeux stratégiques

De par sa position stratégique et ses nombreuses ressources naturelles, la région fut constamment au centre d'enjeux et de conflits d'intérêts divers. Dès le 3e millénaire avant J.-C., outre son rôle de lieu de transit des marchandises, tout un commerce s'organisa autour de la vente des perles présentes dans les eaux du Golfe Persique, qui concentre sans doute les lits d'huîtres perlières les plus anciens de l'humanité. A titre d'anecdote, le plus ancien collier de perles ou "collier de Suse" jamais retrouvé aurait ainsi appartenu à une reine de la Perse Antique et daterait d'environ 2400 ans. Ce fut néanmoins la découverte des premiers gisements de pétrole qui provoqua une véritable révolution économique et commerciale dans la zone, et conféra au Golfe Persique l'importance stratégique majeure dont il jouit aujourd'hui. Outre Al-Safaniya, le plus grand champ pétrolier du monde, cette zone détient également d'importantes réserves de gaz.

En outre, le Golfe Persique recèle une faune et une flore très riches, notamment de nombreux récifs de coraux et des huîtres. Cependant, ces dernières ont considérablement été endommagées par l'exploitation excessive du pétrole ainsi que par les récentes guerres ayant affecté la région, que ce soit la guerre Iran-Irak (1980-1988) ou, plus récemment, la deuxième guerre du Golfe (1990-1991), ou encore l'invasion américaine en Irak en 2003.

En 1985, un Conseil de Coopération du Golfe a été créé à Abu Dhabi, sous la pression des Etats-Unis, et dont les membres sont composés de six pays arabes de la zone. Outre son objectif de maintenir une certaine stabilité économique et politique dans la zone, le but ultime de cet organisme, qui était de créer un marché commun dans la zone, a été atteint en janvier 2008 avec la mise en place du Marché Commun du Golfe. Plus officieusement, cette structure vise également à contrer l'influence iranienne dans la région et avait également pour but, avant sa chute, de limiter celle du régime baasiste de Saddam.

Golfe Persique ou Golfe Arabique? Les raisons d'un conflit

L'influence perse millénaire dans la région a conduit depuis des siècles l'ensemble des géographes, historiens, archéologues et voyageurs de tous horizons à qualifier de "Persique" cette étendue maritime, comme l'attestent les documents historiques et cartographiques des époques passées. Si des documents historiques datant de l'époque achéménide évoquant un "Golfe Persique" n'ont pas été retrouvés, ce nom semble avoir été d'usage dès cette époque. Certains récits consacrés à la narration des voyages de Pythagore évoquent également que le roi achéménide Darius Ier aurait nommé l'ensemble de cette étendue maritime la "Mer de Pars".

Si, comme nous l'avons évoqué, l'appellation de "Golfe Persique" fit l'objet d'un vaste consensus durant des siècles, dans les années 1960, l'émergence du panarabisme et le renforcement des rivalités arabo-persanes ont incité certains pays arabes, notamment l'Arabie Saoudite et les pays situés en bordure du Golfe

Dès le 3e millénaire avant J.-C., outre son rôle de lieu de transit des marchandises, tout un commerce s'organisa autour de la vente des perles présentes dans les eaux du Golfe Persique, qui concentre sans doute les lits d'huîtres perlières les plus anciens de l'humanité.

Dans les années 1960, l'émergence du panarabisme et le renforcement des rivalités arabo-persanes ont incité certains pays arabes, notamment l'Arabie Saoudite et les pays situés en bordure du Golfe Persique, avec le soutien de la Grande-Bretagne, à adopter le terme de "Golfe Arabique" pour désigner cette zone.

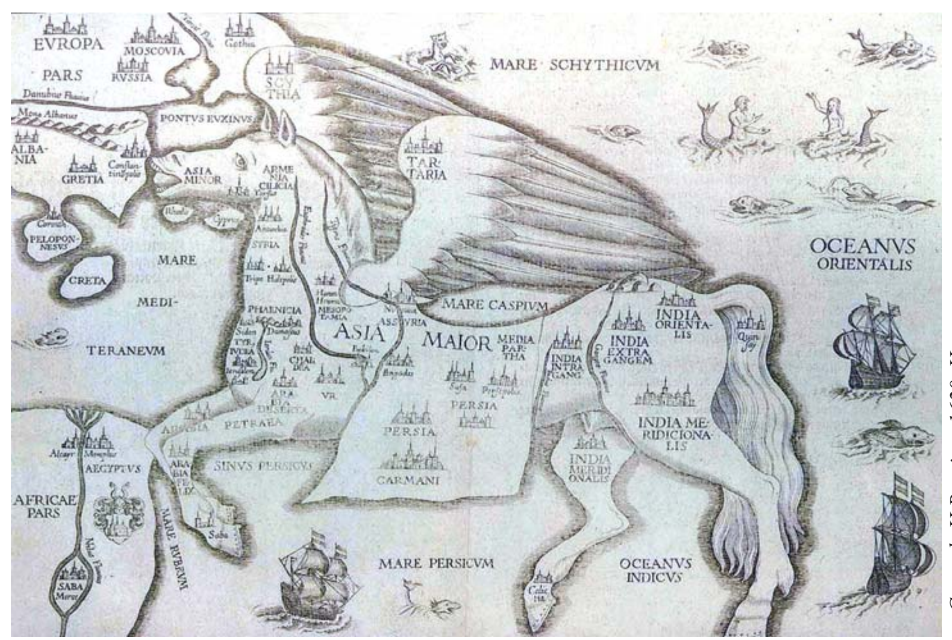
Durant les premiers siècles de l'Islam, les plus éminentes figures intellectuelles de cette période tels que Aboureyhân Birouni, Massoudi, Balkhi, Khwârizmi… font tous référence au "Golfe du Fars", ou encore à la "Mer du Fars" (al-Bahr al-Farsi) ou "de Pars" pour désigner le Golfe Persique actuel.

Persique, avec le soutien de la Grande-Bretagne, à adopter le terme de "Golfe Arabique" pour désigner cette zone. Cette tendance fut renforcée et encouragée par l'anti-iranisme de l'Occident à la suite de la Révolution islamique, ainsi que pour des motivations économiques et diplomatiques. A titre d'exemple, dans les questions de politique régionale et liées au pétrole, l'usage de l'expression "Golfe Arabique" a eu tendance à se répandre dans certains milieux officiels pro-arabes et occidentaux. Si le Bureau des Etats-Unis pour le nommage géographique (United States Board on Geographic Names) a officiellement consacré l'usage de "Golfe Persique" en 1917, l'évolution de la conjoncture internationale et certains intérêts stratégiques ont parfois rendu cet emploi flexible: ainsi, au cours des dernières décennies, les autorités américaines ont autorisé l'emploi de "Golfe Arabique" lors de la réalisation de transaction avec certains Etats arabes pétroliers, tout en proscrivant l'utilisation de l'expression de "Golfe Persique" aux Emirats Arabes Unis, après que ces derniers aient officiellement revendiqué l'appellation de "Golfe Arabique".

Cependant, ce fut l'emploi par la National Geographic Society de l'expression "Golfe Arabique", inscrite entre parenthèses comme version alternative sous "Golfe Persique", dans la nouvelle édition de son Atlas géographique mondial en 2004 qui déclencha véritablement l'ire des Iraniens, qui se manifesta notamment par la création de nombreux sites internet et de pétitions en ligne. Ces protestations conduisirent également le gouvernement iranien à prohiber la diffusion des publications de la Société dans le pays jusqu'à la publication, à la fin de l'année 2004, d'une note de mise à jour de l'Atlas spécifiant qu' "*historiquement et plus communément connu sous le nom de Golfe Persique, cette étendue d'eau est appelée par certains "Golfe Arabique*".

A la suite de cette affaire, un numéro de la revue *The Economist* ayant évoqué le Golfe Persique sous le simple qualificatif de "Golfe" dans l'une de ses cartes, fut également interdit de distribution en Iran. Suite à cette affaire, le gouvernement iranien a également mis en place un comité technique chargé d'examiner les conditions permettant d'interdire l'importation de marchandises diverses, - notamment des vêtements sur lesquels figure une carte de la région -, portant l'inscription de "Golfe Arabique", en Iran.

Faisant l'objet de nombreuses controverses et pétitions, l'affaire a été portée au niveau des Nations Unies qui, lors de sa 33e session en 2006, a confirmé l'appellation de "Golfe Persique" comme étant la seule appellation officielle acceptée pour cette zone et employée par l'ensemble des membres des Nations-Unies. Cette décision fut notamment appuyée par de nombreux documents historiques et cartes anciennes: ainsi, les cartes des historiens de la Grèce antique évoquent le "Limen Persikos", les Latins le nommant quant à eux le "Sinus Persicus". Durant les premiers siècles de l'Islam, les plus éminentes figures intellectuelles de cette période tels que Aboureyhân Birouni, Massoudi, Balkhi, Khwârizmi… font tous référence au "Golfe du Fars", ou encore à la "Mer du Fars" (al-Bahr al-Farsi) ou "de Pars" pour désigner le Golfe Persique actuel. En outre, selon plusieurs documents historiques, il semble que l'expression de "Golfe Arabique" servait auparavant à désigner la mer Rouge actuelle. On



Carte de H.Bunting, 1620, Hanovre

Carte extraite de l'ouvrage *Description du Golfe Persique par des Cartes Historiques,* Bonyâd-e Irân shenâsi, 2007.

retrouve notamment cet emploi dans les écrits d'Hécatée de Milet, historien grec du Ve siècle av. J.-C., ainsi que dans l'un des écrits d'Hérodote qui évoque la mer rouge en parlant du "Golfe Arabique". D'un point de vue historique, l'appellation de Golfe Arabique ferait donc référence à une toute autre zone que celle qu'elle prétend actuellement désigner.

Le conflit n'est pas éteint pour autant, les deux expressions continuant à être utilisées abondamment de façon informelle. La majorité des pays arabes emploient ainsi l'expression "Golfe Arabique" et certains, tel que les Emirats Arabes Unis, ont même été jusqu'à interdire l'emploi de "Golfe Persique". De nombreuses propositions de noms alternatifs ont été évoquées, comme celles de "Golfe Arabo-persique" ou tout simplement de "Golfe" qui ont été cependant loin de faire l'unanimité, particulièrement du côté iranien, qui a vu dans la dernière expression une tentative à peine déguisée, conduisant peu à peu à l'abandon du nom historique du lieu. Le "Golfe islamique" n'a également pas été retenu.

Dans le but de faire valoir les droits du nom historique du site, de nombreuses publications de cartes ou croquis anciens de grands géographes ou réalisés par des voyageurs plus ou moins connus, sur lesquelles figurent le nom de "Golfe Persique" et ses dérivations issues de différents musées, instituts géographiques, archives historiques et ouvrages anciens ont été édités en Iran au cours des dernières années. Le plus connu demeure l'ouvrage magistral intitulé *Description du Golfe Persique dans les cartes historiques*[2] publié en 2007 par l'Institut d'Iranologie et rassemblant de nombreuses cartes historiques d'Orient et d'Occident qui, outre leur dimension esthétique, révèlent les racines historiques indéniables de cette appellation. ■

Dans les questions de politique régionale et liées au pétrole, l'usage de l'expression "Golfe Arabique" a eu tendance à se répandre dans certains milieux officiels pro-arabes et occidentaux.

---

1. Le premier gisement pétrolier fut découvert à Soleymanieh en 1908.
2. وصف خلیج فارس در نقشه های تاریخی، ۱۳۸۶، بنیاد ایران شناسی

Description du Golfe Persique par des Cartes Historiques

Djamileh ZIA



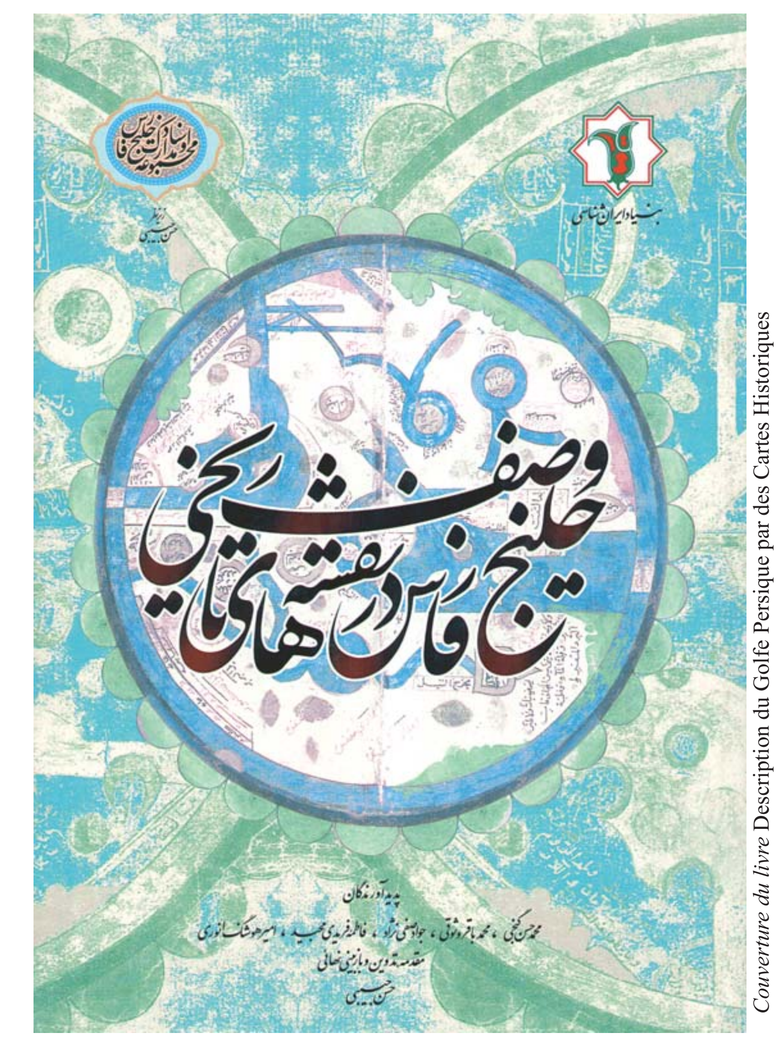
Carte réalisée à partir des données du géographe Estakhri, XIIe siècle

Carte extraite de l'ouvrage *Description du Golfe Persique par des Cartes Historiques,* Bonyâd-e Irân shenâsi, 2007.

La Fondation d'Iranologie de Téhéran a l'intention de publier une série de livres ayant pour thème le Golfe Persique. Le livre intitulé *Description du Golfe Persique par des Cartes Historiques*, paru en hiver 1386 (2008), est le premier de cette série.

Des géographes iraniens renommés (Mohamad-Hassan Gandji, Mohamad-Bâgher Vossoughi, Djavâd Safavi-Néjâd, Fâtemeh Faridi-Madjid, Amir-Houchang Anvâri) ont contribué à la création de ce livre. Ils ont sélectionné 160 cartes géographiques parmi environ 400 cartes existant actuellement dans quelques unes des bibliothèques de l'Iran, dont la Bibliothèque Centrale de l'Université de Téhéran, la Bibliothèque et le Centre de Documentation de l'Assemblée Nationale, le Palais-Musée du Golestân, et la Bibliothèque Malek. Ces géographes précisent que le golfe situé au sud de l'Iran était constamment nommé, sur toutes les 400 cartes observées, "Mer de Perse"[1], "Sinus Persicus", "Golfe Persique" ou "Persian Gulf", quelle que soit la langue utilisée sur la carte (persan, arabe, latin, français, anglais). La sélection des 160 cartes historiques publiées dans le livre a été basée sur la qualité esthétique et la lisibilité de la carte. Quelques unes d'entre elles ont été extraites de livres manuscrits.

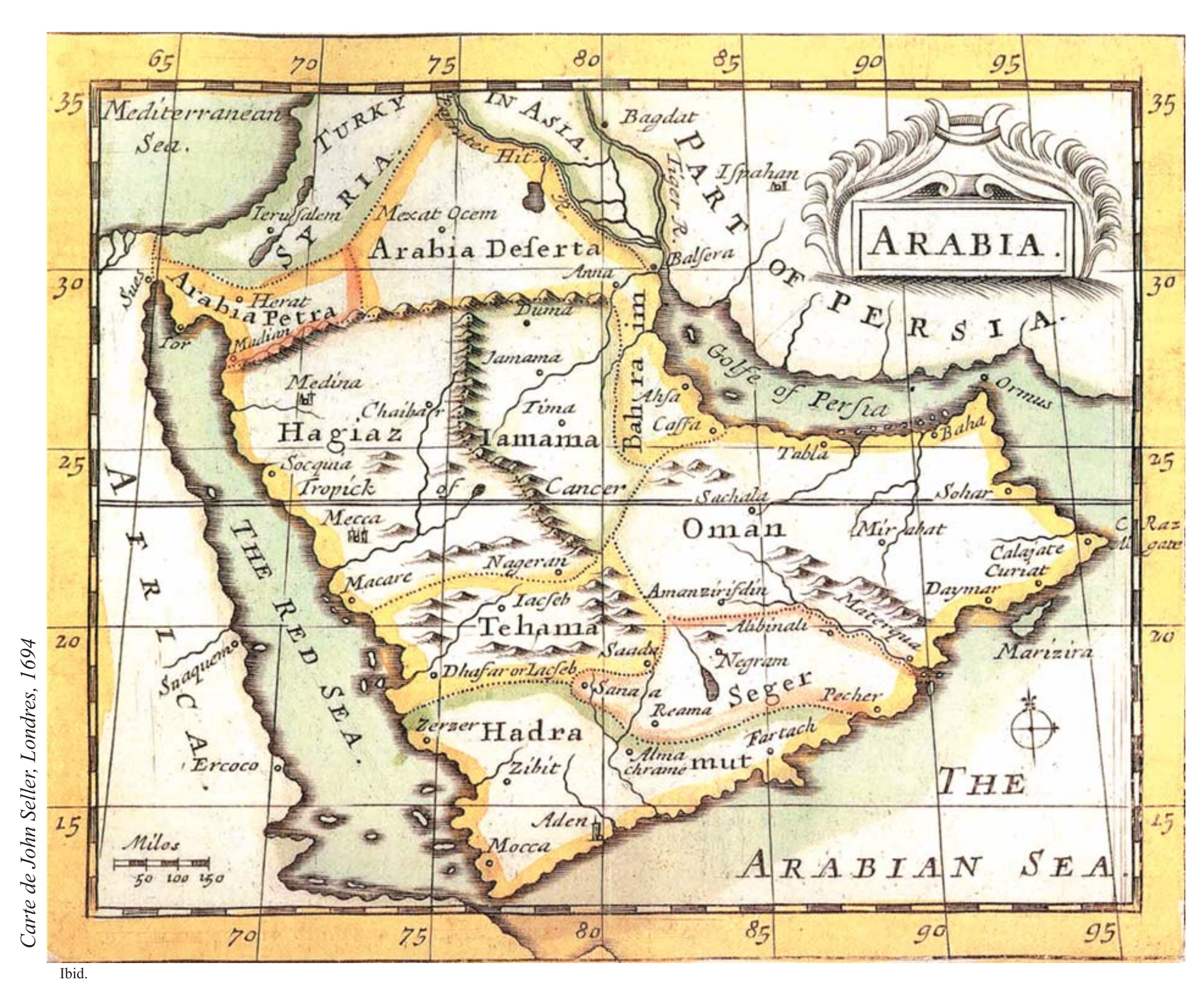
Les cartes de ce livre sont regroupées sous deux rubriques: celles créées par les géographes musulmans au cours du Moyen Age (entre le IIIe et le VIIIe siècle de l'Hégire, c'est-à-dire entre le IXe et le XVe siècle après Jésus-Christ), et celles créées par les géographes européens entre le XVe et le XXe siècle. Le lecteur a ainsi une idée de la représentation des régions de la Terre et du "monde habité" qu'avaient les géographes musulmans et les géographes européens il y a quelques siècles. Les auteurs du livre nous fournissent une brève explication à ce sujet, ainsi qu'une biographie sommaire de chacun des géographes qui ont créé ces cartes.


Couverture du livre Description du Golfe Persique par des Cartes Historiques

Ibid.

A- Les cartes créées par les savants musulmans au cours du Moyen Age

Dans l'introduction de cette partie, les auteurs précisent que la géographie en tant que science et la cartographie se sont développées chez les musulmans à la suite de la conquête des pays qui avaient



Carte de John Seller, Londres, 1694

Ibid.

une civilisation ancienne et des connaissances scientifiques; des pays tels que la Perse et l'Inde. La traduction en arabe des œuvres de Ptolémée et les conceptions de la Perse Antique à propos de la Terre eurent une grande influence sur le développement de la science de la géographie dans le monde musulman au cours du Moyen Age.

Dans ce livre, il existe 40 cartes géographiques dessinées par des savants musulmans; les auteurs du livre les classifient selon les Ecoles suivantes:

1- L'Ecole iranienne des "sept pays"

Au cours de l'Antiquité, la Perse s'étendait de l'Afrique jusqu'en Inde. Les Perses divisaient cette région en sept pays. Le pays placé au centre était nommé "Iran-Shahr", les six autres pays étaient placés tout autour. Cette conception de la Terre habitée figure dans les textes anciens, tel que l'Avestâ (le livre sacré des zoroastriens) et les textes sacrés des brahmanes de l'Inde, ainsi que dans des livres tels que *Shâhnâmeh* de Ferdowsi[2], *L'Histoire des peuples et des rois* de Tabari[3], ainsi que les livres de grands savants tels que Birouni[4].

2-L'Ecole grecque des "sept régions"

Selon cette conception des Grecs de l'Antiquité, le Monde était divisé en quatre parties. Son quart nord-est regroupait les terres et était la partie habitée. Les Grecs divisaient ce quart habité en sept régions et choisissaient une ville dans chaque région en tant que centre de celle-ci. On retrouve cette conception dans les écrits de Ptolémée.

3-L'Ecole de Balkhi

Abouzeyd Balkhi[5], qui connaissait les deux Ecoles iranienne et grecque, créa une méthode nouvelle pour élaborer les cartes géographiques: ses cartes du monde sont en forme de cercle et les mers sont placées tout autour des terres. Des géographes de renom (Estakhri[6] par exemple) ont dessiné leurs cartes selon cette Ecole.

4-L'Ecole de Nadjib Bacrâne

Bacrâne[7] fut le premier géographe du Moyen Age qui utilisa un quadrillage ainsi que la latitude et la longitude pour ses cartes. Les noms des pays, des îles, des mers, des montagnes, des routes, ainsi que les frontières des pays figurent également sur les cartes de Bacrâne. Bacrâne fut le pionnier de la cartographie utilisant un quadrillage et les coordonnées géographiques. La première carte européenne de ce type ne fut créée qu'en 1427, soit plus de 200 ans après les cartes de Bacrâne.

5-L'Ecole de la Mecque Centrale

Certains géographes musulmans dessinèrent des cartes avec la Mecque comme centre du monde.

B- Les cartes produites par les européens, du XVe au XXe siècle

1-"Geographia" de Ptolémée

Ptolémée, savant grec du IIe siècle après J.-C., est considéré comme le fondateur de la géographie. Son livre intitulé *Geographia* était en huit volumes. Ce



Carte de Sebastian Munster, Bâle, 1540

Ibid.

livre regroupait des données sur plus de 8000 lieux connus à l'époque de Ptolémée. Un exemplaire de ce livre (exemplaire en langue grecque) qui était gardé à Byzance au Moyen Age, fut transporté jusqu'aux grands ports italiens en 1400; sa traduction en italien fut publiée en 1475 à Venise et en 1477 à Bologne. La publication des cartes géographiques selon l'Ecole de Ptolémée prit dès lors une ampleur grandissante en Europe. Le Golfe Persique est nommé "Sinus Persicus" sur toutes ces cartes.

2- Les cartes géographiques du XVe au XXe siècle

Les auteurs du livre *Description du Golfe Persique par les Cartes Historiques* donnent des explications détaillées à propos des cartes produites en Europe à partir du XVe siècle, d'abord par les Italiens, puis par les Néerlandais, les Allemands, les Français et les Anglais. Quelques cartes dessinées par des cartographes américains et ottomans figurent également dans ce livre.

Il est intéressant de noter que les îles Petite Tomb, Grande Tomb et Abou Moussâ font partie du territoire iranien sur ces cartes européennes et américaines.

Les cartes publiées dans ce livre ne vont pas au-delà de 1910, car les experts en cartographie considèrent cette date comme la fin de l'époque où les cartes géographiques historiques étaient imprimées.

Le livre *Description du Golfe Persique par des Cartes Historiques* est un document qui nous montre, preuve à l'appui, que le golfe situé au sud de l'Iran s'appelle Golfe Persique depuis des millénaires[8]. La question que l'on doit se poser dès lors est la suivante: pourquoi certains pays tentent, depuis quelques années, de nommer autrement le Golfe Persique? ■



Carte d'Adam Olearius, Londres, 1662

Ibid.



Carte de Guillaume de L'isle, Paris, 1701

Ibid.

---

1. Ce qui était dénommé "Mer de Perse" par les géographes musulmans avait une étendue plus vaste que le Golfe Persique. La "Mer de Perse" regroupait le Golfe Persique, la Mer Rouge, la Mer d'Oman et une partie de l'Océan Indien.
2. Poète iranien (932-1020 après J.C.) dont le livre intitulé *Shâhnâmeh* (traduit en français sous le titre "Livre des Rois") retrace l'Histoire et les légendes de la Perse Antique. Le Shâhnâmeh est un poème épique de 60 000 dystiques.
3. Savant et historien iranien (226-310 de l'Hégire; 847-931 après J.-C.) qui a écrit des livres se rapportant à la plupart des sciences de son époque.
4. Mathématicien et philosophe iranien (362-440 de l'Hégire; 983-1061 après J.-C.). Birouni (ou Birûni) est l'un des plus grands savants de la civilisation musulmane, et l'un des plus grands géographes. Il écrivit plusieurs livres importants, dont *Al-Tafhim* qui est un traité d'astronomie et de géographie.
5. Philosophe et savant iranien du début du IVe siècle de l'Hégire (Xe siècle après J.-C.). Il écrivit plusieurs livres sur les sciences de son époque, dont un traité de géographie.
6. Savant iranien du début du IVe siècle de l'Hégire (Xe siècle après J.-C.). Il fit de nombreux voyages dans les contrées musulmanes, de l'Inde jusqu'en Afrique du Nord, et écrivit deux livres à ce sujet. Son ouvrage le plus important est *Al-Massâlek va Al-Mamâlek* (qui signifie "routes et pays").
7. Savant iranien du début du VIIe siècle de l'Hégire (XIIIe siècle après J.-C.) auteur d'un livre de géographie écrit en persan intitulé *Djahân-nâmeh*.
8. Les auteurs du livre précisent que le nom "Golfe Persique" figure dans des documents écrits datant du IVe siècle avant J.-C., par exemple dans le récit de Néarque (navigateur Crétois qui fut chargé par Alexandre de ramener la flotte de ce dernier des bouches de l'Indus jusqu'au fond du Golfe Persique).

Le Golfe Persique
Les nouvelles dynamiques et l'émergence d'un nouveau pôle de développement
Le projet de "South Pars": enjeux nationaux et locaux

Amin MOGHADAM

L'importance stratégique du Golfe Persique, lieu de passage inévitable du commerce pétrolier, son passé historique, ses populations aux identités multiples, expliquent l'intérêt que le chercheur peut avoir pour cette région[1]. Avant de s'intéresser à un important projet offshore d'exploitation du gaz prévu près de Bouchehr, le projet "South Pars", nous allons présenter tout d'abord l'histoire des villes et les modes de vie des populations qui jouxtent le Golfe Persique.

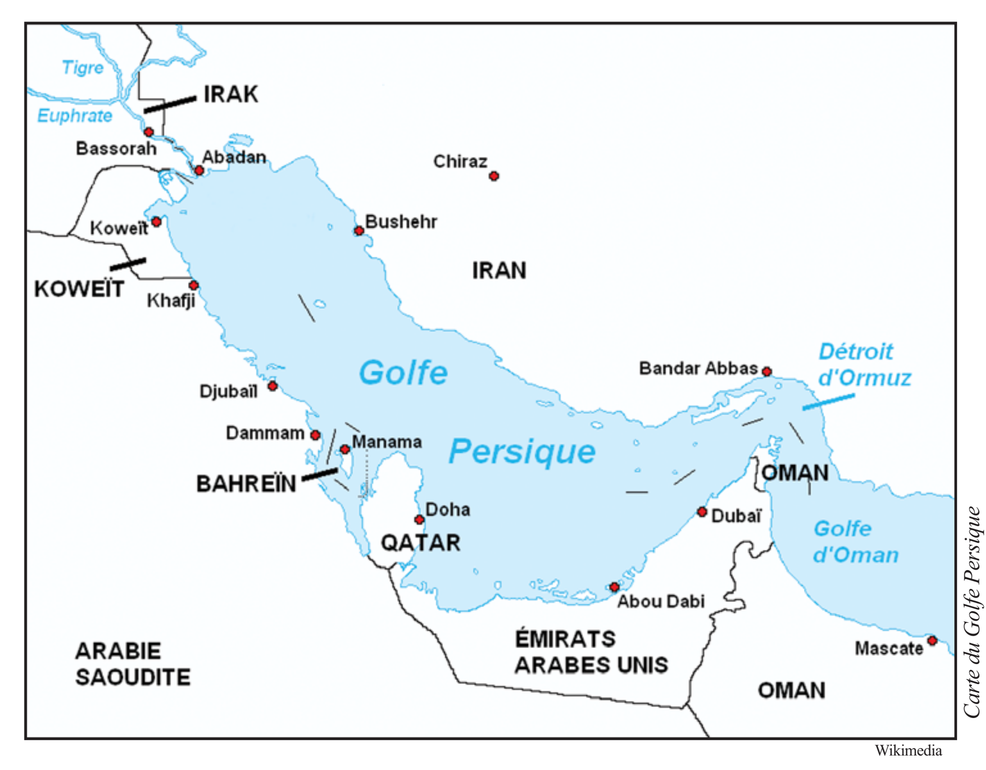
Interroger l'histoire représente deux intérêts déontologiques: le premier est de définir un cadre qui permet au lecteur de se familiariser avec les lieux de l'enquête, avec les mœurs de la population locale et avec la situation générale de vie et de développement. Le deuxième intérêt est que cette histoire permet de comprendre, par la suite, les orientations de chacun des groupes présents sur le lieu de l'enquête, les représentations et les croyances auxquelles ils s'identifient, avec lesquelles, ils sont davantage familiers.

Héritier d'une histoire longue et riche, berceau de la geste de Sindbad des *Mille et Une nuits*, qui rappelle celle des marins et des matelots des côtes, le Golfe Persique se voit aujourd'hui entraîné dans la globalisation aussi bien "par le bas", selon l'expression d'Alain Tarrius[2] et par le biais des réseaux de contrebande d'hommes et d'objets, que "par le haut", avec les processus accélérés de métropolisation, comme à Bandar Abbas et Dubaï. La mondialisation, vue sous l'angle des échanges et du commerce, a une histoire ancienne dans la région. Mais les nouvelles formes qui caractérisent la globalisation économique, les ambitions de la République islamique d'Iran, le transfert du pouvoir entre les Etats du golfe, les réglementations différenciées de ces derniers, semblent avoir donné naissance à de nouvelles dynamiques.

Sur la côte septentrionale, les villes du sud de l'Iran et les quelques îles déclarées comme zones franches ont connu depuis le début des années 1990, et connaissent toujours aujourd'hui des transformations urbaines importantes en raison des ambitions nationales d'industrialisation et de développement qui sont apparues dans cette région.

Bouchehr, particularité stratégique

La ville de Bouchehr est une ville importante du sud iranien, située dans la province du même nom et qui abrite aujourd'hui le projet gazier de "South Pars" sur lequel nous allons revenir à la fin de cet article. La province de Bouchehr possède 652 km de côte jouxtant le Golfe Persique et est située à 751 km de la capitale du pays (Téhéran). Le nombre d'habitants est de l'ordre de 797 000 mille personnes dans l'ensemble de la province en 2001/1380 (estimation par rapport au recensement de 1996/1375). Ces dernières années et surtout depuis le cessez-le-feu entre l'Iran et l'Irak en 1989, Bouchehr a connu des changements importants en ce qui concerne la diversité



Carte du Golfe Persique

Wikimedia

Les nouvelles formes qui caractérisent la globalisation économique, les ambitions de la République islamique d'Iran, le transfert du pouvoir entre les Etats du golfe, les réglementations différenciées de ces derniers, semblent avoir donné naissance à de nouvelles dynamiques.

de sa population et aussi une évolution de ses activités commerciales aussi bien dans le secteur officiel que dans le secteur informel. Les flux migratoires venus des provinces sinistrées par la guerre comme celle du Khouzestan et de Khoramshahr, l'installation de centres technologiques importants comme le "Centre nucléaire de Bouchehr", qui fait l'objet de polémiques, l'amélioration des rapports diplomatiques de l'Iran avec ses voisins du Golfe (et par conséquent, l'intensification des rapports commerciaux entre les deux rives du Golfe) ont contribué à une restructuration de la population de cette province et à la modification de la nature de la population locale[3].

Si on remonte dans le temps, on notera sans aucun doute l'importance des échanges transnationaux entre les pays du Golfe Persique. Les grandes sources de perles étaient situées dans les îles de Bahreïn et une grande partie du commerce s'effectuait à partir des ports de Bouchehr. A la fin du XIII siècle, les principales exportations de l'Iran furent le cuivre, les médicaments, l'eau de rose, la soie, les fruits secs, le coton, et le soufre[4]. D'autres produits s'échangeaient à cette époque avec l'Inde, l'Irak et la Turquie et dès 1789, avec la Grande-Bretagne (celle-ci développa l'industrie textile à Bouchehr).

Ces échanges témoignent de la particularité stratégique de la région de Bouchehr par rapport aux pays voisins. Cela eut un impact sur la population. Les échanges notamment de poissons et de perles à Kumzar, un petit bourg d'Oman en face des îles iraniennes de Hengâm et de Qeshm, contre des légumes cultivés sur l'île de Lârak, ne se limitaient pas uniquement aux activités commerciales mais s'étendaient également aux mariages établis entre les deux bourgs. Les migrations d'Inde, d'Afrique et d'autres pays du Golfe Persique, mais aussi les invasions et les dominations étrangères, ont contribué à la diversité ethnique et à la complexité religieuse de la région de

Sur la côte septentrionale, les villes du sud de l'Iran et les quelques îles déclarées comme zones franches ont connu depuis le début des années 1990, et connaissent toujours aujourd'hui des transformations urbaines importantes en raison des ambitions nationales d'industrialisation et de développement qui sont apparues dans cette région.

Malgré l'étendue considérable du Golfe Persique et la diversité de sa population, il n'existe que deux essais anthropologiques sur la vie de ses habitants.



South Pars

Rahnema

Bouchehr. Fars, Arabes, Noirs, Indiens, Lor ont vécu dans cette région. La langue parlée est majoritairement le persan sauf sur "l'île de Shif", le port de Kangân et Assaluyeh et Nakhl-e Tâghi où l'arabe est la langue parlée par les autochtones. Malgré la prédominance de la langue persane et la diffusion large du mode de vie des grandes villes iraniennes ("Persian way of life" suivant l'expression de Fariba Adelkha), les Arabes d'Iran ont maintenu leurs propres traditions et leur façon de vivre bien qu'elles soient influencées par d'autres modes de vie. "*...l'identité arabe correspond en Iran à un certain habitus. Les Arabes d'Iran restent fidèles à leur langue maternelle, tendent à se marier entre eux, à commercer entre eux, à vivre dans les mêmes quartiers du sud de Téhéran -à Khâvaran, à Bisym, à Dolatâbâd-, à rester fidèles à leurs habitudes gastronomiques et dans une moindre mesure à leur code vestimentaire*" écrit F. Adelkhâh, à propos des Arabes d'Iran[5]. Cependant le maintien de leurs coutumes ne se fait pas au détriment de leur attachement à l'Iran et à la nation iranienne (ceci fut confirmé lors de la réaction des Arabes de la province du Khouzestan vis-à-vis de l'invasion irakienne mais cela apparaît aussi dans les propos des autochtones d'Assaluyeh) d'autant plus que l'intégration de ces derniers dans les pays arabes n'a pas lieu sans difficulté[6].

La prédominance de la langue persane et la diffusion large du mode de vie des grandes villes iraniennes ("Persian way of life" suivant l'expression de Fariba Adelkha), les Arabes d'Iran ont maintenu leurs propres traditions et leur façon de vivre bien qu'elles soient influencées par d'autres modes de vie.

Les habitudes et les croyances

La vie des habitants du sud de l'Iran fut décrite par des écrivains iraniens souvent dans le cadre de romans (Moniru Ravâni Pour, *Kanizou* ou Jalâl-e Al-e Ahmad) ou de monographies (Gholâm Hossein Sâ'edi, *Ahl-e Havâ*[7]). Malgré l'étendue considérable du Golfe Persique et la diversité de sa population, il n'existe que deux essais anthropologiques sur la vie de ses habitants. Gholâm Hossein Sâ'edi a décrit les chemins que les habitants de cette partie du pays prenaient depuis longtemps pour se rendre dans les pays voisins: les voyages à destination

des côtes de l'Afrique de l'Est, en traversant Mascate (à Oman), Al-Mokalla (au Yémen), Mogadiscio (en Somalie) jusqu'aux îles de Zanzibar et Dar al-Salam en Tanzanie pour les trocs de dattes, de sel, du bois et d'autres matériaux. Dans les villages d'Assaluyeh, où la localisation du grand projet gazier de "South Pars" est projetée, blancs et noirs vivent ensemble et la distinction n'apparaît pas dans le discours des habitants. Selon Gh. H Sâ'edi, les débuts de l'immigration de la population noire du sud de la Somalie et de Zanzibar ne remontent qu'à trois ou à quatre générations mais aucune donnée ne permet de vérifier cette date.

Gholâm Hossein Sâ'edi a décrit en 1965 certains rites de la population du sud de l'Iran. Par exemple à Ahl-e Havâ, ceux qui sont atteints de maladies diverses recourent à des danses exorcisant les vents qui viennent généralement d'Afrique noire ou d'Inde ou des côtes méridionales du Golfe ou d'Iran. L'auteur met l'accent sur les traits multiculturels de ces rites, aussi bien dans les instruments qu'ils utilisent (Dohol et Neyanboun, d'origine africaine) que dans les chants qu'ils récitent (tantôt en Arabe, tantôt en langues swahilis).

Aujourd'hui dans les villes jouxtant le Golfe, les mosquées chiites et sunnites sont côte à côte. Les Hosseiniyeh (lieu de prière pour le troisième imam des chiites) existent même dans les villages à majorité sunnite: à Nakhl-e Tâghi seulement trois familles sont chiites, cependant une Hosseyniyeh y existe et les sunnites n'hésitent pas à y prier.

Le gaz et les ambitions industrielles: "South pars", un projet de fierté nationale

Des ambitions nouvelles de développement industriel sont apparues dans la région de Bouchehr à la fin de la guerre Iran-Irak. "South Pars" serait considéré comme le troisième gisement mondial de gaz.

L'économie iranienne reste depuis le début de l'histoire de son développement dépendante du pétrole. Le premier plan de développement (1949-1955) avait déjà été financé à 70% par des revenus pétroliers et des crédits extérieurs. De même pour le deuxième plan (1956-1962) avec une dépendance de 60 à 80% liée aux revenus pétroliers. Pour le troisième plan (1963-1967) qui coïncide avec les réformes de Mohammad-Rezâ Shâh, 66% du financement provient du pétrole et 24% d'emprunts extérieurs. Deux autres plans (1968-1972 et 1973-1977) poursuivent des objectifs d'amélioration du bien-être, des services sociaux, des problèmes d'environnement, mais restent dépendants du pétrole surtout à partir de la fin 1973.

Avec la révolution iranienne, une nouvelle page s'est tournée dans l'économie iranienne. Sous l'idée d'indépendance vis-à-vis des pouvoirs occidentaux ou soviétique, l'Iran renonça à tous les contrats établis avec les sociétés



Le marché local de Nakhl-e Tâghi



Asaluyeh

Gholâm Hossein Sâ'edi a décrit en 1965 certains rites de la population du sud de l'Iran. Par exemple à Ahl-e Havâ, ceux qui sont atteints de maladies diverses recourent à des danses exorcisant les vents qui viennent généralement d'Afrique noire ou d'Inde ou des côtes méridionales du Golfe ou d'Iran.

Les Hosseiniyeh (lieu de prière pour le troisième imam des chiites) existent même dans les villages à majorité sunnite.

Les années de guerre Iran-Irak n'ont pas aidé les gouvernements successifs à programmer un plan économique efficace pour le pays en matière d'industrie pétrolière, d'autant plus que certaines raffineries furent complètement détruites suite aux bombardements irakiens.



Le port d'Assaluyeh[8]

Asaluyeh

étrangères y compris les plus avantageux, ce qui provoqua l'effondrement de la production de 5,7 millions de barils par jour en octobre 1978 à 0,7 en mars 1979.

Les années de guerre Iran-Irak n'ont pas aidé les gouvernements successifs à programmer un plan économique efficace pour le pays en matière d'industrie pétrolière, d'autant plus que certaines raffineries furent complètement détruites suite aux bombardements irakiens.[9] La crise économique de l'après-guerre, le manque de matériel moderne, incita l'Iran à renouer ses relations avec les pays industrialisés pour rattraper le retard causé par la guerre et par la révolution.

En 1995, des contrats furent signés avec des sociétés françaises malgré l'embargo américain10. Il s'agissait cette fois-ci d'une nouvelle orientation géographique en Iran, avec la construction d'une raffinerie à Bandar Abbas.

En 1995, des contrats furent signés avec des sociétés françaises malgré l'embargo américain[10]. Il s'agissait cette fois-ci d'une nouvelle orientation géographique en Iran, avec la construction d'une raffinerie à Bandar Abbas (avant, les installations pétrolières étaient rassemblées dans la partie sud-ouest du pays, dans la province du Khouzestan mais celles-ci furent majoritairement détruites). L'accent était mis désormais sur le gaz iranien, qui avait été relégué en raison d'absence de clients et de programmes d'exploitation.

Le gaz iranien n'avait pas été exploité par les gouvernements iraniens avant la Révolution islamique. Un premier contrat avait été signé en 1971 avec la Russie pour la construction d'un gazoduc transportant le gaz de la raffinerie de Bid Boland, traitant les champs d'Âgha-Jâri et de Ahvaz. Le projet est resté inachevé en raison de la révolution iranienne. Mais, progressivement, sous la République islamique, le gaz est ainsi introduit dans les politiques énergétiques du pays.

Assaluyeh, un village aux identités complexes et au croisement d'enjeux nationaux et internationaux

"South Pars", appelé "North field" du côté Qatari, représente en Iran l'un des

projets énergétiques les plus importants de l'après-guerre Iran-Irak.

Le gisement de "South Pars" est situé, dans le Golfe Persique, à 100 km du village d'Assaluyeh. La principale activité de "South Pars" consiste à extraire le gaz de ce gisement (des plates-formes furent installées dans la mer pour ce projet qui est offshore), et à le raccorder par des pipelines de 105 km de long aux sites onshore de traitement de gaz et de séparation des liquides obtenus par le traitement. Le gisement de South Pars représente 8% des réserves de gaz mondiales et 50% des réserves nationales[11]. Ainsi, on pourrait dire que si le projet de "South Pars" n'est pas le projet le plus important du pays, il est le premier projet décisif en termes d'exploitation de gaz -et surtout dans un gisement commun- et comporte une charge symbolique pour la République islamique d'Iran.

Dans le cadre de ce projet de très grande ampleur, les villages d'Assaluyeh et de Nakhl-e Tâghi, majoritairement de population arabe et sunnite, appelés aujourd'hui dans le langage industriel "La zone spéciale économique d'Assaluyeh", furent désignés pour accueillir des milliers de travailleurs étrangers et servir de plate-forme onshore des activités de South Pars. Ils se sont transformés en zone franche et profitent ainsi de ce statut en termes d'importation et d'exportation (les exemptions fiscales existent pour ces zones pour une durée d'environ 15 ans en fonction de l'activité) et des facilités concernant la résidence des expatriés. L'installation des entreprises nationales et étrangères dans cette région a provoqué des changements importants au niveau des villages et de la vie de la population locale.

Certains conflits sont directement liés à la présence d'un nombre important de migrants et des déséquilibres sociaux culturels qui en résultent. Les représentations et les stéréotypes qui ressortent des entretiens et des observations témoignent d'une perception différente du temps politique et des idéologies entre le milieu industriel et les villages. A ceci s'ajoutent également les nouvelles expériences de vie liées aux projets industriels qui ne présentent pas les mêmes caractéristiques pour les deux camps.

Il serait possible de relire ce cas d'étude en utilisant des notions comme *système, stratégie, réseaux et culture*. Assaluyeh apparaît alors comme un lieu de rencontre de systèmes différenciés où les acteurs, issus de différents milieux, avec leurs profils spécifiques, se rencontrent, souvent, en raison de contraintes professionnelles et économiques. Ces contacts entre différents systèmes expliquent les changements de mode de vie des autochtones. Depuis l'installation des migrants, facteur extérieur déterminant, ils sont en contact avec d'autres réalités culturelles, sociales et historiques. Le changement de mode de

Le gisement de South Pars représente 8% des réserves de gaz mondiales et 50% des réserves nationales.

L'installation des entreprises nationales et étrangères dans cette région a provoqué des changements importants au niveau des villages et de la vie de la population locale.



Nakhl-e Tâghi, les femmes locales vendent des produits de luxe, souvent importés de Dubaï et destinés aux migrants-travailleurs.

Asaluyeh

Les activités anciennes et locales (la pêcherie, la culture des dattiers), reposaient sur une culture de réseaux, très différente de ce nouveau système de travail "imposé et importé" par un monde extérieur.

La différence du temps politique, du vécu historique collectif, de la formation professionnelle et l'absence de possibilité d'accès pour les autochtones aux éléments d'une "modernité" idéalisée, a abouti à des affrontements de représentations entre les acteurs des deux camps, migrants et autochtones.

production, comme sous-ensemble d'un système culturel et social plus large, et le sentiment d'incapacité de la population locale à s'adapter à ces nouveaux modes de travail, constituent des exemples très frappant. Ainsi, les activités anciennes et locales (la pêcherie, la culture des dattiers), reposaient sur une culture de réseaux, très différente de ce nouveau système de travail "imposé et importé" par un monde extérieur. L'approche systémique qui peut être aussi complétée par une approche stratégique explique davantage le comportement des individus confrontés à ces changements, parfois, brutaux. Elle se rapporte aux solutions que ces individus inventent pour s'adapter aux changements ou elle révèle au contraire le refus de toute adaptation. La négation des intérêts du projet de "South Pars" ou leur rejet de ceux-ci, s'expliquent par les différences du temps politique, des situations de vie et des expériences vécues de la population locale par rapport aux populations migrantes souvent originaires des grandes villes du pays où le progrès, dans son sens large, s'est introduit dans la vie des gens de façon plus progressive.



Les "Kap Kapi" dans le langage local ou les motards, d'origines diverses, assurent les transports de courte distance à l'échelle des villages de Nakhl-e Tâghi et Assaluyeh

Asaluyeh

Le chômage, l'exclusion, la résurgence ou l'exacerbation des conflits ethniques et confessionnels (l'accent est mis sur les clivages arabe/persan, chiite/sunnite dans les discours tenus par les migrants et les autochtones) marquent ainsi la nouvelle vie des habitants du site "onshore" du projet industriel. La différence du temps politique, du vécu historique collectif, de la formation professionnelle et l'absence de possibilité d'accès pour les autochtones aux éléments d'une "modernité" idéalisée, a abouti à des affrontements de représentations entre les acteurs des deux camps, migrants et autochtones. Du côté des autochtones, des comportements déviants et violents ont surgi en raison de la dégradation des moyens d'existence, des ignorances et des exclusions. Quant aux migrants, leur attitude est caractérisée par l'évitement et par l'exacerbation des sentiments de méfiance vis-à-vis de l'autre. Ces réactions s'expliquent par une "réactualisation" des antagonismes religieux et ethniques dont le poids se fait sentir surtout depuis le moment où les relations humaines se sont dégradées. Par conséquent, les changements en cours à Assaluyeh sont caractérisés pour un Assaluyehi par "un sentiment de déception et d'hésitation" vis-à-vis de la modernisation. Ce sentiment exacerbe une image négative de l'étranger persan et chiite. Le rejet ou les comportements déviants de la population locale ne s'expliquent absolument pas par le désir de maintenir des formes anciennes et communautaires de vie, mais ils sont davantage dus à l'absence de réponse convenable aux droits réclamés et attendus par une population qui se reconnaît comme iranienne à se

développer et à profiter du "plus grand gisement de gaz en Iran". Nous avons donc remarqué, lors d'entretiens, que les différences de confession et de langue sont facilement verbalisées dans le discours des migrants alors que les autochtones évitent de l'aborder. La différenciation des origines confessionnelles et ethniques s'avère davantage accentuée lorsque les acteurs de différents milieux sociaux et professionnels se rencontrent avec des logiques et des stratégies différentes.

L'enjeu actuel à Assaluyeh, à une échelle locale, consisterait donc à concilier les ambitions nationales de développement et les demandes des populations locales, tout en contrôlant les effets négatifs de l'implantation d'activités industrielles intensives. La situation actuelle est chargée de tensions, liées à l'apparition de multiples déséquilibres, résultant des impératifs de progrès et de développement qui prédominent dans le pays.

L'industrialisation comme unique solution au retard du développement devrait être repensée en prenant en compte les dangers qu'elle représente pour chaque société. Une sociologie d'un développement mettant l'accent sur les relations humaines et les liens sociaux trouve ainsi sa place en inversant les logiques idéologiques dominantes. Celles-ci se préoccupent avant tout des objectifs industriels, reléguant les critères humains au second plan, ce qui risque d'aboutir à la déshumanisation des populations.

La prise en compte de cet état de fait permettra peut-être aux habitants des côtes du Golfe Persique de s'imprégner d'une nouvelle identité forte et caractérisée par l'industrialisation. Rassembler tous les acteurs impliqués dans ce projet, au nom d'un progrès homogène dans tout le pays et pour une meilleure union nationale, nous semble primordial. ■

---

1. Amin Moghadam, doctorant en géographie de développement et élève de l'école nationale des Ponts et chaussées. L'article présent est le résultat d'enquêtes de terrain menées depuis plus de trois ans sur les côtes persanes et arabes du Golfe Persique et qui continue de s'enrichir dans le cadre d'une thèse de doctorat.
2. Tarrius, Alain, *La mondialisation par le bas: Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Ed. Balland, 168 p.
3. Adelkhah, Fariba, "Transformation sociale et recomposition identitaire dans le golfe: Parfois malgré eux, toujours entre deux", *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le mode turco-iranien*, N°22, juillet-décembre 1996, pp.83-107.
-"Le retour de Sindbad, L'Iran dans le Golfe", *Centre d'études et de recherches internationales, Sciences* Po, N°53-mai 1999.
4. Lorimer, J., *Le guide du Golfe persique et l'histoire et la géographie de la province de Bouchehr* traduit en persan par Hassan Nabavi, édition de Navid Shiraz, 1379 HJ / 2000, p.64.
5. Adelkhah, Fariba, "*Transformation sociale et recomposition identitaire dans le Golfe*: *Parfois malgré eux, toujours entre deux*", Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien, n°22, 1996
6. Montigny, A., "Les Arabes de l'autre rive", *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, N°22, juillet-décembre 1996, pp.51-81.
7. Ravânipour, M., *Ahl-e Ghargh*, éd. Khâneh Aftâb, Téhéran, 1368/1990; Sâ'edi, Gh. H., *Ahl-e Havâ*, Téhéran, 1965 .
8. Toutes les photos ont été prises par Amin Moghadam lors d'enquêtes en 2004 et 2005 à Assaluyeh, Nakhl-e Tâghi et Bid-e Khoun, dans la province de Bouchehr.
9. Dans les entourages de Kangân, à proximité du lieu de notre enquête, une raffinerie de gaz fut complètement détruite alors que même pendant la guerre son activité continuait en coopération avec une équipe coréenne. Monsieur. Z, l'un des membres du personnel de POCC, témoigna de la nuit des bombardements en racontant notamment que des centaines de coréens décédèrent car ils avaient préféré travailler la nuit.
10. 1995: Premier accord avec le groupe français Total pour la remise en état des puits offshore de gaz et de pétrole de Siri, découverts et exploités auparavant par Elf.
11. Ce chiffre varie selon les catalogues d'information des sociétés, entre 6% de la réserve mondiale et un tiers de la réserve nationale.

Trois îles iraniennes dans le Golfe Persique: Abou Moussa, la Grande Tomb et la Petite Tomb*

Arash KHALILI

La Petit Tomb est une toute petite île du Golfe Persique de 1,5 sur 1 km, située à 32 km des côtes iraniennes. La Grande Tomb se situe à 25 km des côtes iraniennes et à 64 km au sud-ouest de l'île iranienne de Qeshm, la plus grande île du Golfe Persique.
L'île d'Abou Moussâ se situe presque au milieu du Golfe Persique, à quelques kilomètres de Siri, une île iranienne du Golfe Persique. Depuis des temps très reculés, ces trois îles font partie intégrante du territoire iranien, même si la souveraineté iranienne sur ces îles est actuellement remise en cause par les Emirats Arabes Unis.

D'après Hérodote, les côtes et les îles du Golfe Persique constituaient, sous l'empereur Darius Ier (521-485 av. J.-C.), le quatorzième satrape[1] de l'Empire perse. Au IVe siècle avant notre ère, Alexandre et son armée portèrent un coup fatal à l'Empire achéménide, déjà déchiré et affaibli par de nombreuses révoltes intérieures. A la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., ses généraux se disputèrent longuement le trône de Perse. Le vainqueur fut finalement Séleucos Ier qui annexa le reste de l'ancien Empire perse jusqu'à l'Indus. Vers 250 av. J.-C., les Séleucides perdirent peu à peu le contrôle des pays de l'est de l'Euphrate et furent chassés d'Asie Mineure. Les Parthes réussirent alors à établir un royaume indépendant, qui devint au Ier siècle av. J.-C. l'Empire arsacide, allant de l'Euphrate à l'Indus et de l'Oxus (aujourd'hui Amou-Daria) jusqu'au Golfe Persique et à l'Océan indien. Les Parthes assurèrent ainsi la domination perse sur toutes les côtes et les îles du Golfe Persique. Après le milieu du Ier siècle av. J.-C., l'Empire arsacide rivalisa avec Rome et plusieurs guerres opposèrent les deux puissances. En 226 ap. J.-C., l'empire des Parthes fut conquis par le roi de Perse, Ardachêr Ier (en persan: Ardéshir), fondateur de la dynastie des Sassanides. Ces derniers régnèrent jusqu'en 641 de notre ère, avant l'effondrement de leur empire face aux conquérants arabes.

Après l'islamisation de la Perse, les côtes et les îles du Golfe Persique, comme toutes les autres régions principales du monde iranien, sont restées des territoires dominés par la culture, la langue et la

civilisation iraniennes. Dès le IXe siècle, des dynasties locales s'émancipèrent de la tutelle abbasside. Les Bouyides chiites régnèrent même sur Bagdad, capitale du califat abbasside, à partir de 945. Pendant cette période, le Golfe Persique fut entièrement dominé par les pouvoirs locaux iraniens. Au milieu du XIe siècle, les Seldjoukides établirent un vaste empire en Iran et dans les pays voisins, et prirent Bagdad en 1055. Les Seldjoukides régnèrent jusqu'à la fin du XIe siècle sur un territoire dont les frontières reconstituaient l'ancien Empire perse. Aux XIIIe et XIVe siècles, l'Iran subit les invasions mongoles de Gengis Khan et de Tamerlan. Cependant, pendant cette période, les régions du Fars et de Kermân gardèrent leur autonomie et elles contrôlaient comme avant les côtes et les îles du Golfe Persique et du détroit d'Ormuz. En effet, pendant une période de 150 ans, de 1346 à 1500, les côtes et les îles du Golfe Persique étaient dominées par le royaume d'Ormuz qui se soumettait aux gouverneurs locaux du Fars ou de Kermân.

En 1505, les Portugais arrivèrent par la mer d'Oman au Golfe Persique. Ils installèrent leur siège principal dans l'île d'Ormuz pour contrôler l'ensemble de la région pendant une période de cent ans.

Ismaïl Ier édifia, à partir de l'Azerbaïdjan, un nouvel Etat central en Iran, fondant la dynastie safavide qui allait gouverner l'Iran, progressivement réunifié, de 1502 à 1736. Son règne fut marqué par la naissance d'un conflit avec les Turcs ottomans, qui ne s'acheva qu'à la prise de Bagdad en 1623 par Shâh Abbâs Ier, le plus grand souverain safavide. Il réussit en 1602 à libérer Bahreïn de l'occupation portugaise, avant de libérer en 1612 les autres côtes et îles du Golfe Persique, dont un territoire qui constitue aujourd'hui une partie des Emirats Arabes Unis. En 1722, des tribus afghanes pillèrent Ispahan, capitale de la dynastie safavide déjà épuisée par les conflits intérieurs et des problèmes économiques. Après la révolte des Afghans, ils furent chassés en 1729 par l'armée nationale qui envahit l'Inde et s'empara de Delhi en 1739, puis chassa les Turcs d'Iran. Le chef de cette armée monta sur le trône en 1736 et prit pour nom Nâder Shâh (1688-1747).

Vers la fin du règne des Safavides et

Partie d'une carte de Perse montrant le détroit d'Ormuz, par George Curzon[2]*, 1892, The Royal Geographical Society*

wikimedia

après la révolte des Afghans, des pirates arabes d'origine omanaise perturbèrent la sécurité des îles et des côtes du Golfe Persique. Nâder Shâh créa une puissante force navale pour restaurer la sécurité du Golfe Persique. Le gouverneur du port de Lengêh prit la tête des forces navales de Nâder Shâh et contrôla les îles principales du Golfe Persique dont Farour, Siri, Abou Moussâ, la Grande Tomb et la Petite Tomb. La mort de Nâder Shâh en 1747 fut suivie d'une période de paix et de prospérité sous la dynastie des Zands. Ces derniers conclurent des accords avec les Néerlandais et les Britanniques pour assurer ensemble la sécurité du Golfe Persique.

Au début du XIXe siècle, la Grande Bretagne étendit son influence militaire et économique dans le Golfe Persique. A partir de 1820, les Britanniques adoptèrent une stratégie anti-iranienne dans la région du Golfe Persique pour affaiblir les fondements de la domination politique, économique et culturelle du monde iranien dans cette région. Ces derniers étaient surtout soucieux d'empêcher l'Iran de créer une force navale moderne et puissante dans le Golfe Persique. Par ailleurs, pour affaiblir, à long terme, la domination iranienne sur la région, les Britanniques essayèrent de réduire l'influence de la langue et de la culture iraniennes dans le Golfe Persique. Dans le cadre de cette stratégie de "diviser pour mieux régner", les Britanniques tentèrent de modifier la situation socioculturelle de Bahreïn dont la population était majoritairement composée de d'iraniens persanophones, en interdisant l'enseignement de la langue persane dans les écoles.

Par ailleurs, les documents, les notes et les rapports datant des XVIIIe et XIXe siècles conservés dans les archives du Foreign Office[3] montrent que les colonisateurs britanniques reconnaissaient la souveraineté de l'Iran sur les côtes et les îles du Golfe Persique dans leurs documents officiels, leurs cartes et leurs ouvrages géographiques, etc.

De 1820 à 1887, tous les documents officiels et les cartes d'origine britannique reconnaissaient que les trois îles d'Abou Moussâ, la Grande Tomb et la Petite Tomb faisaient partie intégrante du territoire iranien. En effet, pendant cette même période, les Britanniques ont élaboré plusieurs cartes lesquelles confirment l'appartenance de ces îles à l'Iran:

- En 1786, la Compagnie britannique des Indes orientales avait élaboré une carte maritime de la mer



Carte d'Abou Moussâ, de la Grande Tomb et de la Petite Tomb

wikimedia

d'Oman et du Golfe Persique. Dans cet ouvrage, les îles du Golfe Persique ont été réparties en cinq groupes. Le quatrième groupe indique les îles iraniennes dont les îles d'Abou Moussâ, la Grande Tomb et la Petite Tomb.

- En 1813, une délégation politique britannique en mission en Iran élabora une série de documents géographiques confirmant la souveraineté de l'Iran sur les îles du Golfe Persique dont les trois îles d'Abou Moussâ, la Grande Tomb et la Petite Tomb. Contrairement à la carte monochrome de 1786, cette nouvelle carte était en couleurs et ces trois îles clairement marquées par la même couleur que le territoire iranien.

- La 1ère (1864) et la 2ème (1883) éditions du livre de navigation publiées par la marine britannique présentent un "Guide maritime du Golfe Persique" qui confirment que les trois îles appartenaient incontestablement à l'Iran.

- En 1876, une carte du Golfe Persique fut élaborée en Inde par la compagnie britannique des Indes orientales, laquelle présente normalement les trois îles comme faisant partie intégrante du territoire iranien.

- En 1887, le ministère britannique de la Défense offre au roi Nâssereddine Shâh une carte qui représente les trois îles d'Abou Moussâ, la Grande Tomb et la Petite Tomb sous la souveraineté iranienne. Cette carte avait été dessinée en 1886 par le centre des renseignements du ministère britannique de la Défense.

De nombreux documents britanniques datant du XIXe et du début du XXe siècle reconnaissent ainsi la souveraineté de l'Iran sur un grand nombre d'îles du Golfe Persique dont les îles d'Abou Moussâ, de la Grande Tomb et de la Petite Tomb. Cependant, avant de quitter la région, au début des années 1970, les Britanniques décidèrent de remettre les îles iraniennes de la Grande Tomb et de la Petite Tomb à l'émirat de Ras al-Khaïmah et l'île iranienne d'Abou Moussâ à l'émirat de Sharjah, ces deux petits émirats faisant partie d'un Etat nouvellement créé suite à la fédération des sept émirats d'Abou Dhabi, Dubaï, Sharjah, Umm al-Qaïwain, Fujaïrah et Ras al-Khaïmah. Les colonisateurs britanniques furent ainsi à la source d'un litige territorial concernant la souveraineté de ces trois îles iraniennes du Golfe Persique.

Mais en réalité, l'ensemble des documents de toutes les périodes historiques montrent que ces îles ont depuis de nombreux siècles fait partie de la sphère politique, géographique et culturelle de l'Iran. Par ailleurs, pendant l'occupation britannique des îles du Golfe Persique, le gouvernement iranien a toujours protesté contre le maintien de la présence des forces étrangères et dès le départ des forces navales britanniques, les forces iraniennes rétablirent incontestablement et légitimement la souveraineté iranienne des îles d'Abou Moussâ, de la Grande Tomb et de la Petite Tomb, avant même la proclamation de la création des Emirats Arabes unis.

Cependant, le malentendu concernant la souveraineté de ces îles persiste étant donné que la région du Golfe Persique souffre toujours des conséquences du colonialisme britannique et de la présence renforcée des forces extrarégionales durant les dernières décennies. ■

---

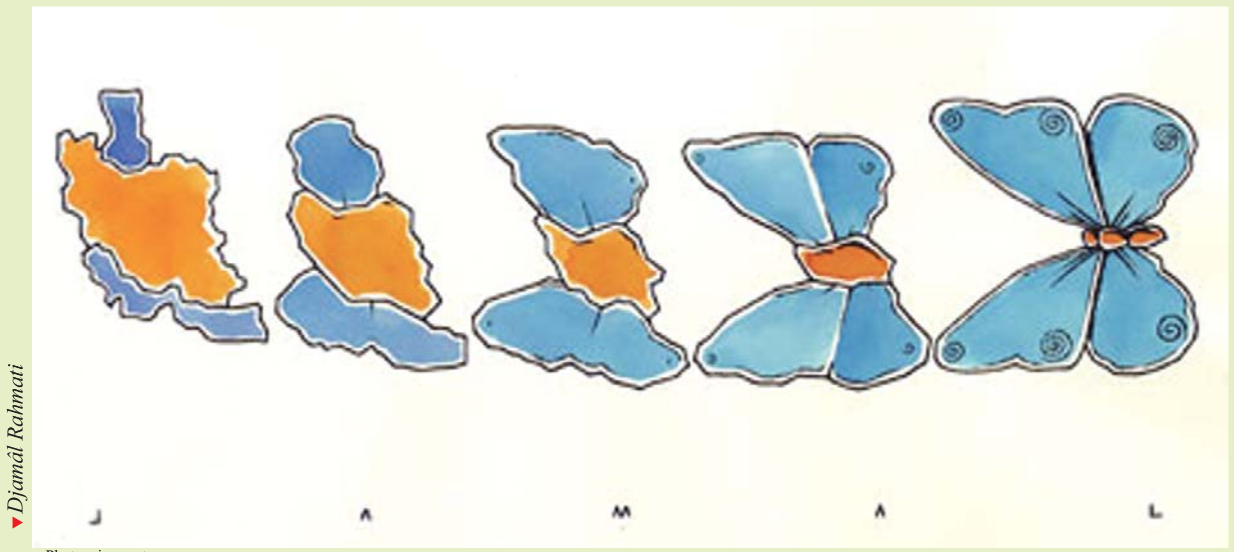
*Egalement orthographiées “Grande Tunb” et “Petite Tunb”, leur nom provient du persan “tonb”(تنب) signifiant “colline”. (en persan: و تنب بزرگ تنب کوچک,Tonb-e Bozorg va Tonb-e Kuchak).

1. Satrapie: division administrative de la Perse antique, depuis Cyrus le Grand, gouvernée par un satrape.

2. George Curzon (1859 -1925), homme d'État britannique et ancien dirigeant du parti conservateur. Il connut une importante carrière diplomatique et fut notamment vice-roi des Indes, pour être ensuite nommé secrétaire d'État au Foreign Office. Il a donné son nom à la ligne Curzon partageant la Pologne et l'ex-URSS.

3. Foreign Office: Ministère britannique des Affaires étrangères.

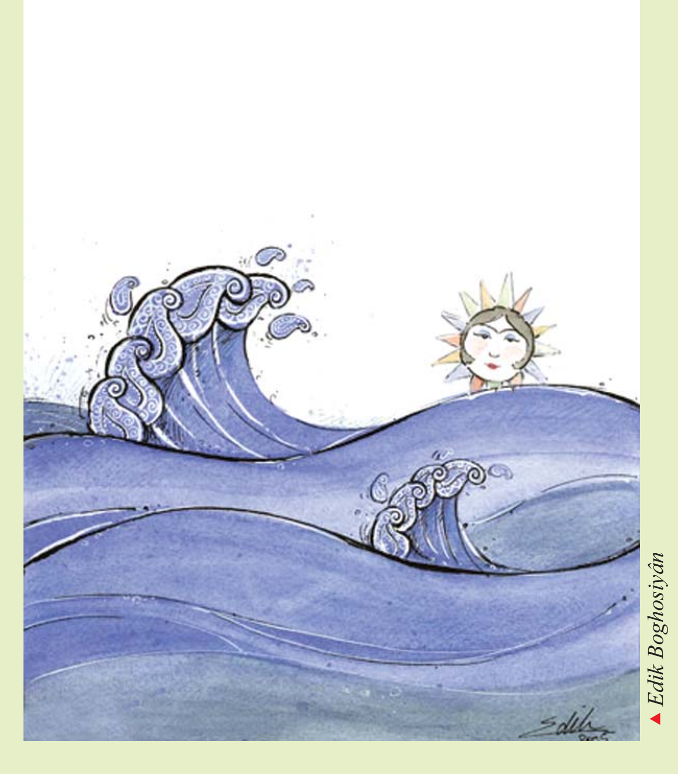
Caricatures iraniennes du Golfe Persique



Djamâl Rahmati

Photos: irancartoon

Suite à la controverse entraînée par la remise en cause du nom de "Golfe Persique" par certains pays et instances internationales, plusieurs expositions consacrées au sujet ont été organisées en Iran visant soit au travers de sources historiques et géographiques, soit par des procédés plus humoristiques, à évoquer les enjeux et raisons de la controverse. C'est notamment le cas d'une exposition de caricatures consacrées au sujet qui s'est déroulée en avril dernier à la Maison de la Caricature ayant exposé les œuvres de nombreux caricaturistes iraniens dont Kiârash Zandi, Dâvoud Shahidi, Esmâ'il Abbâsi, Bahrâm Azimi… exprimant leur propre vision de la question.



Edik Boghosiyân



Arvîn Foulâdifar

Pancarte: Golfe Arabique — Firouzeh Mozafari

Dans le noir, on distingue l'inscription "Golfe Arabique" en arabe — Mohammad-Reza Doust Mohammadi

"Golfe Arabique!" — Bahrâm Azimi

Firouzeh Mozafari

"Golfe Arabique". Sous le dollar, on distingue la fin du mot "Persique". — Mohammad-Reza Doust Mohammadi

Hamid-Reza Mosayedi

Par delà la femme d'exception: Camille Claudel, un génie artistique

Elodie BERNARD

"J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les Beaux Arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber."
Stendhal, Extrait de *Rome, Naples et Florence (1817).*

C'est à l'artiste qui sut transmettre ce nœud émotionnel, situé entre les sensations célestes et les sentiments passionnés, par des sculptures de plâtre, de bronze ou de marbre que le musée Rodin de Paris rend aujourd'hui hommage. Artiste incomprise de son vivant, mythifiée de nos jours, Camille Claudel a été le scribe d'une vie nouée de douleurs et de passions ravageuses, d'un réel écouté dans ses moindres soupirs. Cette femme passionnée et libre, tragique et torturée, nourrissait d'une réflexion profonde, son art, ses recherches et son itinéraire artistique.

A l'occasion de cette exposition, zoom sur une femme artiste dont le génie fut bien distinct de celui de son maître, Auguste Rodin.

Des débuts dans un atelier aux vertiges claudéliens

"*Aujourd'hui, Camille Claudel est trop connue. Son histoire d'amour avec Rodin, sa relation avec son frère Paul, son statut d'icône du féminisme, son naufrage dans la folie: tout cela empêche de considérer l'œuvre en soi. Or elle voulait avant tout exister en tant qu'artiste. Sans casser le mythe, nous avons donc souhaité replacer cette femme sculpteur au panthéon des grands créateurs*", soulignent les deux commissaires de l'exposition, Véronique Mattiussi et Aline Magnien. C'est avec cette dimension proprement sculpturale que cette exposition s'efforce de renouer.

Si l'ombre de Rodin plane toujours sur l'œuvre de Camille Claudel, cette exposition de quatre-vingt sculptures se distingue par un souci d'objectivité, d'exhaustivité et accessoirement de sobriété. Des débuts de l'artiste aux dernières œuvres dans les années 1900, ce mode de présentation explicite le cheminement propre de sa pensée artistique. Les premiers essais de l'artiste consistent à dresser une série de portraits de ses proches ou de figures pittoresques croisées en chemin, par le fusain et la gouache, à travers la terre cuite et le plâtre. Comme le montrent ses premiers exercices, Camille Claudel maîtrise aussi rapidement les techniques de la sculpture qu'elle en affirme son sujet presque unique, la figure humaine, et sa volonté de réalisme. Cela lui fait choisir des modèles à l'opposé du bel idéal, vieilles femmes et mauvais garçons. C'est le cas de *La Vieille Hélène*, du vieil homme de *L'Âge mûr*, ou encore de la vieille fileuse étouffant sous sa chevelure de *Clotho*. La seule pièce manquante: le plâtre de *La Niobide blessée*, déposé par l'Etat français en 1935 au musée

de Bejaïa en Algérie. En outre, aucun effet de lumière et de support ne vient altérer l'esprit dans lequel les pièces ont été crééees.



César, Portrait de Camille Claudel à 18 ans, 1881, papier albuminé, 15,5 x 10,3 cm, Ph. 527, © musée Rodin, Paris, 2008

Une double passion: l'élan créateur

De sa rencontre avec Rodin vers 1883, son orientation sera confirmée, accentuée mais ne sera pas créée. "*Le principal apport de Rodin aura été d'avoir appris à la jeune fille à modeler en tournant autour du sujet*", "*à modeler toutes les surfaces d'une statue simultanément en en faisant le tour*" (théorie des profils), résume Véronique Mattiussi à l'évocation des années d'atelier et de passion. A l'époque, les ateliers sont un univers d'hommes où la besogne exige force et résistance physique. Progressivement, Camille Claudel s'y impose par sa grande force de caractère et son indépendance d'esprit, et surtout par un acharnement au travail et des qualités peu ordinaires. Elle en devient un élément incontournable à la fois pour la direction du lieu que pour le sculpteur lui-même. Période intensive à l'atelier où Camille va s'employer à réaliser des mains, des pieds ou autres parties délicates, raconte la légende. C'est à ce moment qu'elle va également réaliser un des plus beaux portraits de Rodin que l'on connaisse. A noter, la violence qui était jusque-là représentée sur un mode descriptif passe désormais dans le geste. Les bouches crient, les muscles se nouent, les corps se contorsionnent. La tension expressionniste des membres du corps est alors devenue nettement plus visible. Rodin et elle créent ensemble; d'un même élan, leurs gestes s'entremêlent, se croisent. Ainsi l'exercice qui consiste à attribuer à l'un ou à l'autre une idée ou une forme est rendu caduc. "*Le génie est comme un miroir.*"[1]

La Valse est élaborée vers 1890 et présentée au Salon de 1893. De nombreuses versions existent, permettant d'en modifier la perception. "*Le mouvement oblique et l'élan du personnage sont accentués, le tourbillon de la danse se transforme évoquant le vertige de La Roue de la Fortune*", résument les deux commissaires de l'exposition. A ce même salon de 1893, est présentée la Parque *Clotho* une des trois déesses régissant, dans la mythologie grecque, le destin des hommes. Avec la figure décharnée de la vieille femme, l'enjeu devient ici sculptural, Auguste Rodin et Jules Desbois s'essayant également à la représentation de l'extrême vieillesse avec *Celle qui fut la Belle Heaulmière*, *L'Hiver* et *La Misère*. Elaborée en 1886, la première grande œuvre narrative et symboliste de Camille Claudel, *Sakountala*, met en scène la légende hindoue de ce nom, affrontant ainsi pleinement la question de la composition. Une légende hindoue qui tour à tour devient gréco-romaine, passant de la notion psychologique d'abandon au sens amoureux du terme.

A partir de 1892, Camille Claudel s'installe à son propre compte et tente de se détacher de la notoriété de Rodin. Accentuant et non amoindrissant son originalité, Camille ne respecte pas les canons de la statuaire féminine classique ou néoclassique en ce qui concerne la jeunesse, les belles proportions et les volumes. Ses sujets qu'elle nomme "*petites choses nouvelles*", sont étranges. Kierkegaard appelait "*les*

petits riens accidentels, insignifiants" (*Journal*, 1841), ces petits riens qui donnent sens à la vie, en particulier lorsqu'on les charge d'une signification religieuse: quatre causeuses qui cancanent dans leur coin (*Les Causeuses*), des filles seules devant le feu (*Rêve au coin du feu*). Camille a en outre des alliances de matériaux bizarres. Elle aime l'onyx vert absinthe qu'elle travaille soit en forme de boiseries, soit de monstrueuse vague qui va engloutir trois petites baigneuses condamnées. Cette vague passionnelle qui dirige la vie de la jeune femme et qui prend forme dans la subtilité de la sculpture est-elle allusion à la folie qui s'empare sensiblement de l'artiste au fil des années? Ainsi comme écrivait le premier son frère Paul Claudel, "*l'œuvre de ma sœur, ce qui lui donne son intérêt unique, c'est que toute entière, elle est l'histoire de sa vie*".

Cette vague passionnelle qui dirige la vie de la jeune femme et qui prend forme dans la subtilité de la sculpture est-elle allusion à la folie qui s'empare sensiblement de l'artiste au fil des années? Ainsi comme écrivait le premier son frère Paul Claudel, "l'œuvre de ma sœur, ce qui lui donne son intérêt unique, c'est que toute entière, elle est l'histoire de sa vie".

Parallèlement, la sœur fréquente les cercles littéraires de son frère où se trouvent des personnalités comme Mallarmé, Jules Renard, Pierre Louis, André Gide, Claude Debussy ou encore James Whistler. Paul Claudel écrit: "*Je suis comme ma sœur, d'un caractère violent et orgueilleux, et peu sociable, sauvage comme on dit*". En effet, peu mondaine, Camille ne cultive pas suffisamment les contacts, beaucoup trop peu lorsqu'il va s'agir pour elle de travailler à son propre compte. En outre, son génie n'est pas reconnu par les amateurs de l'époque, trop souvent orgueilleux et peu disposés à en comprendre la singularité. Ainsi le si peu de commandes ne lui permettra pas de subvenir à ses besoins. Si Rodin opère toujours par derrière en jouant de ses réseaux pour lui en faire passer, celles-ci restent fort insuffisantes. Les Rothschild la considéraient malgré tout parmi les artistes. Jouant un rôle important dans la diffusion des travaux de Claudel, ils ont acheté puis déposé des œuvres dans différents musées de province. Camille réalise pour la comtesse de Maigret les dernières grandes œuvres importantes de sa vie, notamment *Persée*. Ces toutes dernières œuvres semblent enfin former une boucle avec un portrait de *Paul Claudel à trente-sept ans* et une *Niobide blessée*, variation aussi sur la figure féminine de *Sakountala*.

De cette relation maître-élève, Camille Claudel ne s'en est défaite que dans la folie, se sentant persécutée par le monde, par Rodin. Encore aujourd'hui, même si l'ambition de l'exposition a été de distinguer les œuvres de l'élève de son maître, même si l'exposition n'est pas à l'intérieur de l'hôtel Biron de Rodin mais à côté dans la salle de l'ancienne chapelle, Camille est ici chez lui.

En parcourant cette exposition, on comprend la démesure, l'urgence, la passion, et la vie qui composèrent la vie de Camille. Incomprise, méprisée, cette artiste de génie souffrit de ce que les amateurs d'art et son époque ne comprenaient rien de son talent. Cette souffrance l'isola du monde, des siens, de Rodin, et ce, jusqu'à ce que ces derniers l'enferment sans mot dire dans un asile d'aliéné. Seule dans la vie, seule avec ses créations artistiques demeurées incomprises, cette femme qui attendait tant de la vie, qui la vivait intensément fut à jamais meurtrie dans les moindres replis de son être, dans sa chair de femme.

Il est donc temps d'éclairer d'un jour nouveau l'itinéraire artistique égrené de chefs d'œuvre du génie claudélien et d'appréhender l'œuvre subtile et intuitive de cette insoumise en dehors de la passion qui l'unit à Rodin. ■

1. Biographie: *Camille Claudel, Le génie est comme un miroir*, rédigée par sa petite nièce Reine Marie Paris, Gallimard, 1984.

Biographie:

12 novembre 1840: Naissance d'Auguste Rodin à Paris.
8 décembre 1864: Naissance de Camille Claudel à Fère-en-Tardenois.
Née d'une famille modeste, Camille Claudel, sœur de l'écrivain, Paul Claudel, décide très tôt de devenir sculpteur.
1876: Automne. Louis-Prosper Claudel s'installe à Nogent-sur-Seine avec sa famille.
Camille y rencontre le sculpteur Alfred Boucher qui devient son premier maître.
1881: Madame Claudel et ses enfants, Camille, Louise et Paul s'installent à Paris.
Camille suit des cours de sculpture à l'Académie Colarossi. Alfred Boucher continue à suivre ses travaux.
1882: Alfred Boucher nommé à Rome confie ses élèves à Rodin.
Camille entre comme assistante dans l'atelier de Rodin. Elle devient élève et modèle du sculpteur.
Camille restera dans l'atelier jusqu'en 1892.
1885: Rodin et Camille travaillent en harmonie partageant atelier et modèles. Camille participe à la réalisation des *Bourgeois de Calais*. Très vite l'élève douée devient la maîtresse de Rodin. Une passion fulgurante unit les deux artistes qui s'influencent mutuellement: *La Jeune Fille à la gerbe* annonce *Galatée* de Rodin.
1886: 12 octobre. Signature du "contrat". Rodin s'engage à n'accepter aucune autre élève que Camille, à la protéger dans les cercles artistiques et à l'épouser lors d'un voyage en Italie ou au Chili.
Novembre. Camille travaille à *Sakountala*.
1888: Au Salon des Artistes Français, Camille reçoit une mention honorable pour le plâtre de *Sakountala*.
Elle commence le buste d'*Auguste Rodin* et *La Valse*.
1892: Les liens professionnels entre Camille et Rodin se distendent.
Camille commence *La Petite Châtelaine*.
1893: Camille expose *Clotho* et *La Vasle* au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts.
Elle travaille à la première version de L'*Âge mûr*.
Cherchant à reconquérir son indépendance, Camille s'engage dans de nouvelles directions. Elle commence les "croquis d'après nature", des sculptures de petites dimensions inspirées du quotidien.
1895: Première commande de l'Etat: L'*Âge mûr*.
1896: Camille fait la connaissance de la comtesse Arthur de Maigret, qui sera son principal mécène jusqu'en 1905.
Achèvement de la première version de L'*Âge mûr*.
1897: Camille expose, au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, *La Vague*. Avec cette œuvre, Camille aborde un style nouveau issu du japonisme.
1899: Camille s'installe au 19 quai Bourbon qui sera son dernier atelier-logement. Elle y vit recluse.
La commande pour la fonte en bronze de L'*Âge mûr* est annulée par le directeur des Beaux-Arts, Henry Roujon.
1900: Camille rencontre de graves difficultés financières.
1904: Exposition de onze bronzes et deux marbres à la Galerie Eugène Blot, marchand d'art qui éditera en bronze une quinzaine d'œuvres de Camille.
1905: Camille expose le marbre de *Vertumne et Pomone* au Salon des Artistes français.
1906: Camille obtient de la direction des Beaux-Arts la commande de *La Niobide blessée*.
Sa santé est très altérée. La correspondance de Camille témoigne d'une paranoïa grandissante envers Rodin.
1908: Dernière exposition à la Galerie Eugène Blot.
1913: 3 mars. Décès de son père.
10 mars. Camille est internée jusqu'à sa mort en 1943 à la demande de sa mère et de son frère Paul Claudel.
17 novembre 1917: Rodin meurt à l'âge de 77 ans.

Informations pratiques:

Musée Rodin
79, rue de Varenne, 75 007 Paris
Ouvert au public du 15 avril au 20 juillet, du mardi au dimanche, de 9h30 à 17h15, et le mercredi jusqu'à 21h.

La quête du Graal: la vie éternelle et les "Cellules Souches"

Babak POURBAGHER

Nous regardons souvent le ciel à la recherche de nouveautés à découvrir, nous rêvons de conquêtes spatiales et de fusées intergalactiques, mais les plus grands mystères à découvrir sont ici-bas, sur notre bonne vieille terre et même à l'intérieur de nous même. Si nous résolvons ces mystères nous pourrons alors un jour comprendre l'univers et le "*Pourquoi*".

Tout être vivant est conçu à partir d'un œuf. Que ce soit l'homme, le lézard, la poule ou le sapin: il y a toujours un œuf au début de tout. Un œuf est une seule cellule unique: pour simplifier, elle est composée d'un cytoplasme et d'un noyau. En fait, une cellule contient un certain nombre d'éléments dont nous ne connaissons pas encore ni le rôle ni le fonctionnement (comme les mitochondries, par exemple). Le mystère de cette cellule unique à l'origine de la Vie est encore une énigme non éclaircie et pourtant, il est là à portée de main et de recherches. Le mystère est très simple à comprendre: cette cellule unique va se diviser en deux, puis en quatre, puis en huit, puis en seize et donnera à la fin des milliards de cellules qui feront un homme, un lézard, un singe ou une araignée.

Cette unique cellule va construire un être humain. Comment? Comment chaque cellule va-t-elle comprendre quoi fabriquer, quand le faire et ne pas faire autre chose? (Et aussi être sûre qu'une autre cellule ne fait pas le même organe simultanément) Comment chaque cellule sait à quel moment elle doit commencer à faire un foie, un cerveau, un doigt, un os, un œil?

A l'origine, il n'y avait qu'une seule cellule; par conséquent, comment chaque cellule issue de cette unique cellule saura ensuite quoi faire? Comment deux cellules ne se trompent pas et ne font pas toutes les deux un foie? Comment chacune des milliards de cellules de notre corps sait qu'une autre cellule a entrepris de faire un foie et que, elle, elle doit faire un œil?

Malgré toutes les avancées scientifiques, nous n'avons toujours pas trouvé de réponse à cette question, et nous ignorons toujours comment est fabriqué notre corps ou celui de tout autre animal. Nous savons ce qui nous compose mais nous ne savons absolument pas comment cela se construit. Nous comprenons que cette unique cellule du début, issue de la rencontre d'un ovule et d'un spermatozoïde avait en elle toutes les informations, plans et données nécessaires pour fabriquer un être humain (ADN et chromosomes), nous comprenons également que les milliers de cellules initiales étaient toutes pareilles et ne s'étaient pas encore différenciées, mais ensuite chacune va se dédier à une tâche particulière, sans se tromper, sans cafouillage:

ces cellules initiales sont appelées cellules souches car elles savent tout faire, tout construire, mais on ne sait pas encore comment. Nous pouvons même, lorsqu'un embryon est à l'état de quelques cellules, prélever des cellules de cet embryon afin de faire des analyses génétiques et cela n'empêche absolument pas l'évolution normale de cet embryon, il ne manquera aucun organe à la fin.

Ces cellules souches sont donc intelligentes, capables de communiquer entres elles, savoir quoi faire et quand le faire, et savent construire des organes et des miracles de la nature comme un œil, une dent, ou mieux un cerveau. Une cellule souche a, dans son noyau (quelques millièmes de millimètres), la totalité des plans pour construire un homme ou n'importe lequel de ses organes (chromosomes et ADN).

Certains ont sans doute encore à l'esprit ce jour miraculeux de 1967 où le professeur Barnard (chirurgien à l'hôpital du Cap, en Afrique du Sud) réussit à faire la première greffe d'un cœur et garder ce patient en vie plus d'une semaine. C'était la première fois que quelqu'un "réparait" un être vivant en lui greffant un cœur. Même si les greffes avaient commencé peu avant, cette greffe du cœur marqua le début d'une ère nouvelle où l'humanité pouvait commencer à rêver à la possibilité d'une vie éternelle.

Dès 1906, on avait essayé de transplanter un rein de porc chez un être humain sans succès. Cependant, les premières véritables transplantations commencèrent au début des années 1950. L'un des pionniers dans ce domaine, le Français Jean Hamburger, réalisa ses premières transplantations rénales. Il définit les méthodes et les règles de ce type de transplantation avec l'aide de René Kuss. La première transplantation rénale réussie, pratiquée entre deux vrais jumeaux, eut lieu aux États-Unis en 1952, et fut réalisée par John Merill et Joseph Murray. En 1958, une découverte fondamentale ouvrit une ère nouvelle, lorsque le Français Jean Dausset mit en évidence, en collaboration avec son collègue Jean Bernard, les groupes leucocytaires HLA définissant le groupe tissulaire des individus, responsable du phénomène de rejet (qui demeure le plus gros problème issu des greffes). En 1963, Thomas Starzl pratiqua la première transplantation de foie. À la fin des années 1960, les transplantations de pancréas firent leur apparition. En ce qui concerne le poumon, organe très délicat à transplanter en raison de la complexité et de l'importance de sa circulation sanguine, la première greffe ne date que de 1981.

Depuis, les greffes sont devenues courantes et la médecine domine désormais cette science parfaitement, les cellules souches étant également encore plus complexes et efficaces. Cependant, si une greffe répare tant bien que mal et redonne une espérance de vie quasi normale, elle ne peut en aucun cas régénérer un organe. Il faut, de plus, prendre à vie des médicaments anti-rejet.

Une cellule souche d'un individu pourrait en théorie recréer n'importe quel organe de ce celui-ci et cet organe serait d' "origine", dans ce cas, aucun problème de rejet ni de compatibilité ne se poserait. Imaginez que, au lieu de vous creuser une dent, le dentiste implante dans votre gencive une cellule souche qui poussera pour devenir une nouvelle dent, comme lorsque vous aviez perdu vos dents de lait. Des recherches et essais très avancés

Comment chacune des milliards de cellules de notre corps sait qu'une autre cellule a entrepris de faire un foie et que, elle, elle doit faire un œil? Malgré toutes les avancées scientifiques, nous n'avons toujours pas trouvé de réponse à cette question, et nous ignorons toujours comment est fabriqué notre corps ou celui de tout autre animal.

N'importe quelle cellule de notre corps a en son sein une double hélice codée que nous appelons ADN et qui comporte le plan entier de notre corps, mais cet ADN, qui est le même pour toutes nos cellules, ne permet probablement pas à une cellule de savoir si elle va devenir foie ou œil: il constitue juste le plan et non la répartition des tâches.

ont d'ailleurs été réalisés en Angleterre à ce sujet. Imaginez que l'on vous ampute d'un bras et que l'on vous implante une cellule souche qui fera repousser votre bras; imaginez que l'on vous implante une cellule souche qui fera repousser votre rein, votre foie… Tout cela devrait être possible, puisque, à l'origine, et pendant neuf mois, ces mêmes cellules souches construisent bien votre corps en entier sans aucune erreur, alors pourquoi pas ensuite?

Pour aboutir à cela, il nous faut donc comprendre comment les cellules souches savent quoi faire et quand le faire. Tout d'abord, il ne faut pas confondre ADN génétique, chromosomes et cellules souches. En effet, n'importe quelle cellule de notre corps (y compris l'unique "premier") a en son sein une double hélice codée que nous appelons ADN et qui comporte le plan entier de notre corps, mais cet ADN, qui est le même pour toutes nos cellules, ne permet probablement pas à une cellule de savoir si elle va devenir foie ou œil: il constitue juste le plan et non la répartition des tâches. Les cellules souches constituent également une autre voie permettant d'utiliser cette merveilleuse capacité qu'ont ces cellules à recréer n'importe quel organe.

Il reste toutefois un problème de compatibilité: on ne peut implanter un organe ou une cellule souche à une personne que si elle provient de son propre organisme (la cellule souche doit être génétiquement identique à la personne, ce ne peut être celle d'une autre, et malheureusement les cellules souches de l'homme disparaissent neuf mois après sa naissance…) ou qui est compatible génétiquement (sinon il faut prendre des médicaments anti-rejet à vie qui affaiblissent le système immunitaire). Ces cellules souches n'ont existé que lors de la période de grossesse et sont donc inaccessibles ensuite. Comment serait-il possible d'en créer?

Pour la première fois, des embryons humains ont été clonés à partir de cellules de peau adultes: cela signifie que l'on peut créer des cellules souches avec les noyaux des cellules de votre propre peau, donc compatibles génétiquement puisque provenant de vous-même.

On a donc réussi à recréer des cellules souches bien après la naissance.

Une étape vers le clonage thérapeutique est désormais franchie.

Des chercheurs d'une société américaine (Stemagen) ont utilisé 29 ovocytes donnés par des femmes pour y enlever les noyaux et les remplacer par les noyaux de cellules de peau d'autres individus. On a ainsi obtenu des embryons (blastocytes) d'une dizaine de jours dont les cellules (souches) ont l'extraordinaire capacité de se différencier en n'importe quelle cellule du corps humain. En 1996, cette méthode avait permis de cloner la fameuse brebis Dolly, mais ce n'est qu'en 2005 qu'un chercheur de l'université de Newcastle a pu créer les premiers blastocytes humains à partir de noyaux embryonnaires.

La nouveauté consiste à créer ces blastocytes à partir de cellules de peau adulte, et donc compatibles en tout point avec le donneur.

Récemment, on a même découvert la possibilité d'engendrer des cellules neuronales complexes à partir de cellules souches dites en rosette. (Équipe de l'institut de Sloan Kettering à New York).

Il est donc possible que l'on puisse guérir la maladie d'Alzheimer, une coupure de la moelle épinière ou un traumatisme crânien grave en implantant ces cellules "neuronales souches".

Une équipe de chercheurs Belges (Centre de recherche sur le diabète de Bruxelles) a réussi à guérir le diabète chez la souris en implantant des cellules souches pancréatiques (dite Bêta) qui fabriquent l'insuline et donc guérissent cette maladie par un processus naturel.

Ces cellules colonisent à nouveau le pancréas et secrètent de l'insuline naturelle afin de réguler notre taux de sucre: on a, en quelque sorte, un nouveau pancréas (Ilots de Langerhans).

Les chercheurs pensent également que certains cancers d'organes (pour ne pas dire tous) ont pour origine des cellules souches dites initiatrices du cancer. Ces cellules ont des marqueurs particuliers (protéine ABCB5) connues pour être responsables de la résistance des tumeurs au traitement anti-cancéreux. Nous pouvons donc imaginer ou conclure que même le cancer (prolifération anarchique de cellules folles) prend ses origines dans le mystère des cellules souches.

Le jour où l'homme pourra comprendre ce grand mystère qui est de savoir comment une simple cellule fabrique un être vivant et ne se trompe pas, il pourra alors remplacer n'importe quel organe sans chirurgie, sans douleur et sans problème. Les maladies seraient alors facilement guérissables, mais si notre vie pourrait atteindre plusieurs centaines d'années, nous ne serons jamais éternels pour autant. Ainsi, cette possibilité comporterait cependant des limites: le cerveau ne sera jamais clonable ni duplicable. La nature l'avait d'ailleurs prévu, étant donné que les neurones sont présents à la naissance et ne se reproduisent quasiment pas durant la vie, à l'inverse de toutes les autres cellules (exception faite des cellules liées à la reproduction). Etant donné que, selon la phrase consacrée de Sartre, "l'enfer, c'est les autres", autant avoir une porte de sortie… ■



Mehrnews



Mehrnews

Le mouton Royânâ Royân-SHA-C2 *est né le 30 septembre 2006 à l'institut des Etudes génétiques Royân en Iran. Avant lui, un autre mouton avait été cloné mais il était mort cinq minutes après sa naissance. Royânâ quant à lui, né par césarienne, est en parfaite santé. C'est le premier mouton cloné du Moyen-Orient.*

Jacques le fataliste et son maître de Diderot
Traduit en persan par
Minoo MOCHIRI

Reportage par:
Zainab SADAGHIAN

"Tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas est écrit là-haut. Savez-vous, monsieur, quelque moyen d'effacer cette écriture? Puis-je n'être pas moi? Et étant moi, puis-je faire autrement que moi? Puis-je être moi et un autre?", Jaques le fataliste*, Diderot.*

Ces phrases tirées de l'un des chefs-d'œuvre du siècle des Lumières, *Jacques le fataliste et son maître*, semble bien montrer une écriture moderne et avant-gardiste.

Le mardi 22 avril, "*Shahr-e Ketâb*" accueillait de nombreux traducteurs et écrivains, rassemblés pour discuter de l'œuvre de Diderot et de sa personnalité. Parmi les invités, Minoo Mochiri, traductrice, entre autres, de *Jacques le fataliste et son maître* en persan. Un autre des traducteurs de Diderot était présent, Ahmad Sami'i Guilâni, traducteur quant à lui d'un roman philosophique de Diderot *Le Neveu de Rameau*, et un essai intitulé *Les pensées philosophiques*. M.Fakouhi, professeur à l'Université de Téhéran, et M. Sheïkh Rezaï, membre de l'Institut de Sagesse et de Philosophie, présent également, ont étudié les aspects scientifiques et philosophiques de l'œuvre, ainsi que sa portée narrative moderne.

Photos: Zainab Sadaghian



Conférence à Shahr-e Ketâb



Minoo Mochiri, traductrice de *Jacques le fataliste et son maître*

C'est en premier Madame Mochiri qui prend la parole. Traductrice et journaliste, elle est diplômée de l'Université d'Exeter et spécialiste des littératures anglaise et française. Dès son retour en Iran, elle s'est lancée dans la traduction des œuvres littéraires françaises, anglaises ou autres, comme en témoigne sa traduction de *L'Aveuglement* de José Saramago. Quant à *Jacques le Fataliste et son maître* de Diderot, elle a expressément choisi ce livre, car, dit-elle, elle est une ardente admiratrice de l'œuvre et de la pensée philosophique de Diderot. Passionnée au point de repartir à Paris pour compléter ses informations et débuter sa traduction.

Expliquant d'abord l'universalité de l'œuvre, elle

précise que *Jacques le fataliste* a été publié après la mort de l'auteur et lui a offert une brillante célébrité posthume et de nombreux admirateurs parmi lesquels Goethe, Chialer, Hegel, Marx, Freud, Stendhal, Balzac et Gide. Quant à Milan Kundera, qui trouve ce roman fascinant, il en fait une adaptation et écrit une pièce de théâtre intitulé *Jacques et son maître*(1975). Avant lui, le cinéaste Robert Bresson avait réalisé en 1945 le film Les Dames du Bois de Boulogne d'après un épisode de *Jacques le fataliste*, mettant en scène l'histoire de Madame de La Pommeraye, avec des dialogues écrits par Jean Cocteau.

Madame Mochiri précise que *Jacques le fataliste* n'est donc pas un roman philosophique proprement dit, mais un roman satirique, échappant ironiquement à la classification des genres. Pour elle, il s'agit peut-être d'une conception personnelle d'un genre picaresque: "*Le roman est basé sur la relation entre le maître et son valet qui voyagent à cheval. Diderot, à l'encontre de Cervantès, l'auteur du fameux Don Quichotte, donne un vrai rôle au valet, représentant un type nouveau que l'on verra plus tard dans le Figaro de Beaumarchais. Il s'agit d'un voyage avec un valet, Jacques. D'où vient ce dernier? On l'ignore!*

Ainsi, pour diminuer la lassitude épuisante du voyage, Jacques voudrait bien raconter à son maître ses histoires d'amour. Diderot imite habilement ici les fictions sentimentales pour pouvoir les critiquer. Ce ton et cet espace qui a pu faire parler d'"anti-roman", n'existait pas avant Diderot. La structure complexe, l'irrégularité formelle, les paradoxes, le mélange de réalité et de fiction, la multiplication des niveaux temporels et les registres de cet anti-roman sont ceux d'un roman très moderne."

Quant à la structure du récit, Minoo Mochiri estime que la prose noble et l'utilisation de la forme du "dialogue", révélateurs des points de vue différents et opposés, offrent une lecture passionnante invitant à la réflexion. Selon la plupart des critiques, telle que cette traductrice, Diderot est fortement influencé par l'écrivain anglais Lawrence Sterne, l'auteur d'un roman en neuf volumes, *Vie et opinions de Tristram Shandy*. Ce roman est à une seule voix, celle du narrateur Tristram, dont l'auteur décrit adroitement les détails de la pensée. Dans *Jacques le fataliste*, il y a cinq narrateurs, qui ne cessent de s'interrompre les uns les autres pour se raconter. Tantôt l'auteur parle avec le lecteur, joue avec lui. Tantôt l'on tombe dans les pièges des incises, tantôt on perd le fil. Les différents épisodes sont juxtaposés, sans être achevés.

Diderot philosophe, romancier, théoricien et critique trouve sa place privilégiée parmi les autres philosophes des Lumières. Par sa traduction, Madame Mochiri nous invite à connaître et comprendre Diderot et son œuvre.

Jacques le fataliste, fruit de la maturité de l'auteur

Après Minoo Mochiri, ce fut au tour de M. Ahmad Sami'i Guilâni de prendre la parole. Expliquant l'influence de la pensée philosophique dominante dans le siècle des Lumières sur l'œuvre de Diderot, il précise que ce dernier avait lui-même joué un grand rôle dans la diffusion de cette pensée. Pour Ahmad Sami'i Guilâni, Diderot était un sage. Un sage fou qui osa publier une œuvre interdite par la censure de son vivant. Ainsi, *Jacques le fataliste* a été publié après sa mort et son roman philosophique

Jacques le fataliste *a été publié après la mort de l'auteur et lui a offert une brillante célébrité posthume et de nombreux admirateurs parmi lesquels Goethe, Chialer, Hegel, Marx, Freud, Stendhal, Balzac et Gide. Quant à Milan Kundera, qui trouve ce roman fascinant, il en fait une adaptation et écrit une pièce de théâtre intitulé* Jacques et son maître*(1975).*

Jacques le fataliste *n'est pas un roman philosophique proprement dit, mais un roman satirique, échappant ironiquement à la classification des genres.*


Ahmad Sami'i Guilâni

Le Neveu de Rameau a été traduit en allemand par Goethe avant d'être publié en France.

Ahmad Sami'i estime également que *Jacques le fataliste* demeure un ouvrage d'avant-garde, le symbole d'une littérature moderne, fruit de la maturité de son auteur.

Jacques le fataliste, devrait rencontrer les lecteurs modernes

De son côté, Nasser Fakouhi, confirmant la parole de monsieur Sami'i, analyse la dimension sociale de l'œuvre: le XVIIIe siècle est un siècle à part pour les sciences sociales. En effet, si cette science fut fondée au XIXe siècle par Auguste Comte, ce fut bien grâce à Rousseau, Diderot, Voltaire et autres philosophes des Lumières qu'elle a pu s'enraciner.

Pour Nasser Fakouhi, l'œuvre de Diderot est une œuvre littéraire moderne, pouvant être celle d'un XXIe siècle, et par sa liberté d'écriture, *Jacques le fataliste* mérite de rencontrer les lecteurs modernes. Sa structure, étrange, n'a aucune place dans sa propre époque. Dans ce roman, Diderot brise les structures, fait disparaître le temps et l'espace et multiplie les narrateurs. Son style narratif rappelle celui de Brecht et son processus de "distanciation":Diderot ne cesse de rappeler à son lecteur qu'il est en train de lire une œuvre littéraire. En un mot, c'est la destruction d'un ouvrage littéraire par l'auteur lui-même. *Jacques le fataliste*, mérite d'être analysé pour sa dimension philosophique. Jacques, se voulant déterministe, révèle que "*tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas est écrit là-haut* ", par ces mots Diderot voudrait nous affirmer que ce qui nous arrive ici-bas est écrit ici-bas! Diderot préfère bien l'être "naturel" qui s'oppose au déterminisme.

Dans ce roman, Diderot brise les structures, fait disparaître le temps et l'espace et multiplie les narrateurs. Son style narratif rappelle celui de Brecht et son processus de "distanciation":Diderot ne cesse de rappeler à son lecteur qu'il est en train de lire une œuvre littéraire. En un mot, c'est la destruction d'un ouvrage littéraire par l'auteur lui-même.

M. Fakouhi conclut en précisant qu'un regard ethnologique sur l'œuvre permet de comprendre que Diderot utilise une "relation inversée" même dans le choix du titre. Sous les Lumières, il aurait été plus raisonnable d'utiliser le titre inversé de "*Le maître et Jacques le fataliste*", mais le maître n'a pas d'importance aux yeux de l'auteur. N'ayant pas même un nom, il est identifié par sa fonction. Le valet est identifié par un prénom. Jacques est bavard; le maître est discret et aime par-dessus-tout écouter.

Une remise en cause des conventions romanesques

La conférence s'est terminée avec l'intervention de M. Sheikh Rezaï, qui a développé les traits majeurs de la philosophie des Lumières, le système philosophique de Diderot, et celui du roman.

Quant à ce roman, M. Sheikh Rezaï ajoute qu'on ressent, en le lisant, une certaine remise en cause des conventions romanesques, une certaine tendance à

briser toutes les règles, jusque-là respectables.

Selon M. Sheikh Rezaï, Diderot n'a pas de motifs philosophiques fixes. D'une part, il aborde et analyse le déisme, d'autre part il explore l'athéisme. Force est donc de constater que Diderot est le porte-parole d'un système de pensée particulier. Sa pensée n'est donc pas réduite à un roman philosophique. Dans ce livre, nous avons affaire à un jeu nouveau. Il se moque de toutes les structures et il n'est pas aisé de distinguer dans ce jeu satirique un motif philosophique encadré. Le lecteur est le plus souvent le jouet de l'auteur. Parfois, Jacques essaie de montrer que tout est certain; pour cela, il raisonne. Mais a-t-on besoin de raison pour croire que tout est certain ? C'est une question qui demande réflexion.

"Si on laisse de côté les récits secondaires enchâssés, le récit total ne comporte qu'une intrigue ennuyeuse: deux personnages, Jacques et son maître, chevauchent vers une destination qui restera inconnue. Tout le charme de ce roman réside dans ses récits secondaires".

Le narrateur manipule l'intrigue au gré de ses intentions. Il est omniscient, mais prétend ne rien savoir. Il affirme que tout s'est passé avant. Ainsi, peu à peu, il affirme sa liberté de démiurge. L'un des principes sur lesquels insiste Diderot est la créativité et la liberté de l'auteur. Par endroit, le narrateur laisse au lecteur le choix de telle issue; plus dans le récit, on l'entend dire "J'en ai déjà choisi une, mais j'ai oublié de vous le dire ", dit M. Sheikh Rezaï au sujet de la narration, de la technique romanesque et de la structure du récit.

"Une particularité intéressante du récit est que le narrateur cesse parfois de narrer pour montrer sa maîtrise, pour faire comprendre au lecteur qu'il est le maître du jeu, qu'il écrit ce qu'il veut et quand il veut.

Le roman parle du roman, de la narration. Les personnages n'ont rien d'autre à faire que de narrer, de raconter. Jacques, en tant que valet, ne travaille pas pour son maître; ce dernier l'embauche pour qu'il raconte des histoires. C'est pour cela qu'il tient à lui.

Passant outre à la distance sociale entre le maître et le valet, Jacques, en racontant des histoires, devient inévitablement plus puissant. Il a besoin de son maître pour trouver en lui un auditeur attentif, curieux et docile.

Sans lui, Jacques serait réduit au silence. S'il change parfois le déroulement du récit, il a à l'esprit une possible revanche sociale. "

M. Sheikh Rezaï finit en concluant que le dialogue, outre qu'il confère au récit un dynamisme certain, rappelle au lecteur la place privilégiée et essentielle qu'il occupe dans une œuvre. Il est au centre des préoccupations de l'auteur. Diderot donne une autre dimension au "roman" qui ne se contente plus de raconter une histoire, mais s'interroge sur l'écriture et précise les intentions du narrateur. ■



Nasser Fakouhi

Le narrateur manipule l'intrigue au gré de ses intentions. Il est omniscient, mais prétend ne rien savoir. Il affirme que tout s'est passé avant. Ainsi, peu à peu, il affirme sa liberté de démiurge.

Passant outre à la distance sociale entre le maître et le valet, Jacques, en racontant des histoires, devient inévitablement plus puissant. Il a besoin de son maître pour trouver en lui un auditeur attentif, curieux et docile.

L'épopée persane

Mahnaz REZAÏ

L'épopée (*hamâseh*[1] en persan) est l'un des genres les plus anciens de la littérature persane dont les récits se transmettaient oralement de génération en génération pour être ensuite peu à peu diffusés sous une forme écrite. Cependant, le "*Hamâseh*" n'évoque pas seulement l'héroïsme ou la conquête, il relate l'Histoire d'une nation, ses croyances et ses anciennes coutumes. L'épopée d'une nation est la représentation de ses idéaux, aussi bien que les efforts de l'humanité dans le chemin menant à la gloire, l'honneur et la loyauté. Elle cherche à trouver une réponse aux questions essentielles de la vie et de la mort, de l'amour et de la haine, de la tolérance, etc. Elle retrace la vie de l'homme dans un monde mystérieux, mystique, mythique et religieux. Un monde à la fois réel et irréel. Le monde des pouvoirs magiques, des signes et des augures, de la relation de l'homme avec la spiritualité. Un monde incompatible avec la raison de l'homme "moderne".

Dans la littérature persane, nous pouvons distinguer nettement l'épopée héroïque (*Shâhnâmeh* de Ferdowsi, *Zafarnâmeh* de Hamdollah Mostofi, *Shahanshâhnâmeh* de Sabâ), l'épopée religieuse (*Khâvarânnâmeh* d'Ebn-e Hesâm, *Khodâvandnâmeh* de Sabâ Kâshâni), de l'épopée mystique et religieuse (*Mantegh-ol-Tayr* de Farid-od-Din Attâr). Les anciennes épopées persanes sont plutôt versifiées et on y évoque des questions graves ou un fait héroïque dans un style très soutenu.

Le *Shâhnâmeh*, chef d'œuvre épique persan, demeure le meilleur exemple de l'épopée iranienne et l'on y retrouve notamment les motifs de l'héroïsme, la moralité, l'amour, la philosophie et la religion. Avant Ferdowsi, l'histoire de *Rostam et Sohrâb* n'était qu'un conte transmis oralement, que ce dernier décida de rédiger sous une forme écrite afin de revivifier la langue, l'histoire et la nation perses.

Les héros qui dominent l'épopée du *Shâhnâmeh* sont des guerriers comme Rostam, Esfandiyâr, Sohrâb, Guive, ou encore Tousse. Dans certaines épopées occidentales comme dans *L'Iliade*, les héros combattent notamment dans le but de conquérir une femme. Les héros des épopées persanes ont des motivations plus élevées, comme pour Rostam, dans sa lutte contre le roi tourâni Afrâsyâb, la défense de la patrie. En outre, si Esfandiyâr dit lutter pour obéir au roi, il ne lutte en réalité que pour exalter la religion behi[2].

Dans l'épopée persane, il existe des animaux fabuleux comme des chevaux ailés, des oiseaux mythiques détenant le secret du bonheur (Homâ), des dragons à sept têtes, etc. Xanthos, le cheval d'Achille est capable de parler et de prévoir. Rakhsh, le coursier de Rostam, est un cheval extraordinaire, qui combat le lion et peut prendre des décisions. Le Simorgh, oiseau fabuleux de l'épopée persane, élève Zâl, père de Rostam, et joue le rôle de la sage-femme en aidant la mère de Rostam à mettre ce dernier au monde grâce à une césarienne. C'est également le Simorgh qui apprend à Rostam comment vaincre Esfandiyâr l'invincible. C'est encore lui qui donne l'une de ses plumes à Zâl afin qu'il l'appelle en la brûlant chaque fois qu'il a besoin de son aide. Dans l'épopée mystique *Mantegh-ol-Tayr*, le Simorgh est le symbole de Dieu. En général, le héros tue un animal monstrueux, comme Rostam et Esfandiyâr dans Haft Khân[3]. Fereydoun, le héros de l'histoire de Zahhâk[4] tue celui-ci qui n'est

en réalité qu'un dragon. De façon générale, le héros de l'épopée mystique essaie de sublimer ses passions au travers des défis qui se présentent à lui.

Dans l'épopée, il existe également des plantes merveilleuses ayant des vertus magiques. Esfandiyâr devient invulnérable en mangeant une grenade, qui est un fruit sacré. Le sang de Siavash fait pousser une plante qui peut guérir certaines maladies. Enfin, dans l'épisode de *Rostam et Esfandiyâr*, Ferdowsi nous parle d'une sorte d'arbre merveilleux qui s'appelle "gaz".

Le héros de l'épopée est un être surhumain. Dans l'épopée occidentale de *L'Enéide*, Enéas est le fils de la déesse Aphrodite. Thétis, la mère d'Achille, est une déesse. En revanche, l'épopée persane ne présente pas clairement le héros comme le fils de Dieu. Cependant, l'une des caractéristiques des héros, c'est-à-dire le caractère extraordinaire de leur vie, les rapproche de Dieu. Rostam a déjà cinq cents ans quand il combat Esfandiyâr. Son père est élevé par un être céleste (Simorgh) dans les montagnes des dieux (Alborz). Esfandiyâr est un homme hors du commun et invulnérable. Ainsi, les forces métaphysiques jouent un rôle déterminant dans l'épopée. Si les héros des épopées occidentales sont en contact avec les dieux et s'adressent à eux, dans l'épopée persane, le héros s'adresse au ciel, jure par le soleil, la nuit. Dans son dernier combat contre Sohrâb, Rostam demande à Dieu de lui rendre sa force d'autrefois. Dans l'épisode de *Rostam et Esfandiyâr*, Zâl, père de Rostam, parle respectueusement avec le Simorgh, oiseau sacré de la mythologie persane.



La venue de Gabriel au combat, Khâvarânnâmeh *d'Ebn-e Hesâm, par Farhâd Shirazi, XVe siècle*

Negârgari

Une femme tombe amoureuse du héros de l'épopée et souffre de son indifférence. Tahmineh, fille du roi de Samangân, s'éprend de Rostam, tandis que celui-ci n'éprouve pas le même sentiment. Il en est de même pour Siavash et Soudâbeh. Cet épisode est l'un des plus tristes et des plus émouvants du *Shâhnâmeh*. Il est à préciser que dans l'épopée persane, les héros sont très rarement des femmes. Gordâfaride, en tant qu'héroïne du *Shâhnâmeh*, reste elle aussi indifférente à l'amour que lui porte Sohrâb.

Les héros de l'épopée sont des héros nationaux. Si Adam dans *Le Paradis perdu* de Milton est le représentant de l'être humain, Achille dans *L'Iliade* et Rostam dans le *Shâhnâmeh* sont des héros nationaux.

Le "Hamâseh" n'évoque pas seulement l'héroïsme ou la conquête, il relate l'Histoire d'une nation, ses croyances et ses anciennes coutumes. L'épopée d'une nation est la représentation de ses idéaux, aussi bien que les efforts de l'humanité dans le chemin menant à la gloire, l'honneur et la loyauté.

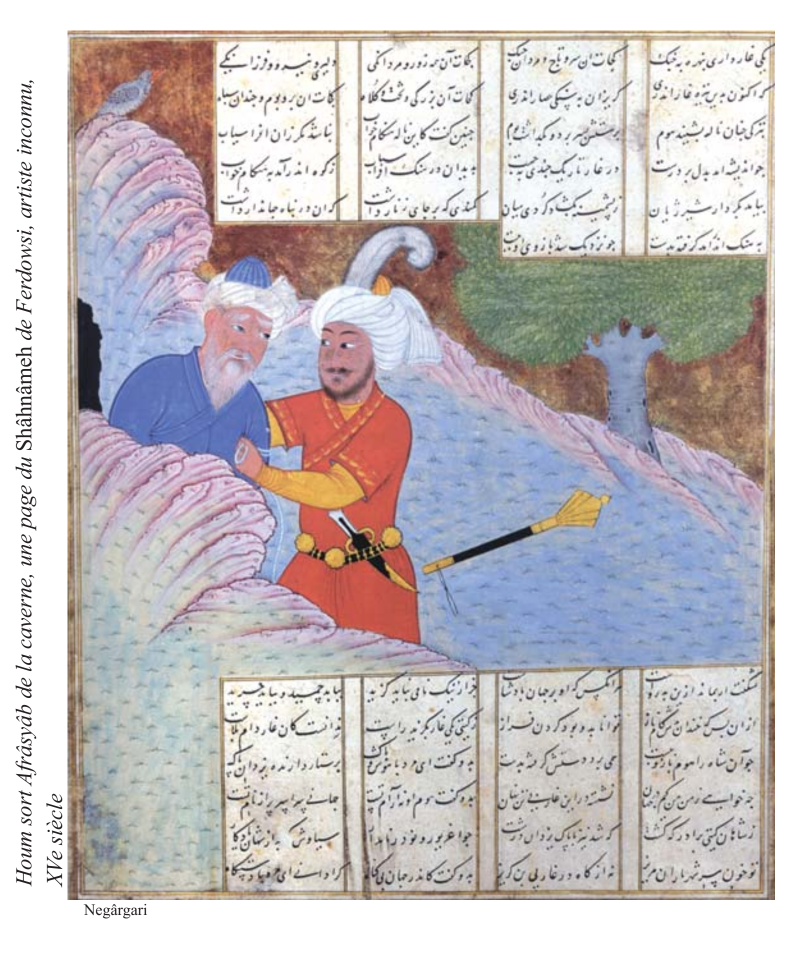
On peut dire que dans l'épopée, comme dans le mythe, le temps et l'espace ne sont pas exactement précisés. Le territoire

est partout, sous terre, dans le ciel, dans la montagne... L'Adam du *Paradis perdu* est à la fois au paradis et en enfer. Dans les épopées religieuses, Satan peut voyager partout sauf dans le cœur des fidèles. Rostam voyage dans les terres lointaines, au Sistân, Tourân, Samanghân, Mâzandarân… Lui et Esfandiyâr franchissent les "Haft Khân" ou "sept étapes". Le héros des épopées mystiques doit franchir les sept étapes de la voie mystique appelée "*solouk*".

On peut dire que dans l'épopée, comme dans le mythe, le temps et l'espace ne sont pas exactement précisés. Le territoire est partout, sous terre, dans le ciel, dans la montagne...

Le héros fait des choses hors du commun. Par exemple, Rostam mange pour son déjeuner un zèbre rôti embroché à un arbre, et est tellement lourd qu'en marchant, son pied s'enfonce dans la terre!

Un anti-héros s'oppose toujours au héros de l'épopée. Ils se combattent jusqu'à ce que l'un vainc l'autre. Les scènes les plus frappantes de l'épopée sont sans doute les corps à corps entre le héros et l'anti-héros, comme celui opposant Rostam et Ashkbous dans le *Shâhnâmeh*. Mais Rostam, Sohrâb et Esfandiyâr sont tous des héros légendaires, et la défaite de l'un ou l'autre tend à transformer le récit en tragédie. Le héros de l'épopée réalise de grands dessins, de portée nationale ou mystique. Rostam et Afrâsyâb combattent par patriotisme. Esfandiyâr et Ardjâsb quant à eux poursuivent un but religieux et mystique.



Houm sort Afrâsyâb de la caverne, une page du Shâhnâmeh *de Ferdowsi, artiste inconnu, XVe siècle*

Negârgari

Le corps à corps est souvent précédé d'un *radjazkhâni* (mise au défi) en vue de railler l'adversaire ainsi qu'un *mofâkhéreh* (chaque partie vantant ses pouvoirs et mérites), tel que ce fut le cas avant le combat de Rostam et Esfandiyâr. Le héros entre en scène, commence à parader en cherchant un adversaire. Dans l'épopée philosophique et religieuse, chacun essaie en argumentant d'accuser et de condamner l'autre.

Dans ces combats épiques, on utilise également toutes sortes d'armes blanches: lances, épées, massues, poignards, etc. Rostam et Esfandiyâr s'affrontent avec des lances et des flèches. Le *radjâzkhâni* dont l'objectif, comme nous l'avons signalé, est de décourager et de railler l'adversaire, de se donner confiance et d'affaiblir le moral de l'autre, peut être également considéré comme une arme à part entière. L'autre arme est la ruse. Etre rusé dans le sens positif du terme est l'une des caractéristiques des héros. La ruse est en effet la dernière issue. Rostam échappe en rusant à une mort inévitable que veut lui infliger Sohrâb. De même, Esfandiyâr ne parvient à conquérir Rouïndej (La forteresse invincible) qu'en recourant à la ruse.

Les augures, les rêves et les prévisions occupent également une place importante dans le destin des héros. Sâm rêve que Zâl est vivant et vit dans la montagne Alborz. Djâmâsb prévoit la mort d'Esfandiyâr par Rostam. Ce dernier avait pressenti la fin tragique de son combat avec Sohrâb (Rostam tue son propre fils Sohrâb, sans le reconnaître).

Les démons, les monstres, les magiciens, les sorciers, figurent aussi parmi les protagonistes de l'épopée. Par magie, Afrâsyâb[5] rend le monde ténébreux à Keykhosrow. Le démon Akvân mène Rostam au ciel pour le jeter ensuite à la mer. Dans le Haft Khân (les sept épreuves), Rostam se mesure au grand démon blanc. Tahmouress[6] essaie de vaincre l'armée des démons et des sorciers. Esfandiyâr tue la sorcière. Les héros sont en général toujours vainqueurs face aux démons.

Dans les épopées occidentales, les guerriers ou les chevaliers cachent leurs noms et se présentent avec un nom de guerre. De la même manière, dans les épopées persanes, les héros ne se présentent pas lors du combat. Rostam ne se fait pas connaître à Sohrâb, ce qui provoque la tragédie ultime de l'histoire: le père tue son propre fils sans le savoir.

L'épopée, étant un genre noble et suggérant la grandeur et l'honneur, exige d'être rédigé dans un style élevé. Le choix des noms est donc important. Les noms de Rostam, Sohrâb, Esfandiyâr, Tahmouress suggèrent phonétiquement la grandeur et la majesté. En général, l'épopée persane est versifiée et composée dans le style khorâssânien (il existe également des épopées persanes en prose) dont la caractéristique la plus importante est l'abondance des mots du vieux persan. Le poète y évite la périphrase et privilégie la litote. L'image et la métaphore y abondent. Les héros sont comparés aux lions, tigres ou baleines qui sont les symboles de la force physique.

L'hyperbole ne constitue pas seulement une figure de style, elle est également une exigence de l'épopée. Ferdowsi nous dépeint ainsi le champ de bataille: la poussière soulevée creusait six étages dans le sol et édifiait huit étages dans le ciel! Le maître Ferdowsi recourt également abondamment à l'emploi des métaphores, hyperboles et images diverses. Il consacre par exemple près de six vers uniquement aux noms et adjectifs désignant les qualités des héros.

L'importance du *Shâhnâmeh* ne réside pas seulement dans son style et son langage, mais également dans les questions culturelles, nationales, sociales et religieuses qu'il aborde. Le héros de l'épopée, comme nous venons de le signaler, doit être aimé du peuple. Sinon, comme l'Alexandre de l'*Eskandar Nâmeh* de Nezâmi, qui est pourtant une épopée aux valeurs littéraires hors pair, mais exempte de toute dimension nationale et populaire, elle n'aura pas de valeur. ■

---

1. Hamâseh (حماسه) est un terme arabe qui signifie la bravoure, la vaillance.
2. Religion fondée sur deux principes, celui du bien et du mal; le zoroastrisme.
3. Ou *Haft khâneh*, ou les "sept étapes" qu'Esfandiyâr franchit pour délivrer Kâvous des monstres. Il combat d'abord un lion, puis il se retrouve dans un désert. Après avoir traversé le désert, il combat, étape par étape, des dragons, une sorcière, l'armée des Owlâd, le dragon Arjang, et enfin le monstre blanc. Rostam aussi dans son Haft Khân, franchit presque les mêmes étapes qu'Esfandiyâr.
4. Tyran légendaire de l'épopée iranienne qui a régné mille ans sur l'Iran. Il est le symbole du mal et de Satan dans les histoires iraniennes.
5. Roi touranien
6. Roi légendaire de l'épopée iranienne

Sources

1. Anvâri, Hassan, She'ar, Djafar, *L'Histoire épique de Rostam et Esfandiyâr*, Téhéran, Ghatreh, 1376 (1997).
2. Anvâri, Hassan, She'ar, Djafar, *L'Histoire tragique de Rostam et Sohrâb*, Téhéran, Peivandeh Moâser, 1378 (1999).
3. Shamisâ, Sirous, *Les Genres littéraires*, Téhéran, Ferdows, 1383 (2004).

La Russie et la Perse, des voisins qui se connaissent depuis longtemps

Entretien avec le Professeur Djahânguir Dorri *

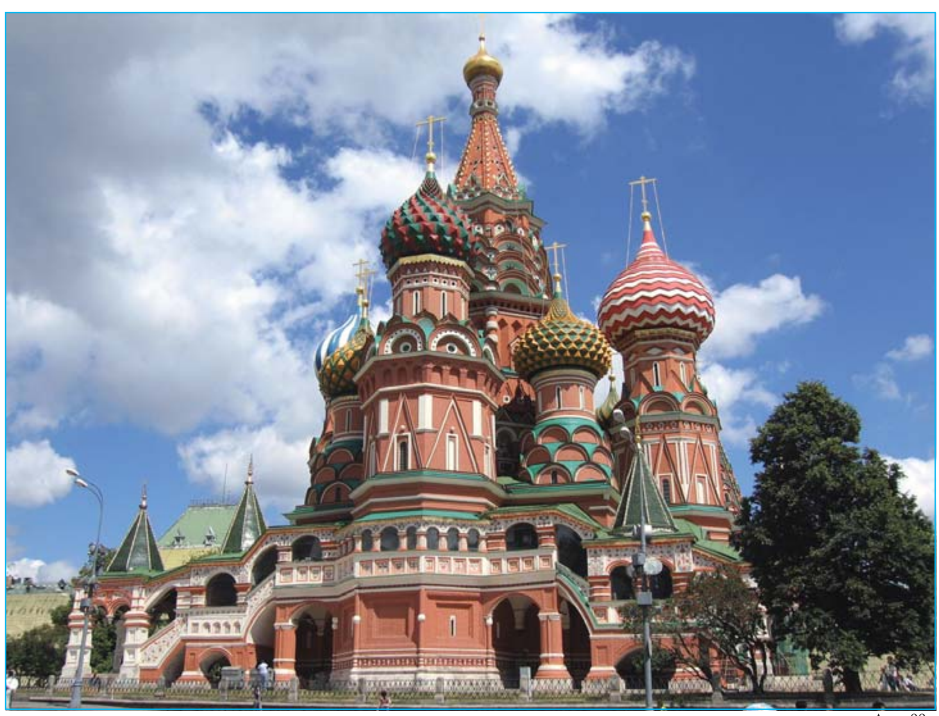
Afsaneh POURMAZAHERI
Farzaneh POURMAZAHERI


Professeur Djahânguir Dorri
F.P.M.

Djahânguir Dorri est professeur de Littérature Persane à l'Université de Moscou. Ayant vécu plus de quarante ans en Russie, ce grand orientaliste irano-russe a réussi à mettre en lumière les valeurs iraniennes et à accroître l'intérêt des Russes pour la culture, la civilisation et la littérature iraniennes. Il fait également partie des membres de l'Institut de Recherche sur l'Orient. Il a rédigé un dictionnaire persan-russe en deux tomes qui est actuellement l'une des références pour les étudiants russes désireux d'apprendre la langue persane. Parmi ses publications les plus importantes, on peut notamment citer la traduction de plus de 15 livres d'écrivains iraniens dont Sâdegh Tchoubak[1], Mohammad Ali Djamâlzâdeh[2], Fereydoun Tonékaboni[3]... Il s'intéresse également aux relations entre l'Iran et la Russie tout en aspirant à développer davantage les échanges entre ces deux pays afin de favoriser une meilleure connaissance mutuelle. De manière plus générale, il se consacre avant tout aux études interdisciplinaires visant à révéler les liens existants entre des différents pays.

Afsaneh POURMAZAHERI: La littérature contemporaine iranienne est-elle connue en Russie? Quelles œuvres littéraires iraniennes plaisent le plus aux Russes?

Djahânguir DORRI: La littérature persane est connue en Russie depuis des siècles, mais ce n'est véritablement qu'au XIXe siècle que l'on commença à traduire en russe les œuvres de Hâfez, Saadi, Anvâri ou encore une partie du *Shâhnâmeh* de Ferdowsi. Quelques thèses furent également écrites sur les écrivains classiques iraniens. Vers la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, les relations irano-russes se développèrent et la Russie inaugura une nouvelle faculté consacrée à l'enseignement des langues orientales, dont le département le plus important était celui de la langue persane. Les


Auws99

La cathédrale Saint-Basile, construite en 1552 à Moscou, est le symbole de l'architecture traditionnelle russe

professeurs les plus prestigieux y enseignaient dont Bolderef ainsi que le professeur tatar, Kazembek. Les professeurs de l'époque étaient russes. Dans deux autres villes, Moscou et Saint Petersbourg, il y avait également une faculté de langues orientales où l'on enseignait principalement la langue et la littérature persanes. Beaucoup de grands érudits ont également travaillé sur la langue, la culture et la littérature persane dont Barthold, Oransky, Jokofsky, ou encore Miller. Ce sont des professeurs très connus qui ont beaucoup contribué à une meilleure connaissance de la langue et de la littérature persanes. Jokofsky a aussi travaillé sur les religions dont celles de l'Iran. Après la Seconde Guerre mondiale, la faculté s'est considérablement développée et un grand nombre de facultés comme la faculté de sciences politiques, de littérature et d'économie sont peu à peu devenues des facultés autonomes où l'on continue d'enseigner la langue persane. De nos jours, il existe de nombreuses universités et facultés dont l'Université de Moscou, l'Université des Langues Étrangères, plusieurs universités militaires à Saint Petersbourg ainsi que dans d'autres villes où la littérature et la langue persane sont enseignées. De plus, chaque année, avec la coopération de l'ambassade d'Iran en Russie, un concours est organisé au niveau national permettant aux meilleurs étudiants de venir en Iran et d'y séjourner pendant 4 mois. Mes propres étudiants ont plusieurs fois réussi à gagner le concours et ont visité non seulement Téhéran mais également Ispahan, Shiraz… La plupart d'entre eux sont russes mais il y a aussi des étudiants venant d'autres pays.

Farzaneh POURMAZAHERI: Les Russes connaissent-ils bien notre littérature et notre culture?

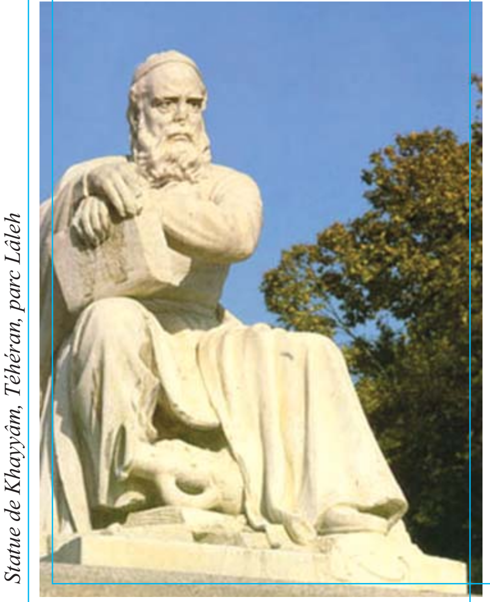
D.D.: Oui, ils sont familiers avec la culture et la littérature persanes. Un grand nombre de livres persans ont été traduits

La littérature persane est connue en Russie depuis des siècles, mais ce n'est véritablement qu'au XIXe siècle que l'on commença à traduire en russe les œuvres de Hâfez, Saadi, Anvâri ou encore une partie du Shâhnâmeh de Ferdowsi.

Vers la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, les relations irano-russes se développèrent et la Russie inaugura une nouvelle faculté consacrée à l'enseignement des langues orientales, dont le département le plus important était celui de la langue persane.

Statue de Ferdowsi, Téhéran, place Ferdowsi

Photo: Mostafa Azizi



Statue de Khayyâm, Téhéran, parc Lâleh

Photo: Mostafa Azizi

La littérature iranienne contemporaine est bien connue et beaucoup de recherches et d'ouvrages lui ont été consacrés en Russie.

en russe, dont les œuvres de Khayyâm[4], de Saadi[5], de Djâmi… qui ont été traduites en vers et en prose. La littérature iranienne contemporaine est également bien connue et beaucoup de recherches et d'ouvrages lui ont été consacrés en Russie. Je travaille pour ma part sur la littérature contemporaine iranienne depuis 40 ans. J'ai écrit 9 livres sur la littérature contemporaine en Iran, dont le premier traite de la poésie humoristique persane des années 1940-50, notamment au travers des poèmes publiés dans des revues satiriques comme *Tchalengar*, *Bâbâ Chamal*, *Tofigh*... Il y a également un autre livre intitulé *La prose contemporaine iranienne* analysant le XXe siècle, l'époque d'écrivains comme Mohammad Ali Dehkhodâ[6] ou encore Sâdegh Hedâyat[7]. En gros, j'ai traduit 15 livres du persan au russe d'écrivains iraniens comme Mohammad Ali Djamâlzâdeh, Ahmad Mahmoud[8], Houshang Golshiri[9], Sâ'édi[10], Fereydoun Tonékaboni et d'autres écrivains de cette même époque. J'ai également publié un dictionnaire russe-persan en deux tomes qui vient d'être réédité pour la quatrième fois en Russie. En résumé, il y a un nombre assez important de recherches et de documents en Russie consacrés à l'Iran. Je suis également optimiste concernant l'avenir des relations entre l'Iran et la Russie.

A.P.: A quand remonte l'établissement de relations entre l'Iran et la Russie?

D.D.: Depuis le XVIe siècle, l'Iran et la Russie sont entrés dans une relation très féconde et assez constante. Concernant les commerçants russes, ils étaient non seulement attirés par la situation politique et commerciale de la Perses mais également par la littérature, le mode de vie, la musique et la culture Perse en général. Chaque fois qu'ils s'y rendaient et avant de retourner en Russie, ils remplissaient leurs bagages de souvenirs et de documents écrits sur la Perse. A titre d'exemple, dans le récit de voyages de F. Kotov, on peut trouver beaucoup d'informations sur la Perse du XVIIe siècle. Au début des années 1815, les Russes ont commencé à faire des

recherches sur la littérature persane. Ainsi, dans la revue *Vestnik Evropi*, une série d'articles sur la littérature et la langue persanes traduits d'un livre français écrit par Jourdain, *La Perse par Jourdain*, fut publiée. Dans ces articles, on pouvait notamment lire des poèmes de Ferdowsi et Saadi, trois ghazals de Hâfez et un poème d'Anvâri. En 1826, Batianof publia un article intitulé "Aperçu sur la littérature classique et contemporaine persane" dans la revue *Asiatski Vestnik*. S. Nazariân a également écrit sa thèse de doctorat sur Ferdowsi en y ajoutant un bref historique consacré à la poésie persane jusqu'à la fin du XVe siècle. Il a également introduit dans la revue *Biblioteka Dlia Chteniya* les sept grands poètes persans: Ferdowsi[11], Anvâri, Djâmi, Nezâmi, Saadi, Hâfez et Rumi. Selon Goethe, "les persans n'apprécient que sept grandes personnalités comme de vrais poètes perses tandis qu'il y a des centaines de poètes à part de ces derniers dont mon nom ne se trouve même pas parmi eux."

A.P.: Quels sont les poètes, écrivains ou artistes iraniens les plus appréciés en Russie?

D.D.: Comme je vous l'ai expliqué, la littérature persane est bien connue en Russie mais la littérature classique et les poètes classiques sont les plus appréciés. On y commémore chaque année les grandes personnalités iraniennes. Par exemple, cette année, on a célébré le 800ème anniversaire de la naissance de Djalâleddin Rumi[12]. L'an dernier était consacré à Hâfez[13]. Il y a quelques années, on a également commémoré le 1100ème anniversaire de Roudaki[14]. Mais le poète le plus connu en Russie, non seulement des spécialistes mais également de la population demeure Omar Khayyâm. Quand on évoque l'Iran, ils disent tout de suit: "Oh oui, Omar Khayyâm, je le connais bien sûr. Je sais même par cœur certains de ses poèmes". En gros, les Russes ont un certain penchant pour le grand poète et scientifique que fut Omar Khayyâm.

F.P: Certains poètes russes ont-ils été influencés par la littérature persane? Cette influence est-elle perceptible dans leur œuvre?

D.D.: Oui, bien sûr. De nombreux poètes russes appréciaient la littérature persane et ont été énormément influencés par certains poètes persans. Cette influence se révèle dans le choix de sujets et de thèmes persans, ou bien dans la couleur orientale dominante dans leurs œuvres. Par exemple Pouchkine, après avoir fait connaissance avec le poète persan Fâzel Khân Garoussi (1784-1836) en 1829, lui a envoyé ses propres œuvres tout en lui rappelant que la Russie connaissait bien leur littérature. C'est ensuite Saadi qui devint l'une des sources d'inspiration de Pouchkine, si bien qu'il récitait directement ou bien avec quelques changements les vers de Saadi. C'est à cette époque qu'on le surnomme le "Jeune



Anton Pavlovitch Tchekhov, peinture d'Osip Braz

Wikipedia

Au début des années 1815, les Russes ont commencé à faire des recherches sur la littérature persane. Ainsi, dans la revue Vestnik Evropi, une série d'articles sur la littérature et la langue persanes traduits d'un livre français écrit par Jourdain, La Perse par Jourdain, fut publiée.

La littérature persane est bien connue en Russie mais la littérature classique et les poètes classiques sont les plus appréciés. On y commémore chaque année les grandes personnalités iraniennes.

Saadi". Tolstoï connaissait lui aussi très bien la littérature persane. Il détenait ainsi de nombreux livres sur la Perse et sa littérature dans les rayons de sa bibliothèque. Dans sa jeunesse, il fit connaissance avec Hâfez en lisant ses poèmes traduits dans d'autres langues. Dans les années qui suivirent, il eut l'occasion de lire entièrement le recueil des poèmes de Hâfez que l'un de ses amis poète lui avait envoyé.

F.P.: Vous travaillez également au sein de l'Institut des études sur l'Orient. Quand a-t-il été créé, et dans quel but? Quelles sont ses activités actuelles?

D.D.: Cet institut a été créé il y a environ 80 ans. Auparavant, il y avait seulement une partie consacrée aux études sur l'Iran. Nous avons récemment développé notre champ de recherches pour l'étendre au Moyen Orient dans son ensemble. L'Iran est étudié au travers de sa littérature, son histoire, sa langue et son économie.

A.P.: En tant qu'irano-russe ayant vécu pendant de longues années en Russie, existe-t-il des points communs entre la culture iranienne et la culture russe?

D.D.: La vie des Iraniens et des Russes se ressemble énormément. C'est pourquoi les Russes aiment beaucoup la littérature classique et contemporaine iranienne. De même, la littérature classique et contemporaine russe a reçu un accueil très favorable en Iran. Ici j'ai remarqué combien les gens aiment Dostoïevski[15], Tchekhov[16] ou Bakhtine[17]. J'ai aussi remarqué, au cours de la conférence internationale de la nouvelle et du conte qui était organisée par l'Université de Téhéran, que des noms russes ont souvent été évoqués par les différents intervenants. Et vice-versa. C'est à dire qu'une fois en Russie, on entend énormément parler de l'Iran, de sa culture et de sa littérature dans différents endroits. Cela ne se limite pas seulement aux universités et aux centres académiques. C'est pour cette raison que les Russes apprécient les livres que j'ai traduits. Je pense donc qu'il y a un lien très proche entre ces deux cultures. Quant à moi, en tant que personne dont le père était

*** Parcours universitaire**
1958-1995: Institut de langue et littérature de l'Académie des Sciences du Tadjikistan
1958-2002: Institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences de Russie
1967 -…: Université de Moscou
2004-…: Université des Langues Etrangères de Russie

Publications
Dictionnaire russe-persan en deux tomes-
Plus de 9 livres et 140 articles sur la langue, la littérature et la culture persanes dont- "Le vers humoristique persan", "La prose humoristique persane", "Mohammad Ali Djamâlzâdeh", "La prose contemporaine persane", "Les écrivains contemporains de mille ans de littérature persane", "La littérature persane au XXe siècle".

Traductions
Plus de 15 livres traduits en russe sur les écrivains contemporains en Iran

Conférences
Plus de 12 conférences sur l'iranologie dans plusieurs pays dont la France, les Etats-Unis, l'Arménie, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, le Kazakhstan,...

persan et la mère était russe, j'aime beaucoup l'Iran parce que je suis iranien avant tout, fier de ma culture et de ma patrie. J'aime tout ce qui a un lien avec l'Iran: les repas iraniens, la musique iranienne, la littérature persane. C'était très dur pour moi d'être en Russie plus de 40 ans et ne pas pouvoir retourner dans mon pays. Mais puisque ma femme et ma famille sont russes, je suis pour l'instant obligé d'y rester. Là encore, au sein de ma famille, je remarque comme ces deux cultures se concilient bien.

F.P.: Quelle influence a eu la chute de l'URSS dans la diffusion de la culture iranienne et du regard que les Russes portent sur l'Iran?

D.D: La littérature et la culture persanes ont toujours attiré les Russes. Après la chute de l'Union Soviétique et bien entendu après la Révolution Islamique, les relations entre l'Iran et la Russie sont entrées dans une nouvelle et une meilleure phase. Les gens ont eu davantage envie de connaitre l'Iran; sont plus curieux à son égard, notamment dans le milieu étudiant. Cependant, il n'y a pas beaucoup de touristes russes en Iran. Un grand nombre de gens ne savent pas vraiment ce qui se passe en Iran, mais ceux qui s'y rendent apprécient énormément le pays et avouent qu'ils en avaient auparavant une toute autre image.

A.&F.P.: La Revue de Téhéran vous remercie de lui avoir accordé cet entretien. ■

---

1. Sâdegh Tchuback (1916, Boushehr) a commencé à écrire en 1945. Sa première œuvre s'appelle *Kheymeh Shab Bâzi* (Spectacle de marionnettes). En 1974, il quitte l'Iran d'abord pour l'Angleterre pour ensuite se rendre aux Etats-Unis. Son œuvre est influencée par des écrivains tels que Sâdegh Hedâyat, Ernest Hemingway, William Faulkner, ou Henry James.
2. Mohammad Ali Djamâlzâdeh (1893-1997) est un écrivain iranien qui vécut notamment en Suisse, pays où il se réfugia quelque temps après avoir écrit de virulents pamphlets. Devenu citoyen d'honneur de Genève, Djamâlzâdeh y mourut plus que centenaire en 1997.
3. Fereydoun Tonékaboni (1937) est un satiriste et écrivain iranien. Dans ses œuvres, il a avant tout critiqué la situation sociale de l'Iran et la vie sans espoir des enseignants et des employés.
4. Omar Khayyâm (1048-1131) est un grand poète et savant persan.
5. Saadi (1184-1283) fut l'un des grands poètes persans. Dans son recueil de contes, le *Golestân* (*Jardin des roses*), il présente une série de contes moraux sur les comportements à tenir dans certaines situations de la vie. Il y adopte une imagerie qui n'est pas sans rappeler celles des *Mille et Une Nuits*.
6. Allâmeh Ali Akbar Dehkhodâ était un éminent linguiste iranien et l'auteur du dictionnaire de langue persane le plus complet jamais publié. Il était aussi actif en politique, et fut élu député à plusieurs reprises. Il a aussi été le doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Téhéran.
7. Sâdegh Hedâyat est un écrivain iranien né à Téhéran le 17 février 1903 et mort à Paris le 9 avril 1951. Contemporain - entre autres - d'Houshang Golshiri, Mohammad Ali Djamâlzâdeh et Sâdegh Choubak, il est célèbre pour son roman *La Chouette aveugle*, qui a été salué par les surréalistes lors de sa parution en français.
8. Ahmad Mahmoud (1931, Ahvaz) est un romancier iranien.
9. Houshang Golshiri (1938-2000), un écrivain et critique littéraire iranien.
10. Gholâm-Hossein Sâédi (1936-1985), romancier socialiste iranien. Il était très connu pour ses nouvelles et ses scénarios, notamment celui du film très connu *Gâv* (La Vache)
11. Ferdowsi, grand poète persan du Xe siècle.
12. Djalâl-e-Din Mohammad Molavi Rumi ou Djalâleddine Roumi (1207-1273) est un mystique persan qui a profondément influencé le soufisme. La plupart de ses écrits lui ont été inspirés par son meilleur ami, Shams ed-Din Tabrizi, qui était originaire de Tabriz, d'où son nom de *Tabrizi*.
13. Hâfez est un poète et un mystique persan né au début du XIVe siècle à Shiraz.
14. Rudaki (859-941), poète perse (tadjike) fut le premier grand génie de la littérature du persan moderne, qui composa des poèmes en "Nouveau Persan", écriture à alphabet arabo-persan.
15. Fédor Mihailovic Dostoïevski est un écrivain russe, né à Moscou le 11 novembre 1821 et mort à Saint-Pétersbourg le 9 février 1881. Il est généralement considéré comme l'un des plus grands romanciers russes, et a influencé de nombreux écrivains et philosophes.
16. Anton Pavlovitch Tchekhov (1860-1904) est un nouvelliste et dramaturge russe.
17. Mikhaïl Bakhtine (1895-1975) est un historien et théoricien russe de la littérature.

A la découverte d'un talent littéraire français: Entretien avec Oliver Rohe

Entretien réalisé par
Elodie BERNARD

Oliver Rohe, romancier français né en 1972, s'est fait remarquer en 2003 avec son livre *Défaut d'Origine*, publié aux éditions Allia. Ayant également écrit un roman intitulé *Terrain vague* (éditions Allia, 2005) et une fiction biographique consacrée à David Bowie, *Nous autres* (éditions Naïve, 2005), il est coauteur, avec François Bégaudeau et Arno Bertina, de l'ouvrage *Une année en France, Référendum, banlieue, CPE* (éditions Gallimard, 2007) qui dresse une cartographie littéraire de la vie politique française de l'année. En compagnie de François Bégaudeau, Arno Bertina, ainsi que de Mathieu Larnaudie et Jérôme Schmidt, il est un des fondateurs de la revue littéraire et philosophique *Inculte*.

Gros plan sur *Défaut d'Origine*:

Défaut d'Origine. Un premier roman remarqué pour Oliver Rohe. Le sujet: un voyage en avion vers son pays d'origine, le Liban, qui devient un vaste chantier de réflexions autour d'un triptyque de thèmes: patrie, famille, langue.

Dans le huis clos que va constituer cet avion de ligne, le narrateur et les souvenirs de son ami d'enfance s'entremêlent et forment un monologue intérieur. Le narrateur se remémore les dires de ce mystérieux ami d'enfance, un dénommé Roman. En une étrange schizophrénie, le narrateur rejoint son ami d'enfance. Ce narrateur s'était employé, une fois parti dans l'exil, à tout oublier, oublier son pays, "sa prétendue langue maternelle, ses prétendues racines, sa prétendue histoire", ainsi que l'horreur de la guerre. L'auteur en profite pour décrier la littérature de l'exil, son "sentimentalisme mercantile". Quelques pages également sur l'échec de la guerre à justifier l'acte créateur: car "c'est de l'avant qu'il faut aller", si tout passé n'est que "la mise en forme de lamentables *fictions rétrospectives*". Lui qui a éprouvé "cet irrésistible besoin de ne rien raviver, de poursuivre inlassablement l'effort de tout reconstruire, l'effort de rassembler ses forces pour aller de l'avant", le voilà projeté dans un avion vers son origine. "*C'est ce voyage dont j'interroge encore l'improbable pertinence qui est à l'origine de ce déferlement impromptu.*"

De la pensée de l'auteur, le lecteur n'en sortira nullement. Emporté dans les méandres de la pensée, par un style grave et dense, le cours du monologue intérieur est toutefois encadré par deux procédés narratifs: l'expression "en français dans le texte" en bas de page, et les turbulences ayant trait au vol lui-même, posées dans le texte comme de simples artefacts à la réflexion. C'est progressivement au fil des pages que l'auteur, s'échappant insensiblement de son carcan intellectuel que peuvent représenter pour lui la famille, la patrie, crée son langage propre. Un langage propre à cet auteur en exil.

Interview

Dans *Défaut d'Origine*, le lecteur est plongé dans les méandres d'un monologue intérieur occasionné par un retour d'exil; *Terrain vague* est une exploration de l'après-guerre, l'après catastrophe. Il ne s'agit pourtant pas de vos témoignages, en tant que personne ayant grandi dans un pays en guerre, le Liban.

De ces livres ressort une certaine vision sur la restitution du réel par la forme romanesque. Comment pourriez-vous la décrire ? Comment pourriez-vous qualifier votre pratique de l'écriture romanesque ?

Je ne sais pas si pour ces deux premiers livres il s'agit d'une restitution du réel. Les deux s'inscrivent plutôt dans la tradition du *stream of consciousness*, c'est-à-dire qu'ils tentent de restituer une conscience en mouvement - le flux - plus qu'un réel. Cela dit, il y a évidemment un lien entre les deux, puisque la conscience est toujours confrontée au réel - ou la mémoire. C'est ce conflit là que j'ai essayé d'explorer.

Donc, pour ce qui concerne ces deux premiers livres, je qualifierais ma pratique de la manière suivante: décrire un état mental en situation de *conflit* - avec le réel, la mémoire, le corps, la langue.

Une écriture profondément intime et pourtant aucune revendication de singularité de votre part. Quelle est la position du "je" dans votre travail d'écriture romanesque?

Je n'ai évidemment rien contre l'autofiction. Je n'hésite pas non plus à utiliser mon expérience personnelle comme matériau romanesque. Mais mon travail se situe aux antipodes de ce genre, précisément parce que le "je" dans mes livres n'est pas une instance de l'intime. C'est un "je" de commodité, que j'ai utilisé par pure nécessité technique. Sur le fond, je crois que l'impasse de l'autofiction réside dans sa revendication de la singularité, dans le gain d'un "je" qu'elle convoite. Je tends plutôt vers la disparition du "je" plutôt que vers son affirmation. Pour une raison assez simple: je ne crois ni à la singularité propre, ni à la possibilité de figer le "je", de le connaître comme diraient les Anciens. Le je est sans cesse traversé de forces, parfois contraires, qui empêchent sa fixation. Il n'y a pas non plus de "je", ou de moi, tapis au fond de nous-mêmes et qu'il s'agit de dévoiler. La volonté de sédentariser le "je", de l'enraciner dans une identité illusoire, est à mon sens une erreur théorique.



Oliver Rohe

E.B.22

Je n'ai évidemment rien contre l'autofiction. Je n'hésite pas non plus à utiliser mon expérience personnelle comme matériau romanesque. Mais mon travail se situe aux antipodes de ce genre, précisément parce que le "je" dans mes livres n'est pas une instance de l'intime.

Le français n'est pas votre langue maternelle, n'est-ce pas ? Comment "êtes-vous entré en français"?

Quel rôle a joué la langue française dans votre travail d'écriture?

Qu'est-ce que d'écrire dans une langue autre que votre langue maternelle vous a davantage permis de faire ? D'avoir une plus grande marge de manœuvre?

Le français n'est pas ma langue maternelle, mais il n'est pas une langue étrangère non plus. Je l'ai appris en même temps que les autres langues que je pratique - on le parlait à l'école, à la

maison, etc. Ce n'est donc ni un rapport d'étrangeté, ni un rapport de familiarité: mais un entre-deux. Autrement dit, je ne l'ai pas vraiment appris, jusqu'à ce que je me mette à l'écriture - au début, l'essentiel est de faire patte blanche, de se montrer à soi-même qu'on maîtrise cette langue au même titre que les autochtones. C'est d'abord un rapport d'aliénation disons, de désir de normalité excessif.

Mais une fois que j'ai compris que la langue française ne sera jamais complètement ma langue maternelle, qu'il y aura toujours une distance entre elle et moi, j'ai fini par accepter ma position excentrée. L'avantage, si avantage il y a, c'est que cette *position excentrée* m'offre un regard plus distant sur la langue, ses mécanismes, ses étrangetés, ses contraintes. Je vois la Loi de l'extérieur.

Vos revendications quant à une littérature d'exil sont violentes, dans *Défaut d'Origine*. D'où provient donc une telle véhémence? Au final, l'acte d'écrire dans ce récit n'a pas semblé réussir dans la tentative de se libérer de la camisole originelle, véritable carcan intellectuel. Quelle place à l'écriture au sein de cette ambition?

Cette question rejoint celle qui concerne le je. La littérature d'exil est très souvent une littérature mélancolique, qui met en scène un personnage qui déplore son déracinement, qui le vit comme une espèce de chute, de perte de pureté ou de déchéance. C'est une fois de plus un rapport à un moi idéalisé, fossilisé dans le passé, alors que j'estime qu'il n'y pas de moi, encore moins un moi idéalisé dans le passé. La volonté de déracinement, du devenir quelconque disons, n'est bien entendu jamais acquise, puisque le passé, la culture d'origine, la langue d'origine nous poursuivent sans cesse. L'image est sans doute convenue, mais il s'agit bien d'une ombre; d'une dialectique permanente, indissoluble, entre forces contraires. Dans *Défaut d'origine*, le personnage principal, Roman, échoue effectivement à se libérer de la camisole originelle, mais le narrateur, lui, y parvient plus ou moins.

La littérature d'exil est très souvent une littérature mélancolique, qui met en scène un personnage qui déplore son déracinement, qui le vit comme une espèce de chute, de perte de pureté ou de déchéance. C'est une fois de plus un rapport à un moi idéalisé, fossilisé dans le passé, alors que j'estime qu'il n'y pas de moi, encore moins un moi idéalisé dans le passé.

Avec un style dense et grave, on ressent l'influence de l'irlandais Samuel Beckett. Par ailleurs, à la fin du roman *Défaut d'Origine*, vous rendez hommage à l'écrivain autrichien Thomas Bernhard. Quelles sont vos références (françaises, libanaises ou iraniennes)?

Défaut d'origine est avant tout un *dispositif* dont le but était de montrer qu'il n'y a pas de singularité, pas d'identité propre, pas de langue à soi. Pour le démontrer, pour mettre en lumière ces forces qui nous traversent, j'ai usé du style de Bernhard, mais ça aurait pu être quelqu'un d'autre. Pourquoi lui alors? Précisément parce qu'il s'inscrit dans cette tradition du monologue intérieur tendu vers la détestation des origines. Beckett est évidemment une référence (comme pour tout le monde je crois), mais je ne le conçois pas comme un écrivain grave. C'est plutôt un grand comique.

Les autres écrivains que je lis avec assiduité et passion sont beaucoup trop nombreux pour que je puisse les citer tous. Chacun m'ouvre une porte, me nourrit d'une manière ou d'une autre, voilà l'essentiel. Hélas, je n'ai pas de références libanaises ou iraniennes.



L'ouvrage de tendance sociologique *Une année en France* dont vous avez été co-auteur relate certains des évènements marquants de l'année 2005-2006.

Quelle place peut prétendre cette littérature, entre fiction et sociologie, qui a pour objet la société? Et comment

pourrait-elle s'insérer dans notre environnement de tous les jours: serait-elle là pour cautionner ce que nous rapporte la presse; ou bien au contraire, sortir des représentations conventionnelles/clichés parfois relayés dans la presse?

Le rôle de la littérature, s'il faut lui en assigner un, serait à mon sens de rendre justice à la complexité du monde. Elle nous permet de voir le réel dans son désordre infini, en multipliant les registres et les angles de vue. Evidemment, elle n'épuisera jamais ce réel, mais elle peut au moins tenter de le capter. Je ne suis pas sûr que la presse ne soit pas en mesure de restituer cette complexité. Le journalisme n'est pas inapte a priori. D'ailleurs *Une année en France* tient aussi du journalisme, puisqu'il cherche à s'attacher aux faits et à la manière dont ces faits ont été relayés. Les discours conventionnels que nous avons essayé de déconstruire sont autant le fait d'intellectuels que d'hommes politiques ou de journalistes. Comment la littérature pourrait-elle s'insérer dans le quotidien? Hélas je n'ai pas de réponse à cette question. Les gens sont heureusement libres de lire ce qu'ils veulent.

Coauteur du recueil *Devenirs du roman* (éditions Naïve, 2007), pourriez-vous décrypter pour nous les grandes tendances, les enjeux du roman français d'aujourd'hui?

Je ne crois pas à l'idée de tendance. Ce sont en général les éditeurs et les journalistes qui les fabriquent, pas les écrivains. Dans les *Devenirs du roman*, nous avons précisément essayé entre autres de montrer à quel point la pratique romanesque échappait à l'idée de tendance ou de définition - forcément restrictive. Le roman est avant tout forme élastique, indéfinie, qui s'est progressivement libérée de ses canons. A mes yeux, s'il y a un enjeu romanesque aujourd'hui, ce serait le suivant: comment donner voix à la complexité et au désordre. Comment résoudre l'équation entre désordre du monde et ordre de la narration.

Ancien journaliste du magazine culturel Chronic'art, vous êtes également chroniqueur littéraire dans l'émission culturelle *Ça balance à Paris* sur la chaîne Paris Première. L'interaction qui existe entre critique journalistique et édition est souvent montrée du doigt de nos jours. Pourriez-vous nous donner un aperçu de l'environnement littéraire parisien?

Qu'il y ait des relations incestueuses entre presse, édition et écrivains est un fait. Il peut d'abord surprendre - il m'a surpris. Mais au final, ce phénomène ne me semble ni nouveau, ni complètement absurde. L'essentiel est ailleurs: dans le travail fourni. Concentrer toute son énergie à la dénonciation des coutumes du "milieu littéraire" est inutile et sans effets.

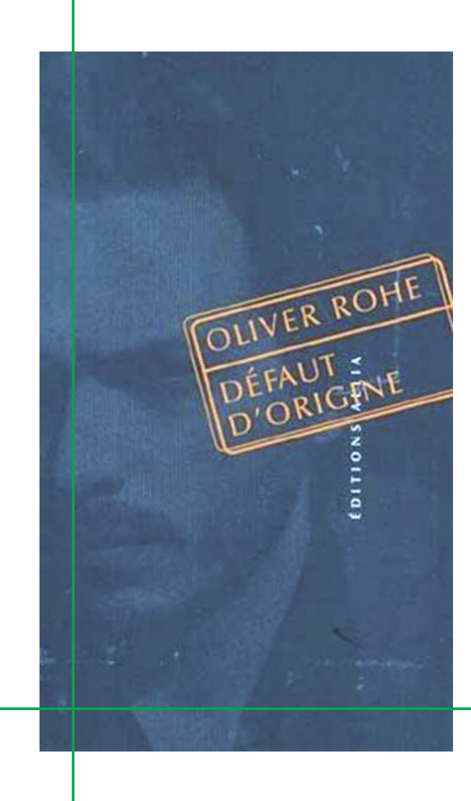
Romans, biographie fictive, recueil de tendance sociologique. Quel sera le genre de votre prochain livre: un roman ou une pièce de théâtre?

Il s'agit d'un roman à plusieurs voix, dont l'une est celle d'un acteur de théâtre. Mais j'aimerais un jour écrire une pièce de théâtre.

Etes-vous déjà allé en Iran? Avez-vous un quelconque rapport avec ce pays, via par exemple la littérature et la culture persane?

Je n'ai jamais visité l'Iran. Ca arrivera peut-être un jour.

Merci pour le temps que vous nous avez accordé, alors même que vous étiez en train d'écrire la fin de votre prochain manuscrit. ■



Le rôle de la littérature, s'il faut lui en assigner un, serait à mon sens de rendre justice à la complexité du monde. Elle nous permet de voir le réel dans son désordre infini, en multipliant les registres et les angles de vue.

Photos: Mireille Ferreira



Musée du patrimoine rural du Guilân

Le musée du patrimoine rural du Guilân

Mireille FERREIRA

Après avoir constaté les dommages irréparables occasionnés sur le patrimoine architectural par le séisme de juin 1991 à Manjil-Rudbâr, dans la province caspienne du Guilân, le Professeur Mahmoud Tâleghâni, sociologue[1], s'est mis en tête qu'il fallait sauver ces témoins d'un savoir-faire exceptionnel avant leur complète disparition. En un peu moins de deux siècles en effet, trois séismes ainsi que des chutes de neige très importantes ont sévi dans cette région, détruisant une partie considérable de l'habitat traditionnel guilaki.

C'est ainsi que l'idée lui est venue de transplanter dans un lieu protégé les exemples les plus remarquables de cette architecture de bois d'une très grande originalité. La tâche ne fut pas aisée. Trois années lui furent nécessaires pour persuader les autorités locales de s'associer au projet. Le concept d'écomusée qu'il avait imaginé était inconnu en Iran.

Malgré le bon accueil réservé au dossier par le gouverneur de la province, il fallut une mission effectuée à Rasht par Mahmoud Tâleghâni, accompagné de Messieurs Christian Bromberger et Christophe Balaÿ[2] en 2000 pour relancer le projet. Une réunion, organisée au Parlement à l'initiative de Monsieur Nobakht, député de Rasht, et à laquelle participèrent Messieurs Ahmadi, Youssefpour, Tâleghâni, Beheshti et Doltanifar, aboutit en mai 2003 à l'attribution d'un budget et à la reconnaissance officielle du projet dont Mahmoud Tâleghâni fut nommé directeur.

Auparavant, en 2002, et depuis, diverses initiatives ont permis une meilleure définition et la mise en œuvre du projet: des visites, séminaires et colloques

organisés à Paris, Téhéran et Rasht, la participation, dans l'équipe française, placée sous la responsabilité de Christian Bromberger, de plusieurs experts: Marc Grodwohl, directeur de l'Ecomusée d'Alsace, Jean-Pierre Wieczoreck, architecte. Cinq experts iraniens ont bénéficié de l'expérience de l'Ecomusée d'Alsace, en y effectuant un stage à l'automne 2004.

Projet national mis en œuvre sous l'égide de l'Organisation iranienne du patrimoine culturel, de l'artisanat et du tourisme (I.C.H.T.O), le Musée du patrimoine rural du Guilân est financé par l'État iranien. L'Unesco, qui soutient le projet, lui a apporté une modeste participation. En outre, un protocole d'accord devrait être prochainement signé avec l'Université de Paris I-Sorbonne.

Au total, il aura fallu sept années pour mener à bien ce projet. Aujourd'hui, tous les partenaires sont convaincus du bien-fondé de l'opération et les représentants locaux sont fiers d'avoir pu contribuer à sauvegarder ce patrimoine dont ils se sentent les héritiers. L'exemple de la province du Guilân devrait faire école, le Mazandâran, qui possède un habitat traditionnel tout aussi riche et original que celui du Guilân, s'intéresse de près à cette aventure.

Un outil de sauvegarde de l'habitat traditionnel menacé

Sur place, la première maison acquise avec ses annexes l'a été à Rudbân, au nord de Lâhijân, dans une zone fertile du Guilân, où le patrimoine architectural est particulièrement menacé. Etudes et relevés ont été effectués en novembre 2003 et avril 2004. Le démontage a eu lieu en juillet 2004 et le remontage sur le site du musée, à Sarâvân (petite ville située au sud de Rasht, sur la route de Qazvin) a été réalisé d'avril à juillet 2005.[3]

Le musée de Sarâvân est ouvert à la visite depuis deux ans, les jeudi et vendredi de 7 heures à 19 heures. Le reste de la semaine, les équipes de spécialistes travaillent aux installations en cours. Il présente actuellement deux villages sur les neuf prévus à terme. Le deuxième village a été inauguré en mai 2008, au cours d'une fête organisée en présence d'un public nombreux. La fréquentation quotidienne est de 1800 à 2000 visiteurs.

Une dizaine d'ensembles d'habitations, démontés pièce par pièce sur leur lieu d'origine puis remontés et restaurés avec soin, sont regroupés sur une partie des 200 hectares arborés du parc de Sarâvân. Chaque habitation est placée dans un enclos, entourée du potager et des bâtiments d'exploitation qui l'accompagnaient sur son lieu d'origine: grange à riz, hangar, atelier de confection, magnanerie pour l'élevage du ver à soie, four à charbon traditionnel, étable, etc. Une signalisation très didactique décrit



Le professeur Mahmoud Tâleghâni

Il aura fallu sept années pour mener à bien ce projet. Aujourd'hui, tous les partenaires sont convaincus du bien-fondé de l'opération et les représentants locaux sont fiers d'avoir pu contribuer à sauvegarder ce patrimoine dont ils se sentent les héritiers. L'exemple de la province du Guilân devrait faire école, le Mazandâran, qui possède un habitat traditionnel tout aussi riche et original que celui du Guilân, s'intéresse de près à cette aventure.

L'architecture spécifique du Guilân est liée aux contraintes climatiques de la région: les précipitations annuelles sont d'environ 1280 mm et le taux d'hygrométrie peut aller jusqu'à 90 %, les variations thermiques vont de -2° à 37°.

précisément les bâtiments: nom, usage, lieu d'origine, dates de démontage et remontage, nom des participants aux travaux de démontage et remontage, etc.

Les visiteurs découvrent la vie quotidienne et les savoir-faire aujourd'hui disparus, dans une mise en valeur ludique et vivante grâce aux animations réalisées par la population locale. Fêtes et événements sportifs sont organisés et un restaurant traditionnel sert des repas.

Une architecture parfaitement adaptée au climat

Comme l'expliquent les promoteurs du musée, l'architecture spécifique du Guilân est liée aux contraintes climatiques de la région: les précipitations annuelles sont d'environ 1280 mm et le taux d'hygrométrie peut aller jusqu'à 90 %, les variations thermiques vont de -2° à 37°. Ces données expliquent la forte déclivité des toits à quatre pans qui assure un bon écoulement des eaux de pluie et leur avancée qui protège les façades des intempéries. Les galeries qui ceinturent la maison assurent une bonne circulation de l'air à la saison chaude et un espace de vie et de travail. En hiver, les occupants se retranchent dans les pièces fermées, dont les murs en bois remplis de torchis procurent une bonne isolation thermique. La surélévation de la maison crée un vide sanitaire protégeant de l'humidité, utilisé comme espace de stockage, de travail pour les adultes et de jeux pour les enfants. La structure des fondations, formées d'empilements de pièces de bois sur lesquels repose le plancher, constitue un dispositif antisismique efficace. L'ossature (fondations, armature des murs, charpente du toit) est en bois, les éléments à dominante minérale (le torchis notamment) n'ont qu'un rôle annexe dans la construction. L'utilisation des pièces de bois donne lieu à des assemblages très complexes, notamment pour la confection de la charpente du toit, dont les éléments sont fixés les uns aux autres par des liens tressés en paille de riz. Les bâtiments annexes sont adaptés aux tâches traditionnelles de la région: culture du riz, élevage, sériciculture, travail du bois, etc.



Une maison du musée du Guilân

Le Professeur Mahmoud Tâleghâni, protégé du soleil par un large chapeau de paille, se laisse volontiers distraire par quelques visiteurs du chantier qui l'accapare, pour leur expliquer que les constructions traditionnelles étaient

l'œuvre des habitants eux-mêmes, qui reproduisaient le savoir-faire de leurs ancêtres sans l'aide d'aucun plan. Les techniques d'assemblage de la structure en bois utilisaient des emboîtements ingénieux qui ne nécessitaient aucun clou.

Ces quelques mots échangés font comprendre à ces mêmes visiteurs que le "Docteur", comme ses collègues l'appellent avec respect, est en train d'accomplir là une œuvre qui est à ses yeux l'aboutissement, la réalisation concrète de toute une vie consacrée à l'étude et à l'enseignement de la sociologie. Il peut en être fier. ■





Une magnanerie



Un four traditionnel à charbon

1. Directeur de recherche à l'Institut d'études et de recherches sociales de l'Université de Téhéran.
Co-auteur, avec Guy Burgel, Ali Goli et Massoud Kowsari de "L'Atlas d'Iran socio-économique et culturel", édité par l'IFRI (Institut français de recherche en Iran)
2. Respectivement actuel et ancien directeur de l'IFRI (Institut français de recherche en Iran)
3. Le bilan des phases d'étude et de démontage a fait l'objet d'une publication par l'IFRI "La maison Rafi'i, Un exemple de sauvegarde architecturale dans la plaine du Guilân", sous la direction de Mahmoud Tâleghâni, Christian Bromberger et Marc Grodwohl. Cette publication est en vente à l'IFRI à Téhéran.

FENÊTRES ACTUALITÉS DU MOIS

FENÊTRES ACTUALITÉS DU MOIS

FENÊTRES ACTUALITÉS DU MOIS

FENÊTRES ACTUALITÉS DU MOIS

FENÊTRES

LECTURE POESIE

LECTURE RECIT

FENÊTRES

CAHIER DU MOIS

PATRIMOINE SAGESSE

PATRIMOINE TRADITION

PATRIMOINE ITINERAIRE

CULTURE HISTOIRE

CULTURE LITTERATURE

CULTURE REPORTAGE

CULTURE IDEES

CULTURE ARTS

NOTE DE L'EDITEUR

organisés à Paris, Téhéran et Rasht, la participation, dans l'équipe française, placée sous la responsabilité de Christian Bromberger, de plusieurs experts: Marc Grodwohl, directeur de l'Ecomusée d'Alsace, Jean-Pierre Wieczoreck, architecte. Cinq experts iraniens ont bénéficié de l'expérience de l'Ecomusée d'Alsace, en y effectuant un stage à l'automne 2004.

Projet national mis en œuvre sous l'égide de l'Organisation iranienne du patrimoine culturel, de l'artisanat et du tourisme (I.C.H.T.O), le Musée du patrimoine rural du Guilân est financé par l'État iranien. L'Unesco, qui soutient le projet, lui a apporté une modeste participation. En outre, un protocole d'accord devrait être prochainement signé avec l'Université de Paris I-Sorbonne.

Au total, il aura fallu sept années pour mener à bien ce projet. Aujourd'hui, tous les partenaires sont convaincus du bien-fondé de l'opération et les représentants locaux sont fiers d'avoir pu contribuer à sauvegarder ce patrimoine dont ils se sentent les héritiers. L'exemple de la province du Guilân devrait faire école, le Mazandâran, qui possède un habitat traditionnel tout aussi riche et original que celui du Guilân, s'intéresse de près à cette aventure.

Un outil de sauvegarde de l'habitat traditionnel menacé

Sur place, la première maison acquise avec ses annexes l'a été à Rudbân, au nord de Lâhijân, dans une zone fertile du Guilân, où le patrimoine architectural est particulièrement menacé. Etudes et relevés ont été effectués en novembre 2003 et avril 2004. Le démontage a eu lieu en juillet 2004 et le remontage sur le site du musée, à Sarâvân (petite ville située au sud de Rasht, sur la route de Qazvin) a été réalisé d'avril à juillet 2005.[3]

Le musée de Sarâvân est ouvert à la visite depuis deux ans, les jeudi et vendredi de 7 heures à 19 heures. Le reste de la semaine, les équipes de spécialistes travaillent aux installations en cours. Il présente actuellement deux villages sur les neuf prévus à terme. Le deuxième village a été inauguré en mai 2008, au cours d'une fête organisée en présence d'un public nombreux. La fréquentation quotidienne est de 1800 à 2000 visiteurs.

Une dizaine d'ensembles d'habitations, démontés pièce par pièce sur leur lieu d'origine puis remontés et restaurés avec soin, sont regroupés sur une partie des 200 hectares arborés du parc de Sarâvân. Chaque habitation est placée dans un enclos, entourée du potager et des bâtiments d'exploitation qui l'accompagnaient sur son lieu d'origine: grange à riz, hangar, atelier de confection, magnanerie pour l'élevage du ver à soie, four à charbon traditionnel, étable, etc. Une signalisation très didactique décrit



Le professeur Mahmoud Tâleghâni

Il aura fallu sept années pour mener à bien ce projet. Aujourd'hui, tous les partenaires sont convaincus du bien-fondé de l'opération et les représentants locaux sont fiers d'avoir pu contribuer à sauvegarder ce patrimoine dont ils se sentent les héritiers. L'exemple de la province du Guilân devrait faire école, le Mazandâran, qui possède un habitat traditionnel tout aussi riche et original que celui du Guilân, s'intéresse de près à cette aventure.

L'architecture spécifique du Guilân est liée aux contraintes climatiques de la région: les précipitations annuelles sont d'environ 1280 mm et le taux d'hygrométrie peut aller jusqu'à 90 %, les variations thermiques vont de -2° à 37°.

précisément les bâtiments: nom, usage, lieu d'origine, dates de démontage et remontage, nom des participants aux travaux de démontage et remontage, etc.

Les visiteurs découvrent la vie quotidienne et les savoir-faire aujourd'hui disparus, dans une mise en valeur ludique et vivante grâce aux animations réalisées par la population locale. Fêtes et événements sportifs sont organisés et un restaurant traditionnel sert des repas.

Une architecture parfaitement adaptée au climat

Comme l'expliquent les promoteurs du musée, l'architecture spécifique du Guilân est liée aux contraintes climatiques de la région: les précipitations annuelles sont d'environ 1280 mm et le taux d'hygrométrie peut aller jusqu'à 90 %, les variations thermiques vont de -2° à 37°. Ces données expliquent la forte déclivité des toits à quatre pans qui assure un bon écoulement des eaux de pluie et leur avancée qui protège les façades des intempéries. Les galeries qui ceinturent la maison assurent une bonne circulation de l'air à la saison chaude et un espace de vie et de travail. En hiver, les occupants se retranchent dans les pièces fermées, dont les murs en bois remplis de torchis procurent une bonne isolation thermique. La surélévation de la maison crée un vide sanitaire protégeant de l'humidité, utilisé comme espace de stockage, de travail pour les adultes et de jeux pour les enfants. La structure des fondations, formées d'empilements de pièces de bois sur lesquels repose le plancher, constitue un dispositif antisismique efficace. L'ossature (fondations, armature des murs, charpente du toit) est en bois, les éléments à dominante minérale (le torchis notamment) n'ont qu'un rôle annexe dans la construction. L'utilisation des pièces de bois donne lieu à des assemblages très complexes, notamment pour la confection de la charpente du toit, dont les éléments sont fixés les uns aux autres par des liens tressés en paille de riz. Les bâtiments annexes sont adaptés aux tâches traditionnelles de la région: culture du riz, élevage, sériciculture, travail du bois, etc.



Une maison du musée du Guilân

Le Professeur Mahmoud Tâleghâni, protégé du soleil par un large chapeau de paille, se laisse volontiers distraire par quelques visiteurs du chantier qui l'accapare, pour leur expliquer que les constructions traditionnelles étaient

l'œuvre des habitants eux-mêmes, qui reproduisaient le savoir-faire de leurs ancêtres sans l'aide d'aucun plan. Les techniques d'assemblage de la structure en bois utilisaient des emboîtements ingénieux qui ne nécessitaient aucun clou.

Ces quelques mots échangés font comprendre à ces mêmes visiteurs que le "Docteur", comme ses collègues l'appellent avec respect, est en train d'accomplir là une œuvre qui est à ses yeux l'aboutissement, la réalisation concrète de toute une vie consacrée à l'étude et à l'enseignement de la sociologie. Il peut en être fier. ■




Une magnanerie



Un four traditionnel à charbon

1. Directeur de recherche à l'Institut d'études et de recherches sociales de l'Université de Téhéran.
Co-auteur, avec Guy Burgel, Ali Goli et Massoud Kowsari de "L'Atlas d'Iran socio-économique et culturel", édité par l'IFRI (Institut français de recherche en Iran)
2. Respectivement actuel et ancien directeur de l'IFRI (Institut français de recherche en Iran)
3. Le bilan des phases d'étude et de démontage a fait l'objet d'une publication par l'IFRI "La maison Rafi'i, Un exemple de sauvegarde architecturale dans la plaine du Guilân", sous la direction de Mahmoud Tâleghâni, Christian Bromberger et Marc Grodwohl. Cette publication est en vente à l'IFRI à Téhéran.

Vafs,
un village antique de la province du Centre

Mehdi HOSSEINI
Traduit par
Babak ERSHADI

Vue de Vafs

Vafs.b

Situé dans la province du Centre (Markazi), Vafs fut autrefois une agglomération mède. Pendant la période islamique, il a fait partie des villages de la région de Djébâl, qui englobait les départements centraux actuels. Lors de la première division administrative moderne de l'Iran en 1937, le village est devenu une commune du département d'Arak. Et enfin, en 2003, Vafs a été incorporé à la commune de Komidjan. Ce village se situe à 49° 23' de longitude est et 34° 51' de latitude nord.

Situation géographique

Situé dans une vallée, Vafs est doté d'un climat tempéré. La largeur de la vallée est de 10 kilomètres en moyenne, et la région s'étend sur un territoire de 23 000 hectares, représentant à elle seul un quart de la superficie du département de Komeyjân. Le territoire du bourg forme ainsi un rectangle plus ou moins régulier de 23 km de large et 10 km de long.

Le mont Gholanjeh est le point culminant de la région avec 2750 m d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Les principales zones habitées de Vafs se situent à une altitude de 2100 m. La région plutôt montagneuse, offre un bel assortiment de reliefs: plateaux, montagnes, massifs et vallées. Les 21 000 hectares de prairie de Vafs sont d'une qualité moyenne et servent de pâturage aux 15 000 têtes de bétail des éleveurs de la région. Les habitants du bourg vivent essentiellement d'agriculture et de cultures vivrières. Les vergers se trouvent au fond des vallées, sur une surface relativement limitée de 15 km². Les terres agricoles se concentrent au nord du village sur des terrains de basse altitude. La culture irriguée étant impossible en raison de l'insuffisance des nappes phréatiques, les agriculteurs de Vafs doivent se contenter de la culture sèche.

L'eau du village et de ses vergers est assurée par plusieurs sources et huit canaux souterrains

traditionnels (*qanât*) qui se trouvent tous au sud de Vafs. Les conditions climatiques et l'abondance assez importante de la végétation sont favorables à la vie de différentes espèces d'animaux sauvages: sangliers, loups, renards, chacals, gazelles, bouquetins, lapins, petits rongeurs, lézards, serpents, scorpions, tortues terrestres, aigles, faucons, chouettes, corbeaux, corneilles, rossignols, différentes espèces de pigeons, hirondelles, pics, huppes, etc.

Situation humaine et sociale

Les zones résidentielles du village de Vafs ont une superficie de 4 km², et près de 70% des maisons ont été construites au pied de la montagne Sar-Ghal'eh, située plus au nord. Vafs est composé de 12 petits quartiers, chacun organisé autour de sa propre mosquée.

Selon les recherches de deux spécialistes locaux de la province du Centre, M. Dehgân et M. Mohtât, l'histoire de Vafs remontrait au moins à 3000 ans. La proximité du village de la capitale mède, la structure des maisons et des canaux souterrains et la découverte des pièces de monnaies de différentes périodes historiques laissent à croire que le village est habité au moins depuis trois millénaires. Les vestiges de la langue antique des Mèdes, le tât, toujours vivaces dans le dialecte actuel des habitants de Vafs, permettent d'établir des liens entre les origines du village et la civilisation médique. Selon le défunt Mohtât, le nom du village est dérivé du mot avestique "Vavs" qui voulait dire "village". Par ailleurs, des spécialistes des textes avestiques et de l'ancien persan (Pahlavi), ont confirmé que le dialecte actuel des habitants de Vafs est une forme évoluée de la langue ancienne des Mèdes (le tât).

Il convient ici d'évoquer les travaux du linguiste américain Donald Stilo qui a longtemps travaillé sur le dialecte de Vafs, ainsi que sur le tât et maîtrise d'ailleurs bien les langues iraniennes dont ce dialecte.

Grâce à ses longs travaux sur le dialecte de Vafs et la publication de plusieurs ouvrages à ce sujet, il est aujourd'hui l'un des dialectes les mieux connus des milieux linguistiques à l'échelle mondiale.■



Ruelle de Vafs

Vafs.b

Divin Féminin et Spiritualité chiite

Francisco José LUIS

Le thème du Divin Féminin est l'une des constantes de la spiritualité chiite et l'une des sources de son incroyable richesse se manifestant tant dans toutes ses dimensions qu'elles soient mystiques, théologiques, éthiques ou artistiques. Au-delà de la sphère religieuse, il apparaît dans les cultures influencées par la spiritualité chiite, même quand celui-ci a été minoritaire dans certains des pays en question.

C'est le cas de l'image choisie pour illustrer cet article, tirée du fameux classique du cinéma indien *Mughal-e Azam* (1960) racontant l'histoire d'amour entre le jeune prince moghol Salim (le futur empereur Jahângir) et la danseuse Anarkali. Durant la scène en question, Anarkali rencontre Salim pour la dernière fois puisque leur amour est interdit par l'empereur Akbar, le père de Salim. Après être entrée par une porte recouverte d'or et de miroirs, elle s'assied auprès de Salim sur un trône. Elle porte une couronne montée d'une aigrette (*kalgi*), une rose et un voile blanc transparent couvrant son visage. Toute la scène est emplie de lumière et on ne saurait échapper au symbolisme visuel qui va au-delà de ce seul film. Ce symbolisme, nous le verrons plus tard, a ses racines dans la tradition spirituelle chiite concernant le Divin Féminin et a été véhiculé par certaines formes du soufisme dans les pays à majorité sunnite. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que la cour moghole était profondément imprégnée de culture chiite safavide et s'il est vrai que les empereurs moghols ont extérieurement professé le sunnisme hanéfite il n'en demeure pas moins que certains d'entre eux ont ou bien fait allégeance au chiisme duodécimain (Babur et Humayun) ou ont été profondément imprégnés par des idées soufies d'inspiration chiite[1]. Ce fut le cas par exemple de Shâh Jahân qui inspiré par les écrits d'Ibn 'Arabi construisit le Taj Mahal pour sa défunte épouse iranienne, Mumtâz. Le complexe du Taj Mahal est une réplique exacte du trône de Dieu tel qu'il est décrit dans les *Futuhât al-Makkiyya* d'Ibn Arabi. Influencé par le concept du *Insân al-Kâmil* dont il se considérait une manifestation et le concept du mysticisme romantique du *Tarjumân al-Ashwâq* qui lui faisait voir dans son épouse Mumtâz une manifestation du Divin Féminin, Shâh Jahân voulait marquer dans la pierre et par l'architecture à la fois son intense amour et ses conceptions mystiques par la construction du Taj Mahal.[2] La scène de *Mughal-e Azam* et sa symbolique ont donc un contexte historique et spirituel dignes d'être explorés de plus près.

Pour cela, il faut faire un petit rappel sur la place de la Beauté dans la spiritualité islamique. Platon affirmait que seule la contemplation de la Beauté rendait la vie humaine digne d'être vécue. La Beauté est le voile de lumière qui manifeste et à la fois cache l'essence divine, le secret divin. Cette affirmation traverse de part toute la conception de la Beauté dans la spiritualité islamique. En effet, la contemplation de la Beauté mène à la réalisation de la Vérité, ce qui explique sa centralité dans la vie spirituelle ainsi que dans les arts de l'Islam. L'éthos esthétique islamique contraste singulièrement de celui qui a dominé en Occident où domine le modèle anthropocentrique de

l'homme prométhéen et où l'art sert essentiellement à exprimer les myriades d'émotions humaines. L'art islamique dominé par une Weltanschauung théocentrique a pour fonction non seulement de célébrer Dieu à travers ses attributs - en particulier celui de la Beauté -, mais également de permettre à l'homme d'être transformé par une alchimie contemplative esthétique le menant de l'obscurité de l'ignorance aux lumières sublimes de la beauté et de la vérité.[3]

Dieu lui-même place la contemplation de la Beauté au centre du désir de créer dans le fameux hadith ul-qudsi:

"*J'étais un trésor caché et je désirais être connu. Ainsi j'ai créé les créatures afin d'être connu à travers elles.*"

Dieu manifeste Sa Beauté à travers la création et cette même Beauté est le *mazhar*, le lieu de manifestation du Divin pour les créatures, puisqu'elle est ce voile de lumière qui à la fois manifeste et cache le trésor caché. Elle rend manifeste ce qui ne peut être manifesté et rend accessible l'inaccessible. C'est ce paradoxe qui est l'essence même de la Beauté, sa raison d'être.

La Beauté est elle-même inséparable de l'Amour et leur lien est évident dans le *hadith ul-qudsi* que nous avons cité. De la conscience que le Divin a de lui-même émerge le désir de s'exprimer à travers l'acte créateur. C'est ce désir qui mène l'Unicité Divine à se manifester à travers les attributs dans la multiplicité de la création. L'expression de ce désir est la Beauté et ce qui lie l'Unicité Divine à ses manifestations théophaniques c'est l'Amour. L'Amour lui-même connaît deux mouvements essentiels. Il y a d'abord l'Amour émergeant de la conscience que Dieu a de lui-même et qui mène le trésor caché à vouloir se manifester dans ce cri d'amour qu'est l'acte de création: *Kun*! (Sois!) L'Amour de Dieu pour la création est en fait son Amour pour son aspect manifesté, le trésor manifesté, le *Deus Revelatus*. Le second mouvement de l'Amour est celui des manifestations théophaniques pour Dieu. Ce mouvement de la créature vers le Créateur clôt le cycle de l'Amour. C'est dans l'Amour que l'unité entre l'Aimé et l'Amant se fait sans que toutefois le voile de la différence ne s'estompe. En effet, sans l'Essence inconnaissable et inaccessible, l'Amour n'existerait pas, car sans secret caché la Beauté comme voile théophanique perd sa raison d'être et cesse d'exister. C'est à travers notre contemplation de Sa Beauté que Dieu prend conscience d'Elle et de Son Secret. Nier l'inviolabilité du secret



Photo du film indien Mughal-e Azam, *1960*

Aoindia

Platon affirmait que seule la contemplation de la Beauté rendait la vie humaine digne d'être vécue. La Beauté est le voile de lumière qui manifeste et à la fois cache l'essence divine, le secret divin. Cette affirmation traverse de part toute la conception de la Beauté dans la spiritualité islamique.

divin équivaudrait à tomber dans un monisme nihiliste où l'acte de création n'a aucun sens.

La manifestation la plus parfaite de la Beauté est l'Imam Eternel, le *Deus Revelatus*, la Face de Dieu, le *wajhullah* et ses manifestations historiques dans les multiples prophètes et imams.[4] De ce point de vue, Fatimah Zahra dans son aspect céleste est l'aspect féminin de la Divinité manifestée. Son statut est tel que l'Imam Hasan al-Askari affirme à propos d'elle:

"*Nous (les Imams) sommes la preuve d'Allah sur la création mais notre mère Fatimah est la preuve de Dieu sur nous.*"

L'Islam, pris dans son sens de soumission totale à Dieu, a en effet toujours existé depuis le premier jour de la création alors que ce ne sont que ses manifestations exotériques qui ont changé avec chaque nouveau prophète législateur amenant avec lui une nouvelle version de la loi divine, la shari'a, le dernier des ces prophètes législateurs étant Mohammad.

Elle est le *majma' an-nurayn*, la confluence des lumières de la prophétie et de l'imamat car elle est la preuve de l'union de ces deux lumières avant la création. Dieu dit lui-même dans un autre *hadith ul-qudsi*:

"*Ô Mohammad! Si ce n'était pour toi, je n'aurais point créé les étoiles, et si ce n'était pour 'Ali je ne t'aurais pas créé et si ce n'était pour Fatimah je n'aurais créé aucun de vous!*"

Fatimah Zahra, en tant que *majma' an-nurayn*, est également la dispensatrice de la sagesse et de la connaissance spirituelle. Elle est en quelque sorte la *Sophia* de la tradition chiite. Dans une des *du'âs* (prières) révélées par l'Imam 'Ali au grand mystique chiite Mirdâmâd, elle prend une place centrale dans un diagramme mystique semblable à un mandala, entourée du Prophète et des Saints Imams. Le suppliant est censé visualiser le Prophète et les Saints Imams autour de lui et Fatimah Zahra au-dessus de lui dispensant les lumières sapientales. En tant que Fatimah "Zahra" ("l'Eclatante", en arabe), elle la manifestation féminine du voile de Beauté et de Lumière manifestant le Divin.[5]

L'attribut de *majma' an-nurayn* possède une autre dimension moins connue que celle du confluent des lumières de la prophétie et de l'imamat. Cet autre aspect est lié à la personne de l'épouse du Prophète, Khadijah, femme d'affaire indépendante et riche possédant une fortune colossale. Cependant, il y a une dimension moins connue de Khadijah: sa dimension spirituelle. Il est généralement affirmé qu'elle fut la première convertie à l'Islam alors qu'en réalité l'Islam a toujours été sa religion. L'Islam, pris dans son sens de soumission totale à Dieu, a en effet toujours existé depuis le premier jour de la création alors que ce ne sont que ses manifestations exotériques qui ont changé avec chaque nouveau prophète législateur amenant avec lui une nouvelle version de la loi divine, la shari'a, le dernier des ces prophètes législateurs étant Mohammad. Ainsi Adam, Abraham, Moïse et Jésus furent tous musulmans.

Khadijah appartenait comme Abû Tâlib à ce groupe de personnes en Arabie qui pratiquait la version de l'Islam précédent sa version finale apportée par Mohammad. Ils appartenaient au cycle prophétique de Jésus et Abû Tâlib est le dernier Imam de ce cycle prophétique. Chaque Imam est accompagné d'un *hujjah* ou preuve. Il se trouve que Khadijah était justement le *hujjah* d'Abû Tâlib. Il est également important d'ajouter qu'elle était tout comme Abû Tâlib et le Prophète Mohammad, une descendante d'Abraham. Quand Dieu envoie un prophète, celui-ci est reconnu par l'Imam ou le *hujjah* du cycle prophétique précédent. Dans le cas de Mohammad, ce fut Khadijah son épouse et dernier *hujjah* du cycle prophétique de Jésus qui le reconnut comme prophète.

Ainsi Fatimah Zahra, en tant que

majma' an nurayn, est non seulement la confluence de la prophétie et de l'imamat mais également la confluence du cycle de Jésus et de Mohammad, le lien entre les deux cycles prophétiques; de la même manière que Marie, la mère de Jésus fut le lien entre le cycle de Moïse et de Jésus. C'est justement pour cette raison que Fatimah Zahra est appelée *Maryam al-Kubra*, la Grande Marie. Il est intéressant de noter les parallèles entre Fatimah et Marie[6], non seulement elles portent le titre de batul ou vierge, mais elles sont également les mères physiques et spirituelles de leurs enfants. En effet, Jésus et l'Imam Hussain communiquaient avec leurs mères respectives dans leurs ventres. Marie et Fatimah révèlent ainsi la nature profondément spirituelle de la maternité. C'est justement dans son aspect maternel que Fatimah Zahra manifeste également la dimension créatrice du Divin Féminin. En effet, l'un des titres de Fatimah est celui de *Fâtir* ou Créateur. De nombreux hadiths expliquent comment Dieu a créé le nom de Fatimah à partir de son attribut al-Fâtir. Ainsi représente-t-elle l'aspect créateur du Divin. C'est sous son aspect de Fatimah-Fâtir qu'elle apparaît couronnée éclatante de lumière dans certains hadiths. Cette image du Divin Féminin couronnée comme nous l'avons vu tout au début a persisté dans les cultures influencées par la spiritualité chiite.[7] Sur l'aspect créateur du Divin Féminin, Jalâloddin Rûmi écrit:

La Femme est le rayon de la Lumière Divine
Ce n'est point l'être que le désir des sens a pour objet.
Elle est Créateur, faudrait-il dire?
Ce n'est pas une Créature. (trad. Henry Corbin)

Ces belles lignes mettent en évidence l'aspect profondément spirituel de la femme. Il est tel que le Prophète a affirmé que plus la foi d'un homme augmentait plus son amour de la femme augmentait. Ce n'est pas seulement son rôle de mère-créatrice qui donne cette importance spirituelle à la femme. En effet, Fatimah Zahra est souvent décrite par son père comme une houri humaine. En outre, le Prophète insiste dans de nombreux hadiths tant sunnites que chiites sur la nature exceptionnelle de Fatimah Zahra, indiquant qu'elle n'est pas une femme purement humaine. Les récits à propos de la conception de Fatimah indiquent que le Prophète avait mangé un fruit d'un arbre du Paradis et qu'à cause de ce fruit Fatimah était une houri humaine. Les houris, ces vierges-épouses sensuelles du Paradis, sont des manifestations du Divin Féminin par lesquelles les croyants contemplent le Divin par l'attribut de la Beauté. Elles rappellent l'importance de la dimension mystique dans l'amour humain. De grands mystiques de l'Islam comme Ibn 'Arabi et Rûzbehân Baqli ont dans leur vie et leurs œuvres souligné l'importance de cette dimension romantique de la vie spirituelle. Pour le chevalier spirituel, le *javânmard*, la bien-aimée n'est pas seulement un objet des sens. Par la purification du cœur par la méditation, la prière et le *dhikr*, il parvient à contempler en elle l'attribut de Beauté car elle devient alors pour lui la manifestation de cet attribut. Par la vision purifiée du cœur, il comprend la véritable nature de son amour et de son aimée. C'est alors que l'amour de Dieu et l'amour de la femme ne sont qu'une même réalité.

L'ethos de la chevalerie spirituelle envers les femmes comme manifestations du Divin Féminin est exprimé dans la vie même du Prophète. On le voit s'occuper des tâches ménagères et montrer le plus haut respect pour ses épouses. Son amour

Il est intéressant de noter les parallèles entre Fatimah et Marie6, non seulement elles portent le titre de batul ou vierge, mais elles sont également les mères physiques et spirituelles de leurs enfants. En effet, Jésus et l'Imam Hussain communiquaient avec leurs mères respectives dans leurs ventres. Marie et Fatimah révèlent ainsi la nature profondément spirituelle de la maternité.

Pour le chevalier spirituel, le javânmard, la bien-aimée n'est pas seulement un objet des sens. Par la purification du cœur par la méditation, la prière et le dhikr, il parvient à contempler en elle l'attribut de Beauté car elle devient alors pour lui la manifestation de cet attribut.

intense pour Khadijah est bien connu et documenté. Cette même démarche chevaleresque est évidente dans son amour paternel pour sa fille Fatimah Zahra. Ses compagnons s'étonnaient de le voir se lever pour embrasser les mains de sa fille et l'asseoir à ses côtés. Dans la société arabe de l'époque, où la naissance d'une fille était considérée comme une malédiction, ses actions sont tout simplement révolutionnaires. Ces multiples mariages après la mort de Khadijah étaient motivés par le désir de protéger des femmes devenues veuves ou dans d'autres situations précaires.

L'institution du mariage est d'une importance capitale puisqu'elle donne le contexte légal et sacré pour l'amour spirituel liant le croyant et son épouse. Les époux s'appartiennent mutuellement, et embrasés par un pur amour, ils unissent toutes les dimensions de leur être tant physique, énergétique, sensuelle, émotionnelle que spirituelle dans cette union bénie par Dieu. Cette union n'est possible que par l'abandon de l'égoïsme manifesté même dans l'éthique sexuelle en Islam. Une priorité absolue est donnée à l'épouse: c'est elle qu'il faut d'abord satisfaire et c'est elle qui détermine les pratiques. Cette éthique implique un abandon du plaisir égoïste par le *javânmard*, le chevalier spirituel, qui dépassant ainsi son ego continue le grand combat spirituel, le *jihâd al-akbar*.

L'éthique du mariage pour le *javânmard*, dépasse la seule dimension légale et a donc une profonde dimension spirituelle. On pourrait voir dans le couple formé par l'Imam 'Ali et Fatimah Zahra des archétypes du masculin et du féminin, l'animus et l'anima comme les appelle C.G. Jung. On pourrait affirmer que dans ce genre d'union, la *Fatimah* en chaque épouse rend manifeste l'*Ali* présent en chaque homme et vice versa. Fatimah Zahra comme manifestation du Divin Féminin, en tant que vierge-mère, Fatimah-Fatir, *majma' an-nurayn*, houri humaine, fille du Prophète et épouse de l'Imam 'Ali, démontre qu'on ne saurait la réduire à sa seule dimension de fille, mère et épouse. Le discours de Fadaq est probablement l'occasion où tous ces différents aspects sont manifestés simultanément. Enveloppée de trois *hijâb*, elle prononce dans la mosquée de son père un discours défiant la tyrannie, défendant le droit de son époux et l'héritage spirituel de son père. Au-delà de cette dimension sociale évidente, on peut également voir dans ses trois *hijâb* les stades de la progression spirituelle que sont la *shari'a* (loi), la *tariqa* (voie) et la *ma'rifa* (connaissance) menant à la réalité divine (*haqiqa*) qui demeure toujours secrète, tel le visage de Fatimah l'Eclatante. ■

Bibliographie

Amir-Moezzi, M.A., *Le Guide Divin dans le Shi'îsme Originel*, 1992, Paris: Verdier.

Begley, Wayne E., "The Myth of the Taj Mahal and a New Theory of Its Symbolic Meaning in The Art Bulletin", 1979, Vol.61, no.1.

Chittick,W.C., *The Essential Seyyed Hossein Nasr*, 2007, Indiana : World Wisdom.

Corbin, Henry, *En Islam Iranien*, 1972, Paris: Gallimard.

Corbin, Henry, *La Philosophie Iranienne Islamique aux XVIIème et XVIIIème siècles*, 1981, Paris : Bucher/Chastel.

Corbin, Henry, *L'Imagination Créatrice dans le Soufisme d'Ibn 'Arabi*, 2006, Paris : Verdier.

Espirito Santo, Moisés, *Os Mouros Fatimidas e as Apariçoes de Fatima*, 2006, Lisboa: Assirio & Alvim.

Hollister, J.N., The Shi'a of India, 1979, New Delhi: Oriental Books Reprint.

1. N'oublions d'ailleurs pas que pendant un court moment de son histoire la religion officielle de l'empire moghol fût le chiisme duodécimain sous Bahâdur Shâh I. Sur l'histoire du chiisme dans le sous-continent indien voir Hollister: 1979.
2. A ce sujet voir Begley: 1979.
3. Pour deux essais de Seyyed Hossein Nasr sur la différence entre les deux conceptions de l'art voir Chittick 2007:171-87 et 203-14.
4. Il faut être prudent de ne pas tomber dans la faute fatale de confondre le manifesté avec le manifestant. Le *wajhullah* sont des icônes à travers lesquelles se manifeste la Lumière Divine et non des idoles capturant dans l'obscurité cette même divine dans une folie imitatrice.
Voir à ce sujet Corbin 1981:358-64.
5. Concernant cette vision de Mirdâmâd voir Corbin 1972 (IV): 30-9.
6. Il est d'ailleurs intéressant de noter au passage les apparitions d'une "dame de lumière" se décrivant comme "la dame du rosaire" aux trois petits enfants de la localité de Fatima au Portugal. Les catholiques voient en elles la Sainte Vierge Marie alors que de nombreux chiites qui connaissent ces apparitions affirment qu'il s'agit de Fatimah Zahra, elle aussi décrite dans la tradition chiite comme une dame de lumière à l'origine du rosaire islamique. Le fameux universitaire portugais Moisés Espirito Santo affirme d'ailleurs que les premières descriptions des visions par les enfants indiquent clairement que la "dame de lumière" en question est Fatimah Zahra. Voir Espirito Santo, 2006.
7. Sur Fatimah-Fatir voir Corbin 2006:174-90 et Amir-Moezzi 1992:78.

LECTURE RECIT

MANA

Samirâ FAKHARIYAN

Le robot est sans pareil et il fait tout en appuyant sur un bouton, avait dit Andrew. On charge sa batterie, programme sa mémoire, et alors, il fait tout, comme un être humain, et agit selon les ordres qu'on lui donne… Le robot peut accueillir cent personnes sans se fatiguer; en voyant arriver chaque invité, il s'approche de lui, s'incline, lui serre la main et le conduit au salon. La réception terminée, il raccompagne chacun jusqu'à l'ascenseur et appuie sur le bouton. Quand l'ascenseur arrive, il fait un signe de la main en guise d'adieu… le robot peut même sourire… Andrew racontait tout cela à la femme venue d'orient. Cette dernière le fixait du regard et lui avait demandé: et pleurer? Est-ce que le robot peut pleurer? Andrew l'avait regardé d'un air étonné: pleurer? Mais pourquoi?

L'ascenseur s'arrête au trente-cinquième étage d'un gratte-ciel de New York. Une femme vêtue d'une jupe courte couleur citron et d'une veste verte en sort. Elle regarde sa montre: une heure de retard; glisse sur le tapis rouge du couloir, regarde le numéro de l'appartement, arrive derrière la porte, s'arrête. La porte s'ouvre automatiquement. Personne ne l'accueille. Vacarme incessant de la foule et le bruit de la musique. Elle est étrangère. Elle cherche Andrew du regard mais ne le trouve pas… un homme assez grand, à l'allure soignée, avec des cheveux blonds et un pas régulier se dirige vers elle du coin du salon et lui tend la main: "Bonsoir madame, pourrais-je vous aider?"

La femme sourit joyeusement et lui serre la main. On dirait que l'homme s'étonne et regarde sa main comme une chose étrange, la femme dit:

"Je suis l'amie d'Andrew, je suis en retard, nous avions rendez-vous à quatre heures…"

L'homme relève la tête, regarde le fond du salon, et dit d'une voix monotone:

"Andrew est occupé, une fois son travail terminé, je l'appellerai."

L'homme regarde en silence l'habit bigarré de la femme et, fixant son regard sur la main de celle-ci, la touche de sa propre main droite avant de se retirer. A mi-chemin, il retourne sur ses pas, comme s'il avait changé d'avis, s'approche de la femme et lui tend la main. Elle lui serre la main avec un nouveau sourire. Elle regarde ses joues de couleur rouge vif et en saillie avant de se dire: "Cela doit être un métis indien". L'homme demande:

"Que buvez-vous?"

La femme s'assied sur un sofa et sourit d'un air las:

"De l'eau, un verre d'eau si c'est possible…"

L'homme part d'un pas bien régulier et la femme s'aperçoit qu'il regarde de temps en temps sa main droite…

L'homme rentre en portant un plateau sur la main, s'incline légèrement, et le pose

devant elle. Elle prend le verre d'eau. Boit une gorgée. Sourit:

"Merci, j'avais très soif. Asseyez-vous, vous allez vous fatiguer à rester debout comme ça…"

Et elle fait une place pour l'homme sur le sofa. Il s'assied. Maintenant, elle peut voir de près la peau rouge de l'homme et ses joues en saillie qui donnent l'impression d'avoir été façonnées par un sculpteur. La femme regarde les yeux bleus de l'homme et ses cheveux blonds.

"Vous devez être métis, votre père ou votre mère était sans doute indien. Je suis aussi orientale et vous savez… je m'appelle Mana…"

La femme attend que l'homme se présente mais ses yeux ne semblent refléter qu'une recherche désespérée.

"Voudriez-vous quelque chose à manger?"

L'homme se lève stupéfait. S'incline. La femme prend sa main:

"Non, asseyez-vous s'il vous plaît. Je ne mange rien, parlez-moi. Sincèrement, comme ça je pratique la langue, bien que je parte demain. C'est la raison de mon retard. Je suis allée pour changer mon billet. C'est difficile, ici, tout ressemble à la fin du monde, l'être humain s'y perd.

L'homme s'assied. La femme s'assied sur le côté pour lui faire davantage de place et continue:

"Vous ne m'avez pas dit de quelle province vous venez. Où habitent votre père et votre mère, votre famille?"

La femme boit une gorgée d'eau et attend. L'homme regarde d'un air embarrassé les personnes qui l'entourent et se lève pour se diriger vers une femme qui l'appelle:

"Excusez-moi, un instant". Il se lève. La femme le regarde. Le pas de l'homme perd de son assurance.

Un moment plus tard, il revient avec une coupelle pleine de fruits; une orange tombe à mi-chemin; elle heurte la pointe de son pied. L'homme regarde avec étonnement l'orange qui roule vers un coté. Les têtes se retournent et regardent avec stupéfaction l'homme et l'orange.

La femme dit:

"Ne vous fatiguez pas, asseyez-vous. Andrew a sans doute oublié notre rendez-vous et il ne sait pas que je pars demain. Parlez-moi un peu d'ici. Dites donc, je ne sais pas encore votre nom. Quel est votre nom?"

L'homme la regarde stupéfié. Ses lèvres bougent doucement mais il ne dit rien. Puis un sourire apparaît sur ses lèvres, un sourire d'impuissance ou peut-être un sourire de mépris envers soi-même. Il se relève en appuyant ses mains sur ses genoux. Ses mouvements sont chancelants et étrangers à ce milieu, comme s'il était un inconnu. Troublé, il regarde autour de lui. Il remue ses mains dans l'air. Il fixe son regard sur le fond du salon et une voix brisée et faible/aigue sort de sa gorge: "Andrew …"

Andrew dresse la tête du fond du salon, se fraie un chemin à travers la foule et se dirige joyeusement vers la femme:

"Quand es-tu arrivée?"

"Il y a presque une demi-heure"

L'homme jette un regard sur Andrew et se dirige vers la table pleine de fruits et de boissons. La femme dit:

"Andrew, je pars demain."

"Demain, n'est-ce pas un peu tôt?" En entendant un bruit de verre cassé, Andrew se retourne brusquement. L'homme debout regarde les petits morceaux des verres cassés. Andrew, étonné, se dresse à demi: "C'est impossible!"

Il appelle l'homme par un geste de la main. L'homme s'approche d'Andrew d'un pas qu'il essaie d'être ferme et régulier. Andrew relève la manche gauche de sa chemise. Il examine

un bouton. L'homme confus et déçu fuit le regard de la femme et demande en bégayant:

"Mon n…nom, quel est mon nom monsieur?"

Andrew le regarde avec étonnement et dit:

"Va ramasser les verres cassés."

L'homme s'en va d'un pas las.

Andrew murmura alors à la femme orientale: "Je pense que sa mémoire s'est déplacée."

Jusqu'à tard dans la nuit, la femme sentit le regard étrange du robot sur elle. Ce dernier vint la voir deux autres fois. Il lui tendit la main pour que la femme la serre… Andrew aussi rit et tous les deux se rendirent compte que le robot regardait sa main droite comme un objet extraordinaire.

A deux heures et demie, la femme se leva. Elle serra la main d'Andrew; le robot attendait son tour. La femme lui serra la main. Le robot écarta Andrew pour pouvoir raccompagner la femme jusqu'à l'ascenseur. Il appuya sur le bouton de l'ascenseur; l'ascenseur monta et s'arrêta. La femme se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue. Le robot s'enroua. Il ne put dire: bienvenue. Il dit…b…bien… et rien de plus. Quand la porte de l'ascenseur se referma, la femme aperçut quelque chose dans les yeux du robot, quelque chose d'étrange.

Lorsque la femme arriva dans la rue, elle entendit un bruit. Quelqu'un s'était jeté du trente-cinquième étage du gratte-ciel.

Andrew se mit à côté de la femme orientale qui stupéfaite, regardait les pièces éparpillées du robot et dit:

"Quand tu es partie, il était troublé. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé. Il a touché plusieurs fois sa joue et a regardé sa main. On dirait qu'il cherchait le baiser comme une fleur dans sa main. Puis il ne pouvait plus s'orienter. Tout à coup, il a couru vers l'ascenseur. Il a frappé à coup de poing sur la porte de l'ascenseur et est ensuite retourné dans le salon comme un homme étranger et seul, sans parents ni amis. Déçu, il m'a montré sa joue et sa paume où il n'y avait rien. Je lui ai dit: Il n'y a rien. Calme-toi! Mais lui, égaré, sans faire attention à mes paroles, regardait autour de lui. Il a tourné sur lui-même. Il s'est cogné au mur et à la porte et enfin il s'est dirigé vers la fenêtre… Tout le monde s'était levé et le regardait … J'ai soudain couru vers lui. Mais je n'ai pas pu le rattraper. Il marchait distraitement et éperdument… Son attitude était amère, très amère…

Les passants se rassemblèrent, on se passait de main en main les pièces fragmentées du robot. Parfois, quelqu'un riait aux éclats et jetait un morceau de ferraille dans un coin.

La femme orientale ferma ses yeux, refoula ses larmes et dit: "Andrew… cette fois, fais quelque chose qui peut pleurer." ■

Après l'explosion

Kourosh ASSADI

Traduit par
Shahrzad MAKOUI

La pluie était en train de tout laver. L'eau du caniveau coulait des deux côtés de la rue, à toute vitesse, et le pavé était noir et mouillé. La rue était vide. Il pleuvait fort. Un bus arriva et freina devant l'arrêt, de l'autre côté de la rue. Les lumières étaient allumées dans le bus. Il était vide. Un homme descendit de ce bus vide et courut se réfugier sous un toit, ouvrit un parapluie et se mit rapidement à courir sur le trottoir; comme s'il avait voulu rattraper l'eau qui partait. Il s'arrêta tout à coup. Il revint quelques pas en arrière et s'immobilisa devant un amas informe adossé au mur d'un magasin fermé. Il tint le parapluie et tira quelque chose de sa poche, se baissa devant l'amas, puis se remit en marche. L'amas fit un mouvement, une main en sortit et prit l'objet que l'homme avait posé devant lui. Le tonnerre grondait et la pluie fouetta les vitres du magasin. La buée les couvrait lentement. Comme caché derrière la vapeur, l'amas se mit debout et rentra dans le magasin Alborz. Toutes les lampes du magasin étaient allumées. C'était le seul endroit éclairé de toute la rue obscure. Il faisait sombre comme à minuit. Pourtant il n'était que deux heures. Deux heures de l'après-midi, un vendredi. L'amas-homme tourna le dos à la fenêtre et se mit debout au milieu de la chambre pour se réchauffer les mains sur le poêle. On entendait au loin le sifflet incessant des trains. L'autre, assis les genoux pliés sur le lit, et qui regardait l'extérieur par la vitre à moitié invisible, dit: "Un train sous la pluie."

-Il arrive ou il part?

-Peut-être qu'il s'est arrêté. Il s'est arrêté et il ne fait que siffler.

L'assis fixait la vitre, l'œil vide. Les gouttes de pluie toquaient rapidement contre la vitre.

"Un train sous la pluie et qui siffle pour rien."

Celui qui se tenait debout regarda sa montre. Il regarda le téléphone et alla prendre un pardessus, le mit et se tint un moment immobile, la main dans la poche, puis il sortit la main droite. Il ouvrit le poing et regarda le bout de papier froissé plié en quatre de nouveau, ferma le poing et mit la main dans la poche.

Le téléphone sonna trois fois puis s'arrêta. Celui qui était assis s'avança. Il posa ses talons par terre, se pencha et tira un sac de voyage noir de dessous le lit. Il ouvrit la fermeture éclair du sac et regarda dedans, la referma et se leva. Le téléphone sonna deux fois.

"Encore."

Celui qui portait le pardessus se mit devant la vitre. Elle était maintenant entièrement couverte de buée. Derrière la buée, le magasin Alborz paraissait flou. Le téléphone sonna un coup et s'interrompit.

"Allons-y."

Il se retourna. L'autre, qui portait le sac, était près de la porte. Elle était ouverte. Celui qui était devant la fenêtre, s'avança et se mit devant le poêle avec les mains en l'air pour les réchauffer mais il s'aperçut qu'il était éteint et qu'il sentait le pétrole et la fumée. Il mit les deux mains dans ses poches et empoigna dans celle de droite, le papier froissé et plié en quatre. Ils fermèrent la porte et descendirent l'escalier. Le tonnerre éclata et les vitres du palier tremblèrent. Dehors, il faisait complètement sombre.

Celui qui portait le sac dit:

"On dirait qu'elle n'a pas envie de s'arrêter.

-Tant mieux.

-Pourquoi tant mieux?

-Quand il pleut, il fait bon et tout est flou. Je n'aime pas le soleil. Sous le soleil, tout paraît nu. Tout semble terriblement net.

-Et la neige?

-Je n'en ai jamais vu.

-Il paraît que dans les pays scandinaves, il y en a partout.

-Je ne sais pas.

-Il paraît qu'il fait jour six mois et nuit les six autres. Six mois clairs, six mois sombres.

-Je ne sais pas. Je n'en ai jamais vu. J'aurais voulu être dans un endroit où il pleut tout le temps. Tout le temps."

Ils arrivèrent devant la porte du bâtiment. Celui qui portait un sac toucha la main de celui qui portait un pardessus. L'autre s'arrêta et prit le sac. Celui qui ne portait plus de sac sortit du bâtiment et fit quelques pas, regarda la rue des deux côtés, rentra et prit l'homme au pardessus dans ses bras. Il dit:

"Fais attention à toi.

-Et toi?

Celui au regard vide et aux mains vides dit:

-Moi?

-Tu préfères la pluie ou la neige?

-Je crois que ça m'est égal. Je ne sais pas, je n'y ai pas pensé."

Une ambulance passa devant eux en hurlant et s'éloigna.

Celui pour qui c'était égal tapota l'épaule de l'autre, qui remonta le col de son pardessus, changea son sac de main, sortit du bâtiment et se mit sous la pluie en fixant la rue, là où l'on pouvait voir de là-haut, de derrière la vitre, le magasin Alborz et maintenant, avec ses yeux mouillés de pluie, il ne voyait plus rien. Il faisait sombre et silencieux partout et tout était fermé. Il n'y avait personne et la pluie était fine. Fine et lente. Il fit encore quelques pas et s'avança vers la bordure du trottoir. L'eau boueuse et agitée courait dans le caniveau. Il regarda le bout de la rue. Une voiture aux phares allumés s'approchait. Elle s'arrêta devant lui. Ses essuie-glaces balayaient le pare-brise avec un bruit de crissement. Le conducteur ouvrit la portière, sortit la tête jusqu'aux épaules et demanda:

"Vous allez à la gare?" ■

L'épreuve*

Herbert MALECHA
Traduit de l'allemand par
Shekufeh OWLIA

Herbert Malecha naquit le 27 août 1927 à Racibórz, en Pologne. Suite à la mutation de son père fonctionnaire, la famille toute entière déménagea à Berlin, où Herbert entama ses études primaires. Durant la Seconde Guerre mondiale, il rejoignit tout d'abord la Luftwaffe, puis la Wehrmacht[1], et combattit sur le Front de l'Est. Fait prisonnier pas les Américains, il fut libéré en 1945, et les années qui suivirent furent les plus difficiles de sa vie. Il quitta Thüringen[2] pour fuir les persécutions russes et rejoignit la Bavière, mais sa résidence dans cet état fédéral ne fut que de très courte durée car il en fut bientôt expulsé.
Après des débuts modestes en tant qu'ouvrier d'usine et du bâtiment, agriculteur, bibliothécaire et représentant de commerce, pour ne nommer que quelques emplois qu'il exerça, il opta pour une toute autre destinée et se livra, jusqu'à l'âge de la retraite, à l'enseignement de l'allemand, de l'anglais et de l'histoire.
Publiée en 1955, "die Probe" écrite sur le modèle des nouvelles de Kleinst[3] et d'Hemingway, est aujourd'hui considérée comme le type même de la nouvelle, quoique son auteur soit très peu connu. "Prohaske und das große Leben"[4] jouit dès sa parution en 1956 d'un succès sans pareil. Dans les années soixante, Malecha compila une anthologie personnelle intitulé "Moderne Lyrik", qui est un incontournable manuel de lycée.
Cet écrivain érudit mène aujourd'hui une vie de solitaire à Schwöbisch Hall, ville située dans le nord-est du Baden-Württemberg.

Le son aigu du klaxon résonnant encore dans ses oreilles, il vit l'automobiliste grimacer. Pris de vertige, il se dirigea vers le trottoir d'un pas incertain.

"Est-ce qu'il vous a blessé?" s'enquit une voix dans la foule.

On le saisit par les coudes, mais il se dégagea avec brusquerie.

" Non, non, ça va, je vous assure" lança-t-il au vieillard qui le fixait des yeux.

Il avait mal au cœur et sentait la faiblesse de ses genoux flageolants le reprendre. Il l'avait échappé belle! Un peu plus et il aurait été renversé par la voiture, se serait relevé devant une foule bouche bée et la police serait venue. Ce n'était surtout pas le

moment de perdre espoir. S'il réussissait à se frayer un chemin dans ces rues bondées de piétons sans attirer l'attention sur lui, le tour serait joué. Son cœur cessa de battre à cent à l'heure. C'était bien son premier retour en ville depuis trois mois… sa première occasion de recroiser des milliers de gens. Il ne pouvait tout de même pas se cacher pour toujours. Il lui fallait sortir de sa cachette, reprendre désormais contact avec la vie; commencer une nouvelle existence, quoi! Il embarquerait à bord d'un navire dès que l'occasion se présenterait, avant l'hiver. Il palpa le faux passeport placé dans la poche intérieure

La longue file de voitures roulait au pas. Il évitait de frôler ceux qu'il croisait dans la rue. Ses yeux s'arrêtaient sur les fonds pâles des visages, changeant de couleurs sous les lumières des panneaux publicitaires. Il essayait de prendre le rythme de la foule, de se fondre en elle. Un mélange de voix, de bribes de conversation et de rires lui parvenaient. Son regard se posa un instant sur le visage d'une femme dont la bouche entrouverte était maquillée en noir. Des voitures démarraient; le ronronnement de leurs moteurs se faisait entendre. Le tram passait régulièrement. Des flots de gens aux regards noyés défilaient devant lui; leurs pas et paroles bourdonnaient dans sa tête. Redluff porta ses mains suantes à son col, les glissa machinalement sur son cou et s'aperçut alors à quel point elles étaient froides.

"Qu'est-ce qui me fait peur, au juste?" Il voulait le savoir. "Ces maudites illusions… Sinon, qui pourrait me reconnaître au milieu de tout ce monde?"

Mais au fond, il savait bien qu'il ne réussirait jamais à s'intégrer à la vie de ces hommes au point de disparaître, la moindre vague l'emporterait avec lui tel un liège flottant sur l'eau. Soudain, il gela jusqu'aux os. Ces maudites illusions ne lui ficheraient jamais la paix! Trois mois plus tôt son nom, Jens Redluff, avait fleuri sur papier rouge sur tous les murs et il avait fourni les gros titres des journaux. Puis, au bout de quelques temps, son nom et les points d'interrogation qui l'accompagnaient rapetissèrent et finirent par disparaître.

Il prit une rue latérale paisible; encore quelques virages et ces regroupements de gens donneraient place à quelques individus solitaires. Il faisait plus sombre ici; une odeur saumâtre provenant du port assaillit son nez .Il desserra son col et retira sa cravate. Il gelait.

Un homme sortit d'un petit café. Une fumée épaisse s'en dégagea aussitôt et une forte odeur de bière et de repas lui parvint aux narines. Le bistro était presque vide; seuls quelques soldats et des femmes portant des vêtements aux couleurs criardes y traînaient. Redluff entra. Des lampes aux abat-jours rouges étaient disposées ça et là sur des petites tables. Le juke-box situé dans un coin retiré de la pièce se mit à jouer un morceau. Un homme massif aux bras dénudés accoudé au comptoir regardait tout ce qui l'entourait d'un air absent

"Un double cognac pour moi!" lança Rudluff au serveur. Il s'empressa de poser le chapeau qu'il tenait encore en main sur une chaise. Il alluma une cigarette et en tira quelques bouffées qui ne tardèrent pas à lui couper la respiration. Qu'il fait chaud ici, songea-t-il en allongeant ses jambes pour mieux se détendre. A la musique de la guitare se mêlait celle des conversations et des rires aigus.

Le gros bonhomme derrière le bar tourna la tête vers la porte. Le claquement d'une portière se fit entendre au loin. Peu après, deux hommes entrèrent dans le

café-bistrot; l'un d'eux était petit et grassouillet, l'autre élancé. Le petit resta debout au milieu de la salle, tandis que son copain, revêtu d'un long manteau de cuir, se dirigeait vers la table voisine. Aucun d'eux n'avait ôté son chapeau. Redluff avait beau essayer d'éviter leur regard, pas moyen. Il vit un objet brillant dans la main du gros qui se penchait sur une table. La musique s'était tue. Il entendit le nègre assis à la table voisine demander "What's he want?" Il voyait avec précision le mouvement de sa bouche lippue. La jeune femme fouilla dans son sac à main, et en retira une carte multicolore. "What's he want?" répétait le Noir obstinément. Le gros s'était approché de la table où Redluff, les mains crispées, voyait ses propres ongles blanchir. C'était à croire que la salle enfumée toute entière vacillait. Il avait la certitude de devoir glisser d'un moment à l'autre, hors de cette pièce avec toutes ces tables et ces chaises. Après avoir fait le tour de la salle, le gros homme s'avança, les mains enfouies dans les poches de son manteau, vers son collègue qui n'avait pas bougé. Ils échangèrent quelques mots incompréhensibles, puis le plus petit s'approcha de lui.

-Votre carte d'identité, s'il vous plaît!

Au départ, Redluff ne s'aperçut pas qu'il tenait des menottes dans les mains. Retrouvant son calme, il éteignit sa cigarette, mais n'arrivait pas à expliquer ce qui le rendait soudain si tranquille. Ses mains ne semblaient plus toucher le tissu de la poche intérieure de son veston, on aurait dit qu'elles touchaient du bois! L'homme feuilleta doucement son passeport, l'élevant vers la lumière pour mieux le voir. Redluff compta les rides qui se dessinaient sur son front lorsqu'il fronçait des sourcils…une, deux, trois… il y en avait trois! Il lui remit son laissez-passer en disant: "Je vous remercie, Monsieur Wolters!" Pris d'une sérénité indescriptible, Redluff osa lancer: "Vous contrôlez mes papiers comme si j'étais… un criminel!" Sa voix cassante résonna dans toute la pièce, ce qui produisit une sensation étrange étant donné qu'il ne lui semblait pas avoir parlé si fort. "C'est drôle comme certaines personnes se ressemblent, non?" fut la réplique de l'officier qui ricana tout bas comme s'il venait de raconter une bonne blague. "Vous avez du feu?" s'enquit-il en fouillant dans la poche intérieure de son manteau et en y extirpant une demi-cigarette. Notre héros s'empressa aussitôt de frotter une allumette contre la table, la lui tendit et fixa des yeux les deux bonshommes jusqu'à ce qu'ils se soient éloignés.

Redluff se renversa dans sa chaise. Sa quiétude fondait peu à peu, tel un glaçon, tandis qu'il sentait naître en lui un sentiment d'impatience. Il aurait aimé pousser des cris d'allégresse. La voilà, l'épreuve ultime, et il avait su la surmonter sans se donner trop de mal. Savourant sa victoire, il remit le juke-box en marche. "Hé! Vous oubliez votre chapeau!" s'exclama le gros bonhomme qui se tenait derrière le comptoir. Une fois dehors, il respira des bouffées d'air frais en décrivant de larges demi-cercles de ses pieds. Il était aux anges; tout ça lui donnait le goût de siffler un air.

Il s'orienta vers des rues animées où les spots publicitaires des murs, les lumières et les magasins se faisaient plus nombreux. Et bientôt, il se retrouva au beau milieu d'une foule enthousiaste qui sortait du cinéma en bavardant. Quelle sensation de plaisir de frôler ainsi les passants!

-Hans, c'est bien toi? entendit-il une voix féminine lancer; on lui toucha le bras.

- Désolé, répliqua-t-il en souriant à la jeune demoiselle au visage déçu qui le

fixait.

-Elle est vachement mignonne celle-là, ne put-il s'empêcher de songer, reprenant son chemin en tripotant sa cravate.

Des voitures brillantes roulaient sur l'asphalte luisante, les façades baignaient les environs de leurs cascades de lumières chatoyantes; les vendeurs de journaux criaient les grands titres des journaux du soir. Il voyait vaguement des gens danser de par les vitres embuées; une musique assourdissante se faisait entendre jusque dans la rue. Il lui semblait avoir toute l'éternité pour se promener à son gré, comme il le faisait à présent. Doucement, il avait pris le rythme des autres et ce, sans se donner trop de mal. Il se dirigea vers la grande salle avec ses nombreuses lampes à incandescence et ses énormes banderoles, se faufilant entre les remous de la foule en passant par la place. Au bureau de location, les gens s'affairaient; se bousculaient alors qu'une musique de fond s'écoulait en flots des haut-parleurs. Ne s'agissait-il pas de la jeune demoiselle de tout à l'heure? Redluff fit la queue derrière elle et dès qu'elle eût tourné la tête, son doux parfum l'enveloppa. Il se glissa derrière elle dans l'entrée. Une douce mélodie lui parvint aux oreilles, entremêlée d'une confusion de voix. Les policiers tâchaient en vain de calmer la foule, un homme en uniforme de portier lui prit sa carte d'admission.

-C'est lui… c'est lui, s'exclama ce dernier en le désignant d'une main agitée. Tous les regards se fixèrent sur lui; un étranger en costume noir se dirigea vers lui, un objet brillant à la main. Les lumières aveuglantes des projecteurs illuminaient son visage, lorsqu'on lui glissa un énorme bouquet de fleurs dans la main. Sous le flash incessant des caméras, deux jeunes filles enjouées le prirent par la main, marchaient bras dessus, bras dessous à ses côtés lorsque soudain une voix énergétique s'écria "Je tiens à vous féliciter au nom de la direction, vous êtes bien le cent millième spectateur de cette exposition." Redluff resta figé sur place, comme s'il avait été soudain frappé par le tonnerre. Provenant des haut-parleurs, cette voix au timbre irrésistible reprit: "Et maintenant, dites-nous votre nom!"

-Redluff, Jens Redluff, s'écria-t-il, mais avant de réaliser la gaffe qu'il avait faite, son nom retentissait déjà dans tous les coins et recoins du gigantesque salon. Les policiers relâchèrent aussitôt le cordon qui retenait la foule de spectateurs applaudissant et se dirigèrent instantanément vers lui. ■

---

* Le titre allemande est "die Probe ".

1. Die (deutsche) Wehrmacht: l'armée allemande

2.Thüringen: l'un des seize états fédéraux de la République fédérale d'Allemagne

3. Bernd Heinrich Wilhelm von Kleinst (1777-1811) poète, dramaturge et journaliste allemand

4. "Prohaske et la grande vie"

Le troisième Farhâd

Extrait du recueil *Le clown ne rit pas du clown*

Hassan BANI AMERI

Traduit par
Arefeh HEDJAZI

Dernière partie

(...) "Viens ici... mon chéri!"

Et je suis allé reposer l'album sur la table et j'ai relevé la vieille femme et je l'ai installée dans un fauteuil. Il m'indifférait désormais de la voir sans son échar…

"Merci", dit-elle.

- Mais c'est incroyable…

La vieille me demanda d'aller chercher l'album. J'ai obéi. Elle l'ouvrit à la page trois.

"Tu commences à oublier, doucement, tout doucement, mon chéri."

Et elle me montra, ou peut-être était-ce Farhâd qu'elle montra, trônant sur un vélo de velours rouge et une femme à côté d'elle, grande, aux yeux verts, avec de longs cheveux noirs, libres sur les épaules. Elle avait une tache noire à la place du nez. Cette tache noire était petite et lointaine sur la photo alors que mon visage ou celui de Farhâd prenait toute la place et était beau.

"Qui est-ce?", demanda la vieille, et elle posa son doigt sur le petit visage de la femme.

"Tu peux me le dire?"

J'ai dit, après une longue pause:

"Toi, je crois."

- Ne crois pas, dis-le sûrement.

Je l'ai bien regardée. Elle voulait de la soumission et un sourire et je lui ai donné de la soumission et un sourire:

"Toi.

- Voilà, tu vois?"

Et elle me montra un vélo.

" J'ai toujours voulu monter sur ton vélo. Mais tu es comme ton père Farhâd, avare, tu n'as pas voulu me le prêter.

- Père… Farhâd?

- Tu veux encore dire que…

- Non, je veux dire est-ce que c'est possible que le père et le fils aient le même nom?

- Oui, si le père meurt jeune sans voir son enfant, la mère peut nommer son bel enfant Farhâd… c'est-à-dire le même nom que son père.

- Mais…

- N'écoute pas ce que disent les gens. Ils disent beaucoup de choses sur nous. Ils disent que mon mari a divorcé parce que j'ai attrapé la lèpre. Ils disent qu'il m'a donné cette maison pour que je ne sois pas seule parce qu'il m'aimait. Ils disent qu'il paye les officiels pour qu'on me laisse tranquille. Ils disent même qu'il m'envoie chaque mois des brassées d'or et d'agates… Ils mentent…Ils mentent tous… Ne les écoute pas."

Elle rit. Elle approcha sa tête:

"Ils disent même que tu t'es… tué avec une hache parce que je n'arrêtais pas de raconter l'histoire de Shirine et Farhâd."

Et elle rit plus fort.

"Ils sont vraiment fous. Parce qu'ils croient que mon mari est venu t'enterrer dans le jardin pour que personne ne sache rien."

Et elle me demande, après un regard tendre:

"Ils sont fous… n'est-ce pas?

- Ouais, peut-être.

- Oui, peut-être…Apprends à toujours parler surement."

Et elle me jeta un long regard.

"Farhâd!

- …

- Tu…appelles toujours mes plaies "Khosrô"?

- … Khosrô ?!

- Khosrô était celui qui…

- Non, rien, oublie !

- Regarde !"

Et elle me montra ses dessins de jeunesse.

"Joli!"

Elle avait un beau nez droit qui faisait souhaiter qu'elle n'ait jamais eu cette plaie.

" Tu vois la jolie maman que tu as… que tu avais?

- Ouais, bah, jolie elle l'était… elle l'est."

Je parlais de l'image.

"Mais alors pourquoi quand les enfants du quartier disent que ta mère est lépreuse, tu …viens regarder la hache de Mash Bâgher?

- Moi?

- Oui, toi. Toi-même."

Et elle me caressa la tête.

"Oublie cela."

Et elle me montra le dessin d'un homme qui me ressemblait ou ressemblait peut-être à Farhâd et qui s'était coiffé les cheveux vers le haut et portait de grosses lunettes.

"Tu vois comme il était beau ton père?

- Ouais, beau."

Et elle tourna la page et maintenant c'était moi et mes lèvres ou peut-être les lèvres de Farhâd sur le visage de la vieille dame.

"Tu n'as jamais embrassé ta mère comme cela."

L'album lui tomba des mains. Son souffle recula. Elle s'agrippa la poitrine et recommença à râler.

"Quoi?"

Elle tenta de sourire pour ne pas m'effrayer, mais je l'étais.

"C'est de joie.

- Je vais aller chercher un médecin."

Je voulais me lever quand elle me retint par la main:

"Non. Reste avec moi. J'ai peur de ne plus te revoir si tu pars.

- Peut-être que si le docteur vient…

- Inutile. Je suis morte depuis des années."

J'ai libéré ma main de la sienne et j'ai couru. Elle cria :

"Mon chéri…!"

Elle criait plus fort. Je n'ai pas pu partir. De l'écume lui sortait de la bouche.

"Qu'est-ce que je fais alors?

- Emmène-moi dans le jardin!

- Avec quoi ?...Comment ?

- Avec ton vélo."

Elle m'a montré un coin de la pièce. Il y avait là un vélo que je n'avais pas encore vu. Je l'ai vite apporté. Il était couvert de poussière et de toiles d'araignée. J'ai enlevé les toiles et j'ai installé la vieille femme sur le vélo.

"Vas-y!"

Je suis allé. J'ai traversé, doucement le calme des profondes pièces rouges, et difficilement l'escalier. La vieille a même failli tomber. J'étais inquiet et elle riait.

"Tu m'as finalement fait monter de tes propres mains sur ton vélo, mon petit grippe-sou."

Et elle a enfoncé ses doigts dans mes cheveux. Ils n'étaient plus des serpents pour moi. Ils étaient comme les doigts de maman Sephora qui, si elle m'avait frappé, revenaient le soir se glisser dans mes cheveux longs et j'adorais ce geste, avec sa tendresse, les nuits profondes.

Nous sommes arrivés au jardin. Les arbres ressemblaient à des ombrelles et j'ignorais ce qu'ils étaient. Je l'ai su plus tard: c'étaient des saules pleureurs.

"Maintenant creuse la terre."

Je lui jetais un regard interrogatif.

"Je veux que mon fils m'enterre de ses propres mains."

J'ai tremblé.

"MOI?" ai-je demandé.

- Je ne peux pas, ai-je dit.

- Qu'est-ce que…qu'est-ce que vous dites ?"

Elle descendit de sur le vélo. Elle tituba, trembla. Elle s'approcha du mur. Elle arracha la bêche qui pendait au mur et me la donna: "C'est ma dernière prière."

J'ai fixé la bêche, peut-être pour des années, et j'ai dit…non, je n'ai pas dit, j'ai secoué la tête:

"Non.

- Fais-le pour moi.

- Fais-le pour Shirine.

- Fais-le pour ta mère."

Je pris la bêche, les mains tremblantes et je commençais à creuser. Tant que je suis arrivé à un squelette, sensiblement de ma taille. J'ai deviné qu'il s'agissait de Farhâd le second, le fils. C'était lui. On aurait dit qu'il avait reçu un coup de hache sur le crâne. Sa main squelettique pendait sur le cadre d'un vieux vélo, semblable à celui avec lequel j'avais déplacé la vieille femme. J'ai arrêté de creuser. J'ai attendu pour que la vieille me demande pourquoi je ne creusais plus, pourquoi je traînais, mais elle se taisait. J'ai jeté un coup d'œil hors du fossé où j'étais. La vieille femme était tombée par terre. Je l'ai appelée. Pas de réponse. Je suis sorti. Je la voyais de haut. Elle me fixait avec

ses beaux yeux verts, pupilles dilatées. J'ai dit:

"Là, je…"

Et j'ai vu qu'elle ne cillait pas, que sa poitrine était immobile, qu'elle ne riait pas, qu'elle ne pleurait pas, qu'elle ne me reconnaissait plus pour son Farhâd… J'ai eu peur…Je me suis assis et je lui ai fermé les yeux avec ma paume… Je me suis relevé et je suis allé jusqu'au fond du parc, de la maison aussi, je me suis promené partout. J'ai même retrouvé la porte de la maison. J'ai fait quelques pas dehors. Je n'ai pas pu avancer. Je me suis gratté la tête. J'ai reniflé un bon coup. J'ai regardé la rue et les arbres et les corbeaux et un nuage très pressé et un immense papillon de nuit qui passait par là. J'ai dit:

" Laisse-moi partir… Qu'est-ce que tu me veux?"

J'ai soupiré. J'ai refait le chemin que je venais de faire, en sens inverse, et j'ai regretté, de nouveau, d'être entré dans la maison. Je suis allé m'assoir à côté de Shirine, je l'ai bien regardée. Je me suis arraché la moitié de la lèvre avec mes dents et j'ai fini par lui demander: "Qu'est-ce que tu veux de moi?"

J'ai vu que je ne pouvais pas le faire. C'est-à-dire que j'en étais complètement incapable. Même quand j'ai approché mon visage de sa joue froide et ridée et toute flasque, rien n'était comme je le désirais et craignais. Je me rappelle simplement que je me suis senti heureux quand je lui ai demandé si ça allait maintenant.

Ou alors:

"Tu es satisfaite, maintenant?"

Je me souviens aussi de m'être levé. Et d'être sorti. Je suis sorti sans me changer. Un vieil homme descendait de voiture. Il avait de grosses lunettes et quand il me vit, il demanda:

"Alors, ce Farhâd qu'on dit retrouvé, c'est toi?"

Il rétrécit ses yeux derrière les lunettes pour mieux me voir, et j'ai deviné qu'il s'agissait du même type de la photo qui portait des lunettes et qui avait été autrefois l'époux de Shirine. Autrement dit, Farhâd le père, Farhâd le premier. Je l'ai dépassé doucement sans m'arrêter. Je ne sentais rien. C'est-à-dire que je ne voulais même pas le voir trop longtemps, ou dire quelque chose, ou préciser au moins où est Shirine, ou qu'est-ce qui s'est passé entre nous, ou tout simplement ce que je fichais là-bas. Je ne sais pas comment j'ai retrouvé ma maison. Je sais seulement que j'ai reçu une bonne raclée de papa qui voulait savoir où j'étais, où étaient mes vêtements, d'où venaient ceux que je portais et pourquoi j'avais effrayé Tahmouress, qui avait envoyé son abruti de père voir le mien. J'ai reçu la raclée sans moufeter et sans me permettre une seule seconde de pleurer. La pensée de Shirine ne me laissait pas tranquille. Je me suis levé.

Mon père me demanda: "Où?" sur le ton de "T'en veux une autre?"

Maman Sephora me demanda: "Où?" sur le ton de "Chéri, je t'en prie, ça suffit. Assieds-toi avant qu'il ne se fâche."

Mahtadj dit: "Il va revenir tout de suite." Comme si elle disait: "Vous l'avez tué. Vous ne penser pas que ca lui suffit?"

Je suis descendu. J'ai ouvert la porte en disant "La ferme!" aux ronchonnements de madame Afsar, ce que je n'avais jamais osé faire auparavant. Et je suis allé m'assoir près du caniveau. Le costume blanc de Farhâd baignait dans la fange du canal. C'était mon père qui avait fait ça. Je l'ai sorti de l'eau et je l'ai mis, comme ça, mouillé et je me suis mis

à vociférer: "Arghhh!!!"

Mahtâdj et son ombre sont venues s'asseoir près de moi et commencèrent à jouer avec la vase de leur pied gauche. Elles m'ont demandé: "Tu ne veux pas me le dire?

- Tu ne me croirais pas si je te racontais."

Toutes les deux m'ont fixé, la bouche ouverte, attentives.

Je les ai regardées droit dans les yeux et j'ai dit:

"Aujourd'hui, je n'étais pas moi."

Les deux petites sandalettes se détachèrent de leurs pieds et l'eau vint les emporter toutes deux avec elle.

"Aujourd'hui, j'étais le rêve d'une vieille dame."

L'eau est venue et a emportée mes sandales.

Epilogue

Aujourd'hui, je suis toujours Farhâd le troisième.

Je raconte tout cela pour que tu saches tout ce que j'ai souffert. J'avais manqué de courage devant mon copain. Il m'avait prouvé que je n'aurais pas dû me laisser faire par l'autre avec ses remarques. Je lui ai dit que ça ne s'était pas passé exactement comme ça, mais il m'a dit que si, j'avais répondu à ses remarques, j'étais rentré dans son jeu, et il m'a dit de ne pas commencé à me justifier, puis j'ai demandé pourquoi l'eau était si chaude et il a enlevé ses lunettes pour les nettoyer. J'ai commencé à me promener dans la pièce en disant:

"Mais tu es vraiment bête. Pourquoi tu ne veux pas comprendre?"

Je parlais plus à moi-même qu'à lui. Mais je voulais lui faire croire que je m'adressais à lui. Il souriait et nettoyait ses lunettes avec un pan de sa chemise. Puis il est tombé mort. Comme ça. Sa tête sur le fouillis des papiers du bureau, les cheveux sur les yeux, les yeux ouverts et les lunettes entre les doigts. Je ne voulais pas croire qu'il était aussi simple de mourir, même si j'avais déjà vu des morts plus rapides. J'ai juste pu enlever ses lunettes, aller les cacher quelque part où peut-être plus tard je pourrais aller les voir, leur rendre visite, les regarder attentivement et me rendre compte que l'empreinte de son doigt, sûrement l'index, était resté sur le coté gauche du verre droit des lunettes; rire et dire: Salut!

Comme si j'avais dit salut à un ami, après des années de séparation. Et puis j'ai pensé que cette trace de doigt sur le verre me suffisait, finalement, pour les moments de solitude. Pour les moments où je sentirais que je n'aurais pas dû capituler, même devant moi-même. Maintenant, quand je suis las de quelqu'un, de moi-même plus que de tout autre, je viens, je sors les lunettes de leur tiroir spécial, je les mets sur mon bureau, je règle la lumière de ma lampe, je mets mes mains sous le menton et je me plonge dans la contemplation des arabesques de l'empreinte, comme une célébration personnelle, à moi seul. Désormais, je connais par cœur les lignes de cette trace. Jamais, même dans les pires moments, je n'ai essayé de me faire pleurer avec le souvenir de mon ami. J'ai plutôt envie de rire quand je dis salut à son empreinte. Et c'est cela qui est dur. Je suis très différent de Shirine. Elle aurait voulu que quelqu'un vienne découvrir l'empreinte sur les lunettes de ses disparus, qu'il aille la montrer à tout le monde, qu'il dise à tout le monde combien de secrets avait son cœur, quelle lionne elle avait été. Elle voulait un cri, moi le silence. Et il n'y a eut que moi pour plonger dans son

histoire, pas Tahmouress ou Mehrân ou Teymour.

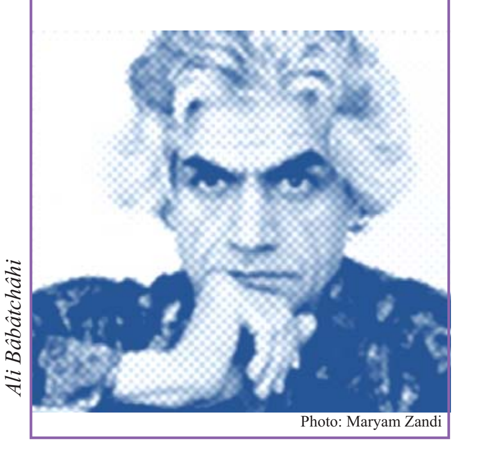
A l'époque, je ne comprenais pas tout cela. Je comprenais juste que je devais m'y mêler. Maintenant que j'y pense, je crois que Shirine n'était pas du tout telle que je l'ai dessinée. Peut-être qu'elle avait simplement été une vieille femme qui s'était un jour trouvée sur mon chemin, qui s'était agenouillée devant moi, avait mis ses mains sur mes épaules et demandé: "Tu n'as pas vu mon Farhâd?"

Et qui était partie ensuite. Qui ne s'était même pas retournée pour me regarder, en s'éloignant de plus en plus. Peut-être que tu me demanderas qui est alors cette Shirine, qu'est-ce qu'elle est; n'est-ce pas toi qui a lancé ce jeu? Et moi je ne peux pas, je veux dire que ce n'est pas possible, je parle du présent, que je ne dise pas que ces deux Shirine étaient différentes l'une de l'autre, et que je préfère maintenant celle que j'ai créée, non celle qui avait peut-être vraiment été. Maintenant, je veux crier mes souffrances, tout comme ma madame Shirine qui eut ses Farhâd premier et deuxième et dont je fus le troisième. Elle est désormais plus réelle pour moi. D'une existence semblable à toutes les autres. Elle est plus vivante que les autres puisque la fille de mon ami a compris que j'avais gardé les lunettes de son père. Elle a compris la signification de l'empreinte. Elle m'a aussi fait comprendre qu'elle comprenait que je lui donnerais son père ou non. Elle est jeune, sept ans peut-être, mais elle sait qu'elle doit me demander son père. Car je détiens son empreinte. La vieille dame ne s'appelait sûrement pas Shirine. C'est moi qui l'ai appelé comme ça. Son regard me resta de mon enfance et devint cette Shirine que vous avez connue. Comme si elle avait voulu me dire "crie ma douleur, plus tard, si tu peux". Sa douleur m'est restée dans l'âme. Elle faisait partie de ces gens qui n'aiment pas se découvrir trop vite. De ceux dont les regards deviennent les cris dans les années qui suivent. Elle m'a donné son regard contenant ce cri pour que je fasse de ce regard un appel. C'est ce que j'ai fait. Je ne veux pas raconter toutes les larmes que j'ai versées quand j'ai tué Shirine. Je n'ai pas l'habitude de trop montrer mes sentiments. J'ai même ri en voyant mon ami mourir. Mais plus tard, après avoir tué Shirine, je suis resté plus d'une heure à pleurer tout seul. Cette Shirine était imaginaire, mais mon ami et la vieille passante ne l'étaient pas. Le sanglot resté coincé dans ma gorge depuis ce temps là s'est transformé en larmes pour une créature imaginaire.

Mais ne crois même pas à cette confession. Ce récit n'est racontable que si j'omets un tas de souvenirs. Peut-être reviendras-tu me voir plus tard et je serai autre et je dirai que cette vieille dame n'était qu'un mensonge et c'était Shirine qui me l'avait fait imaginer. Ce jour n'est pas très loin, mon ami. Je n'ai pas le cœur de t'appeler par ton nom. Tu es peut-être la petite fille de mon ami, ou Shirine, ou la vieille dame ou ma fille, ou, qui sait, moi-même. Et rien n'est plus important que cela. Dans l'état où je suis, avant que personne ne change d'identité, je serais l'unique Farhâd le troisième. Et c'est ceci qui m'est doux. / Daniâl Delfâm. ■

Ali Bâbâtchâhi et une nouvelle définition de l'amour

Khadidjeh NADERIBENI


Ali Bâbâtchâhi
Photo: Maryam Zandi

En poésie, lorsque nous nous confions à un "lui" intérieur, il prend de l'ascendant sur tous les aspects de notre monde mystérieux, même s'ils sont tout à fait différents les uns des autres... Nous lui fournissons une clé fantastique qui lui ouvre les portes et les armoires poussiéreuses (de l'intérieur). Et grâce aux rayons de sentiments et de bienveillance que nous émettons envers les objets, notre "lui" devient un "pur observateur". A partir de ce moment, nous faisons la cour non seulement à la blancheur du papier, à la coquetterie de la plume et à la tranquillité de la chambre, mais aussi à toute molécule de l'univers. On dirait que nous possédons la clé du monde, lequel devient poésie pure. Un poème, somme de toute joie et de toute peine. C'est au travers de l'harmonie paradoxale de ces joies et peines que l'on peut découvrir une musique merveilleuse, rendant, outre l'amour, sens à la vie et à la mort, et même à notre moi poétique.

Exprimant le tempérament contestataire du poète, la poésie de Bâbâtchâhi explore l'amour et la société, reflétant parfois une couleur locale provenant de son enfance à Bouchehr[1]. Son langage est simple, mais ne dédaigne pas les ornements stylistiques. La vie littéraire de Bâbâtchâhi ne se résume pas à sa carrière poétique, il est en outre prosateur et critique. Ses recueils les plus importants sont:

Le monde et ses éclats mélancoliques (1348/1969); *De la génération du soleil* (1353/1974); *Le son du sable* (1356/1978); *Le chant des marins* (1368/1989); *Recueil poétique* (1369/1990)

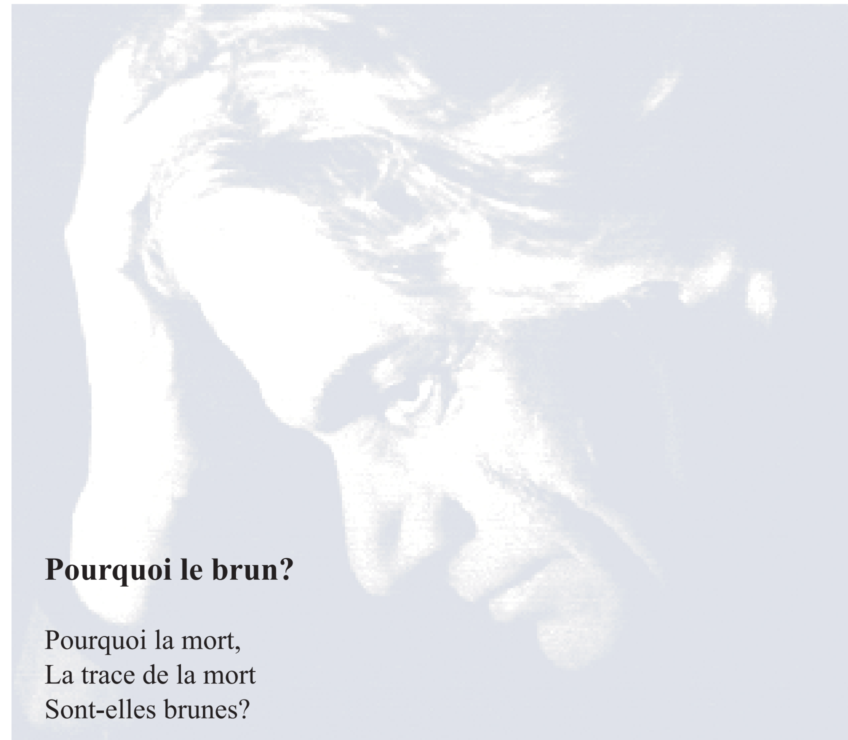
A moins que tu ne viennes

De ton retour je suis autant enchanté
Qu'un enfant
De l'arrivée de la fête
Qu'une hirondelle
Du matin de printemps.

Et moi
Je suis de ta visite
Tellement occupé dans ton miroir
Que j'ai perdu conscience
D'un monde passant de toute part
Aux saisons sanglantes, aussi,
Est-il possible l'amour

...
A moins que tu ne viennes
A moins que tu n'apparaisses de la fleur
A moins que tu ne descendes du soleil
Sinon le jour
Ne sera qu'un cercueil, sur les épaules des nuages
Qui nous amène
Jusqu'aux horizons inconnus
Et l'amour
Est une gazelle mourante
Qui met la tête sur les épaules de la pluie

Hélas!
Moi
Où dois-je te revoir ? brillante étoile!?
Sans toi
Je vieillirai
Avant l'arrivée de l'aube.



Alibabachahi

Pourquoi le brun?

Pourquoi la mort,
La trace de la mort
Sont-elles brunes?

Pourquoi les feuilles tombées sur la piste de la mort,
Sont-elles brunes?

Pourquoi la mort,
Pourquoi la feuille, sont-elles brunes?

Par ce secret, le verre brise
Et le pot, par cette couleur
Et le miroir, par ce mot.
La maison s'enflamme par ce terme, par cette musique
Tant de mots, tant de secrets, tant de couleurs, tant de...

Pourquoi le mot, la parole, la couleur, le pot
Sont-ils bruns?
Pourquoi la feuille,
La mort, sont-elles brunes?

La mort
Me regarda
Au-delà du mot
Au-delà de la couleur
Au-delà du parfum
Au-delà d'une nouvelle mélodie
De ses yeux bruns
....

Source:
Ya'aghoubchâhi,
Niâz,
Acheghânehâ,
Téhéran,
Hirmand, 1377.

1. Province du sud de l'Iran, au bord du Golfe Persique.



Journal de Téhéran
5 Mordâd 1316
27 Juillet 1937

Le film et l'Iran

Docteur V. Badal

Monsieur le Docteur V. Badal, propriétaire de la grande maison de production de films cinématographiques Badal installée à Berlin, et dont tout Téhéran a pu apprécier le travail lors de la présentation du film Moscou· Changhaï qui passe actuellement au Cinéma Maïak, traite de main de maître du problème cinématographique au point de vue international et ses répercussions en Iran.

Nous commençons aujourd'hui la publication de cette étude qui intéressera particulièrement nos lecteurs amis du cinéma.

Importance du film dans la vie des peuples

L'Art cinématographique est l'une des plus récentes formes de l'Art dans l'histoire du monde. Il y a environ 40 ans parut le premier brevet des Frères Lumière à Paris. Le film fut tout d'abord considéré comme un jouet. Personne ne le prit au sérieux: Aussi, qui aurait pu alors songer que cette invention conquèrerait à pas de géant tout l'univers et entrainerait dans sa voie des millions et des super millions.

Lorsque, au début du film, les images scintillantes furent montrées dans les music-halls, elles obtinrent un succès d'hilarité. Aussitôt après, les baraques foraines s'emparèrent de cette invention comme attraction lucrative pour leurs exhibitions dans les foires et par des annonces tapageuses, elles attiraient le public à ce spectacle. Que cela n'ait pas contribué

à augmenter le prestige du film est tout à fait compréhensible, mais celui-ci faisait malgré tout son chemin. Des baraques foraines il sortit des palais. La force de suggestion du film passionnait les masses et ne s'arrêta pas; le plus grand sceptique, qui parlait du film avec mépris, devint un spectateur assidu du cinéma. L'accroissement de l'intérêt des masses pour le film éveilla l'esprit spéculatif d'entreprises sans conscience qui voulurent tirer parti des plus mauvais instincts de l'homme et se lancèrent sur le marché des films établis pour satisfaire ces bas instincts. Nous eûmes alors à subir des films d'un genre douteux avec des titres éhontés.

Les gouvernements furent obligés dans presque tous les pays d'établir des censures de films pour protéger la moralité publique de tels excès. Et aujourd'hui encore, le film n'a pu se libérer de faire des concessions à la soif de sensation des masses. Mais justement et par cela même que le film saisit les hommes dans leurs faiblesses et les attire à lui, il a une valeur énorme pour guider les masses vers la bonne direction et est un instrument irremplaçable dans les mains du Gouvernement pour diriger le peuple dans ses vues politiques, universelles et morales selon le sens de l'idéologie de l'Etat.

En 1914, pendant la guerre mondiale, les Etats-majors reconnurent la valeur de propagande du film, d'une part pour maintenir l'enthousiasme dans leur propre pays, d'autre part pour détruire le moral de leurs adversaires en propageant des films tendancieux, établis dans ce but. Là et pour la première fois, différents Etats en guerre prirent un vif intérêt au film.

Mais, ce n'est qu'après la guerre que le film prit un essor énorme. Déprimés par les souffrances de la guerre meurtrière qui venait de finir, les peuples cherchaient dans les cinémas du repos, du changement et de la distraction. L'afflux de nouvelles masses dans les cinémas entraîna avec lui un développement rapide et correspondant de l'industrie du film dans les grands Etats, de sorte que bientôt, dans les principaux pays producteurs de films: Amérique, Allemagne, France et Angleterre, l'industrie du film devint au point de vue économique un facteur puissant et important dans la vie de ces peuples. Il s'ensuivit l'accroissement de l'importance sociale du film également dans les pays ne possédant pas d'industrie du film et qui devinrent des acheteurs de films constants.

Ce développement, unique dans l'histoire de l'humanité, de ce jeune art prit une telle extension technique et artistique que l'on était obligé de rire si on avait l'occasion de voir un film qui, peu d'années auparavant, avait obtenu un succès énorme et qui techniquement non seulement était inférieur, mais ne correspondait même plus à notre mentalité.

Peu de temps après l'invention du cinéma, déjà au début de l'année 1900, les inventeurs de différentes nations

s'occupèrent à côté du film muet également du film parlant, de même que du film en couleurs et du film en relief. Nouvellement, on s'occupe intensivement de l'invention de la télévision radiographique, de la transmission au loin des films par télégraphie sans fil, pour donner à chaque possesseur d'appareil la possibilité de visionner chez lui des projections cinématographiques. Cette dernière invention est encore dans la période d'enfance et on ne peut prévoir aujourd'hui sous quelle forme elle se réalisera.

Tandis que le film muet se répandait rapidement, les expériences avec les autres recherches (film sonore, film en couleurs, film en relief) n'avançaient que très lentement. On manquait de base pour le développement de ces inventions. Par suite du développement extraordinairement rapide du film muet, il était économiquement impossible d'exiger des propriétaires de cinémas et des autres industries adjointes de consacrer des sommes énormes à la transformation des cinémas pour une nouvelle sorte du film. Aussi, pour les films sonores, en couleurs et en relief, les inventeurs furent-ils obligés de tenir compte des appareillages de films muets existants et de modifier ces inventions pour que l'exploitant ne soit pas obligé de rejeter des appareils coûteux ou de transformer son cinéma. Cette restriction a jusqu'à aujourd'hui entravé la carrière du film en couleurs et du film en relief mais elle n'a pu empêcher l'arrivée du film sonore.

En 1929, les Américains introduisirent le film sonore aux Etats-Unis. Après des réactions du début dans les autres pays, presque tous furent forcés d'adopter également le film sonore. Cette transformation du film muet en film sonore conduisit à une révolution, au vrai sens du mot, dans la vie économique du cinéma. Des sommes énormes furent perdues. De nouveaux capitaux formidables furent investis. Beaucoup de grandes entreprises furent ruinées et il naquit de nouveaux trusts cinématographiques. L'amélioration des modes d'expression muette fournie par le son et la parole amena, en dehors des nouvelles possibilités techniques et artistiques, une situation tout-à-fait nouvelle sur le marché mondial. Le film avait été jusque-là une chose internationale, établie de façon à être comprise par la plupart des peuples du monde; le film sonore doué de la parole devint de plus en plus national, et il y avait aussi le danger que les pays possédant des industries du film très développées imposeraient leur langue aux autres pays. Jusqu'à aujourd'hui, cette situation est devenue toujours plus critique. Par suite de la parole, le film s'éloigna du domaine de la fantaisie pour se rapprocher de la langue donnant ainsi au film un caractère national, et pour beaucoup de pays la question devint brûlante de savoir de quelle façon ils pourraient libérer leurs peuples de l'influence des langues étrangères.

La difficulté de trouver une solution est aujourd'hui grande pour les pays ne produisant pas eux-mêmes des films

parlants. A peu d'exceptions près, les gouvernements et ces Etats furent obligés de trouver un compromis. On autorisa l'importation des productions en langues étrangères, mais on imposa qu'en dehors des rares théâtres destinés aux étrangers, tous les films devraient être doublés dans la langue nationale ou au moins être projetés avec des sous-titres dans la langue du pays. A côté de ces règlements, il fut établi des films nationaux suivant l'importance du pays avec l'aide du gouvernement ou avec le soutien financier des services officiels.

Si, déjà au temps du film muet, l'intérêt de la part du gouvernement s'était accru dans les différents pays, le film sonore obligea les gouvernements de tous les pays à s'intéresser à l'économie du film au point de vue politique national.

Le chef du gouvernement italien Mussolini prit une résolution énergique pour l'Italie. Il n'autorisa l'importation en Italie de films étrangers qu'à la condition que ces films seraient projetés en langue italienne. Les pays producteurs n'avaient aucun intérêt à établir une version italienne des films faits pour leur propre zone et qui trouvaient un débouché dans de nombreux autres pays, d'autant plus qu'une telle fabrication rencontrait des difficultés, que les artistes ne connaissaient pas la langue italienne; aussi, l'industrie italienne prit-elle l'initiative de mettre en italien les films de langue étrangère. Il est possible techniquement d'enlever du film sonore la langue et d'enregistrer dans une autre langue les phrases parlées, par un nouvel enregistrement sans images, mais les mots prononcés doivent correspondre aux mouvements de la bouche de l'artiste cinématographié dans le film original. Cette technique s'est développée et il est possible pour presque chaque langue, en particulier pour celles qui sont riches en modes d'expressions, comme par exemple la langue persane. De cette façon, on eut la possibilité de projeter dans les cinémas italiens et en langue italienne des films enregistrés en Amérique en langue anglaise avec les mêmes stars américaines. Les conditions d'amortissement étaient de toute manière beaucoup plus favorables, car un tel enregistrement ultérieur de la voix, occasionne des frais beaucoup moins élevés que l'établissement du film lui-même.

Pour donner une idée des capitaux énormes investis dans la production des films, je voudrais indiquer quelques chiffres comparatifs. Les prix de revient diffèrent considérablement selon les différents pays aussi bien dans leurs limites maxima que dans leurs limites minima; cela provient de la grande différence qui existe suivant les pays pour les dépenses des artistes de renom qui touchent des gages énormes, pour les frais de studio, sur la rapidité du travail - car on sait que dans la production cinématographique le temps est de l'argent - et enfin pour tous les autres frais de la production. Il faut ajouter encore qu'automatiquement, dans les pays où on produit et où on exporte beaucoup, les exigences de qualité et de

perfection technique sont très grandes dans le public même et que pour l'exportation un certain niveau de qualité doit être atteint pour pouvoir concurrencer les films des autres pays producteurs.

Le film le meilleur marché produit en Allemagne coûte en moyenne Rials 1.665000.-, le plus cher Rials 9.990.000.

Le film le meilleur marché préparé en France coûte Rials 792000.-, le plus cher Rials 5.500000.-.

Le film le meilleur marché préparé en Angleterre coûte Rials 1.320.000.-, le plus cher Rials 19800000.-.

En Italie, où l'exportation ne vient pas en ligne de compte et où les films doivent être amortis dans leur propre pays, les frais de production s'élèvent de Rials 942 000 - à Rials 1.320.000.-.

Font exception les films que l'Etat subventionne dans une proportion bien plus forte que la production normale. Ainsi pour le film "Condottieri", produit cette année, il a été dépensé 8.880.000 Rials tandis que le film "Scipio Africano", qui traite de la fondation de l'Empire Romain pendant la guerre contre Annibal a reçu de l'Etat une subvention de Rials 15.760,000.-.

En Autriche, les conditions sont les mêmes qu'en Allemagne, car 1a production qui y est faite en langue allemande, a l'Allemagne comme principal débouché.

En Suède, les conditions sont les mêmes qu'en Italie.

En Hongrie, en Tchécoslovaquie et en Pologne, il n'est produit de film que pour le pays même et dans sa propre langue; les prix varient de Rials: 462000 à Rials 660.000 par film, mais ces pays qui possèdent des ateliers de production importants et très modernes, ont de temps à autre la possibilité, pour relever leur production locale, d'établir une version en allemand ou en français, pour lesquelles s'imposent les grands frais de production en versions étrangères.

Le Japon, qui s'est très fortement développé et qui possède une propre industrie, est le pays de production le meilleur marché pour les films nationaux en raison de circonstances favorables et d'un travail de réalisation sérieusement organisé. Les films en langue du pays y coûtent en moyenne environ 200 000 Rials.

Voici maintenant quelques indications sur l'intérêt général que les gouvernements montrent pour le film: en URSS, le film est étatisé. Les dépenses pour la création des films sont énormes.

En Allemagne, après l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes, l'intérêt de l'Etat pour le film passe au premier plan. Le cinéma fut placé sous la direction personnelle de M. Goebbels, ministre de la propagande. Tout en laissant à cette industrie son caractère privé et indépendant, le gouvernement

facilite à tous points de vue l'extension du cinéma qui bénéficie aussi parfois d'importants subsides.

En Italie, grâce à une forte subvention de l'Etat, on a construit cette année une Cité géante du film sur un terrain de 600 000 mètres carrés. Trente studios de prises de vues, munis d'appareils les plus modernes, sont en voie de terminaison. Quelques-uns de ces studios fonctionnent déjà. Dans l'ensemble le gouvernement s'intéresse à tout ce qui concerne la cinématographie et fait le nécessaire pour aider et soutenir cette branche industrielle.

En Tchécoslovaquie également, l'Etat aide son industrie cinématographique. A cette fin, depuis 1927, d'importants crédits sont prévus dans le budget de différents ministères.

En outre, le gouvernement a fortement taxé l'importation des films étrangers et créé un fonds cinématographique qui sert à soutenir la production des films.

En Roumanie, le gouvernement a créé, en 1929, un fonds cinématographique s'élevant en rials à 6 600 000 par les recettes d'une loterie; en automne 1936 le gouvernement disposait d'environ 10 000 000 de rials pour aider les films de propagande.

On peut dire que dans presque tous les pays l'Etat soutient financièrement et aide l'industrie cinématographique. Lorsqu'il y a une production de films, que cette production soit grande ou petite, l'intervention directe ou indirecte de l'Etat est beaucoup plus active. Il est d'ailleurs appuyé pleinement dans cette voie par la tendance nette de toute la population à accorder sa préférence aux films tournés avec la langue nationale du pays. Dans ce cas, aucune obligation n'est imposée aux cinémas pour donner exclusivement des films dans la langue nationale, cette préférence étant pratiquement garantie par l'accueil fait par les clients des salles cinématographiques. Les films en langue étrangère sont alors tournés dans une ou deux salles des grandes villes, soit à titre de curiosité, soit pour les étrangers domiciliés dans cette ville.

Ce cas, pour ainsi dire psychologique, a eu d'ailleurs une répercussion identique en Iran si l'on se rappelle le succès obtenu par les films parlants persans montrés dans les salles cinématographiques de Téhéran ou des provinces et que l'on continue à tourner toujours depuis des mois et des mois alors que les cinémas de premier ordre sont obligés de changer deux fois par semaine leur programme pour satisfaire leur clientèle. ■

Arasbârân

N. Nouri
Traduit par
Mahnaz RÉZAÏ

Arasbârân, Ârâz bâr ou Gârâ Dâgh est une région montagneuse s'étalant sur une superficie de 12 200 km2 et située au nord de la province d'Azerbaïdjan de l'ouest et au sud de la rivière Aras, près des villes de Meshkin Shahr, Moghân, Sârâb, Marand, Tabriz et Ahar. Arasbâran jouit d'un climat de montagne relativement doux, et il y pleut beaucoup. Ces abondantes précipitations ont sans doute favorisé la formation d'une grande forêt de 120 000 hectares rassemblant plus de 180 espères d'arbres et de nombreuses plantes rares. Arasbârân est également connue pour ses hautes montagnes, dont le point culminant atteint 3000 m. Selon les historiens, les peintures et gravures anciennes retrouvées sur les pierres de ces montagnes attestent que des hommes vivaient dans cette région plusieurs milliers d'années avant J.-C.

Les anciens noms de cette région peuvent également nous fournir quelques informations sur son passé. Ainsi, dans les livres historiques et géographiques, elle est appelée Gârâdâgh, Gârâcâdâgh et Kârâdâgh. L'appellation de "Gârâdâgh" fait sans doute référence à l'existence de pierres comme le basalte donnant une couleur noire aux montagnes. Le mot "gârâ" s'oppose également au mot "petit", évoquant ainsi la grandeur et la majesté du lieu. En 1934, à la demande de l'Académie de la langue et de la littérature persanes, "Gârâdâgh" fut renommée "Arasbârân". En effet, à l'époque de Rezâ Khân, la plupart des noms de régions, notamment en Azerbaïdjan, furent persanisés soit par un remplacement du nom original, soit en y ajoutant un suffixe persan. Le mot "Arasbârân" fut ainsi employé depuis la dynastie des pahlavis. Sous la dynastie des Ilkhanides (XIIIe-XIVe siècles), cette région était encore désignée par le nom de Gârâdâgh.

Cette région abrite de nombreux sites touristiques dont la forteresse de Bâbak, située à 5 km au sud-ouest de la ville de Kaleibar, la forteresse de Djochin, le tombeau de Pir Safâ... L'existence de mines d'aluminium, de fer, d'argent, de cuivre... constitue les principales ressources naturelles d'Arasbârân, qui est également une région agricole où sont cultivés du blé, de l'orge, du riz, des pommes, du raisin et des tomates. Les revenus de ses habitants sont principalement issus de l'agriculture ainsi que de l'élevage de moutons et de chèvres. La fabrication de tapis tels que le gelim ou le pâlâz constitue l'essentiel de l'artisanat local. ■



Wikipedia

La forêt d'Arasbârân

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

Adressez votre virement à l'ordre de: Etela'at
Chez Barclays Bank PLC

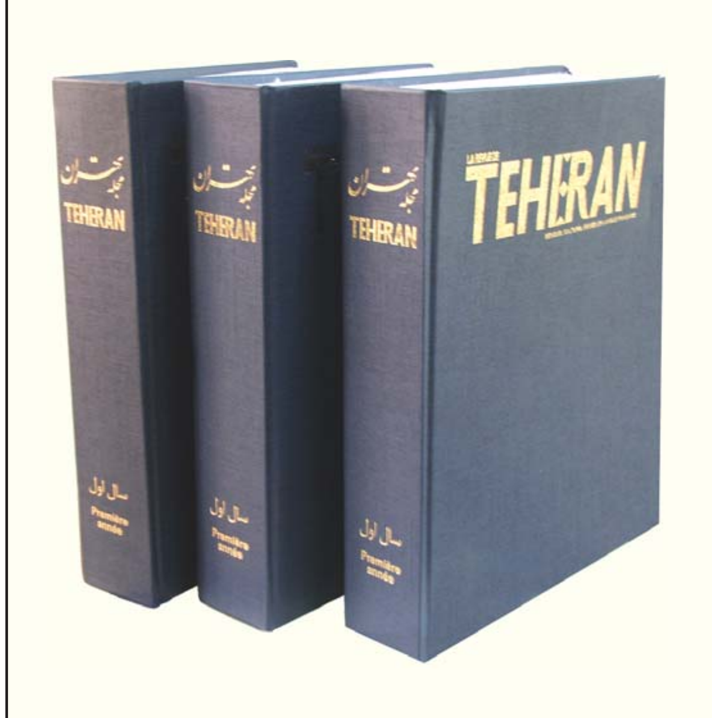
N° de compte: 47496522
Code succursale: 20-10-53

Adresse: Barclays Bank PLC
Bloomsbury & Tottenham Couer Road Branch
P O Box 11345
London W12 8GG
UK

Bulletin à retourner avec votre règlement à :

La Revue de Téhéran, Etelaat,
Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad,
Téhéran, Iran
Code Postal 15 49 953 111

Règlement possible en France et tous les pays du monde



دورهٔ یکسالهٔ مجله تهران، سال اول شامل دوازده شماره، در یک مجلد عرضه می گردد. علاقه مندان می توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه انتشارات اطلاعات واقع در خیابان انقلاب– روبروی دانشگاه تهران مراجعه نمایند.

L'édition reliée des douze premiers numéros de la Revue de TEHERAN est désormais disponible pour la somme de 60 000 rials au siège de la revue ou au point de vente des éditions Etelaat,situé à l'adresse suivante: Avenue Enghelâb, en face de l'université de Téhéran

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

مؤسسه

نام | نام خانوادگی

آدرس

کدپستی | صندوق پستی

تلفن | پست الکترونیکی

برای داخل کشور

- یک ساله ☐ ۸۴/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ☐ ۴۲/۰۰۰ ریال

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- یک ساله ☐ ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ☐ ۲۵۰/۰۰۰ ریال

■ حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک (یا فقط اسم و آدرس دقیق) به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran** ، ارسال نمایید.

■ در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.

■ اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

تحریریه
املی نُوواِگلیز
اسفندیار اسفندی
عارفه حجازی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
جمیله ضیاء
سمیرا فخاریان
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح فرانسه
بئاتریس ترهارد

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

عکس
مرتضی جوهری

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: mail@teheran.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:

Carte réalisée à partir des données de Zakariyâ Qazvini, *Athâr al-Bilâd*, XIIe siècle.
La Mecque est représentée au centre, et le Golfe Persique figure à sa droite sous le nom de “Mer de Fârs” (*Nahr-e Fârs*; le mot “*nahr*” pouvant à l’époque tantôt signifier “mer”, tantôt “rivière”).



ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۳۲، تیر ۱۳۸۷، سال سوم

قیمت: ۵۰۰ تومان

المحیط

جبل قاف

جبل قاف

جبل قاف

جبل قاف

المحیط

www.teheran.ir